





ŒUVRES
DE
THEATRE
DE M. DE MARIVAUX,
DE L'ACADE'MIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce second Volume.

Du Théâtre François.



LA RÉUNION DES AMOURS,

COMÉDIE-HÉROÏQUE,

En un Acte, en Prose,

PAR M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise;

Représentée par les Comédiens François, le 9 Novembre 1731.

ACTEURS.

L'AMOUR.

CUPIDON.

MERCURE.

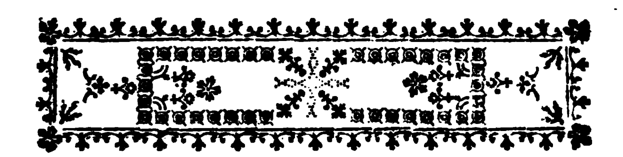
PLUTUS.

APOLLON.

LA VÉRITÉ.

MINERVE.

LA VERTU.



LA RÉUNION DES AMOURS,

COMÉDIE-HÉROÏQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté,* CUPIDON, *qui entre de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*

QUE vois-je ? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois & des fleches?

L'AMOUR, *à part.*

N'est-ce pas-là Cupidon, cet usurpateur de mon Empire?

CUPIDON, *à part.*

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la fade Tendresse, qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné?

L'AMOUR, *à part.*

Qu'il est laid! qu'il a l'air débauché!

CUPIDON, *à part.*

Vit-on jamais de figure plus sotte? Sachons un peu ce que vient faire ici cette ridicule antiquaille. Approchons. (*A l'Amour.*) Soyez le bien-venu, mon ancien, le Dieu des soupirs timides & des tendres langueurs : je vous salue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment est sec ; mais je vous le pardonne. Un Proscrit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit! Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai vu que les hommes étoient capables de vous souffrir.

CUPIDON.

Malepeste, que cela est beau! C'est-à-dire,

que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux ; & vous êtes un Héros fuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point, mon Confrere. Dans le fond je vous plains. Vous me dites des injures ; mais votre état me désarme. Tenez, je suis le meilleur garçon du monde. Contez-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici ? Est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude ? Eh bien ! il y a reméde à tout. Voulez-vous de l'emploi ? Je vous donnerai votre petite provision de fleches ; car celles que vous avez-là dans votre carquois ne valent plus rien... Voyez-vous ce dard-là ? voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur, cela le pénetre, cela le brûle, cela l'embrase : il crie, il s'agite, il demande du secours, il ne sauroit attendre.

L'AMOUR.

Quelle méprisable espece de feux !

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre

vous & moi, de votre tems les Amans n'étoient que des benêts ; ils ne savoient que languir, que faire des hélas ! & conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! parbleu, ce n'est plus de même. J'ai supprimé les échos, moi. Je blesse : ahi ! vîte au reméde. On va droit à la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime : voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le tems est cher ; il faut expédier les hommes. Mes Sujets ne disent point : je me meurs ! il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidité, doux martyre, il n'en est plus question : fadeur, platitude du tems passé, que tout cela. Vous ne faisiez que des sots, que des imbécilles ; moi, je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille : ils sont si vifs, qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres ; leurs regards sont des desirs : au lieu de soupirer, ils attaquent : ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point : faites-moi grace ; ils la prennent. Ils ont du respect ; mais ils le perdent, & voilà ce qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'Esclaves, je n'ai que des Soldats. Allons, déterminez-vous : j'ai besoin de Commis ; voulez-vous être le mien ? sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire ? Quel oubli de la Vertu !

CUPIDON.

Eh bien! Quoi! la Vertu; que voulez-vous dire? elle a sa Charge, & moi la mienne; elle est faite pour régir l'Univers, & moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis-je: mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne sais quel air de dupe, que vous avez sur la physionomie: je ne veux point de cela. Allons, mon Lieutenant, alerte; un peu de mutinerie dans les yeux, les vôtres prêchent la résistance. Est-ce-là la contenance d'un vainqueur? Avec un Amour aussi poltron que vous, il faudroit qu'un Tendron fît tous les frais de la défaite. Eh! éviteriez-vous... (*Il tire une de ses fleches.*) Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes fleches, pour vous ôter cet air timide & langoureux. Gare, que je vous rende aussi fol que moi.

L'AMOUR, *tirant aussi une de ses fleches.*

Et moi, si vous tirez, je vous rendrai sage.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît; j'y perdrois, & vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offense point, & votre Empire touche, peut-être, à sa fin. Jupiter au-

jourd'hui fait aſſembler tous les Dieux ; il veut que chacun d'eux faſſe un don au Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je ſuis invité à l'Aſſemblée. Tremblez des ſuites que peut avoir cette aventure.

SCENE II.

CUPIDON, *ſeul.*

COMMENT donc! il dit vrai. Tous les Dieux ont reçu ordre de ſe rendre ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, & j'ai cru que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient ; voyons ce que cela ſignifie.



SCENE III.

CUPIDON, MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

AH ! vous voilà, Seigneur Cupidon. Je ſuis votre ſerviteur.

PLUTUS.

Bon jour, mon ami.

CUPIDON.

Bon jour, Plutus. Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui Aſſemblée générale; & c'eſt vous qui avez averti tous les Dieux, de la part de Jupiter, de ſe trouver ici.

MERCURE.

Il eſt vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien ſu de cela, moi? Eſt-ce que je ne ſuis pas une Divinité aſſez conſidérable ?

MERCURE.

Eh ! où vouliez-vous que je vous priſſe? Vous êtes un coureur qu'on ne ſauroit attraper.

CUPIDON.

Vous biaisez, Mercure. Parlez-moi franchement : étois-je sur votre liste ?

MERCURE.

Ma foi, non. J'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi ! Et de qui l'aviez-vous reçu ?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'Assemblée.

PLUTUS.

Oh ! de Minerve, la Déesse de la Sagesse ? Ce n'est pas-là un grand malheur. Tu sais bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle : nous rendons les gens heureux, nous, morbleu ! & elle ne les rend que raisonnables ; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la Tendresse, lui dont on ne se ressouvenoit plus ?

MERCURE.

Vous l'avez dit ; & ma commission por-

toit même de lui faire de grands complimens.

CUPIDON, *riant.*

La belle Ambaſſade !

PLUTUS.

Va, va, mon ami, laiſſe-le venir, ce Dieu de la Tendreſſe; quand on le rétabliroit, il ne feroit pas grande beſogne. On n'eſt plus dans le goût de l'amoureux martyre; on ne l'a retenu que dans les chanſons. Le métier de cruelle eſt tombé; ne t'embarraſſe pas de ton Rival, je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

CUPIDON.

Je le crois. Mais je ſuis piqué. Il me prend envie de vuider mon Carquois ſur tous les cœurs de l'Olimpe.

MERCURE.

Point d'étourderie; Jupiter eſt le Maître: on pourroit bien vous caſſer, car on n'eſt pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh! de quoi peut-on ſe plaindre, je vous prie?

MERCURE.

Oh! de tant de choſes! par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage; vous ne ſauriez laiſſer la tête des maris en repos; vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chaſſeur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire que les femmes sont bien-aises d'être courues?

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent-là, ou bien qui ne se retirent que pour agacer; qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur; qui lui disent : mirez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est-ce ma faute? Parbleu, non; la coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons; mais prenez-y garde : ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivans, que pour les avoir morts, & qui, au détriment des

Héritiers, ont tout le profit des funérailles. Ce sont de vieilles femmes dont vous vuidez le coffre pour l'achat d'un mari fainéant, qu'on ne sauroit ni troquer ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point; sans compter votre libertinage: car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut; Plutus, avec son or, dispose de votre carquois; pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie est à son service, & cela n'est pas joli; ainsi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

MERCURE.

Laissons-là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce que je prends de lui, je l'achete: je marchande, nous convenons, & je paye; voilà toute la finesse que j'y sache.

CUPIDON.

Celui-là est comique! Se plaindre de ce que j'aime la bonne chere & l'aisance, moi qui suis l'Amour? A quoi donc voulez-vous que je m'occupe? à des Traités de Morale? Oubliez-vous que c'est moi qui mets tout en

mouvement, que c'eſt moi qui donne la vie; qu'il faut dans ma Charge un fond inépuiſable de bonne humeur, & que je dois être à moi ſeul plus ſémillant, plus vivant que tous les Dieux enſemble?

MERCURE.

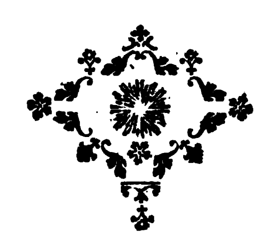
Ce ſont vos affaires; mais je penſe que voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du Bel-eſprit & moi ne nous amuſons pas extrêmement enſemble. Juſqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.



SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

QU'AVEZ-VOUS, Seigneur Apollon ? Vous avez l'air ſombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la Tendreſſe me fâche. Je n'aime pas les diſpoſitions où je vois que Minerve eſt pour lui. Je vous apprends qu'elle va bientôt l'amener ici, Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON

Vous entendre raiſonner tous les deux ſur la nature de vos feux, pour juger lequel de vos Dons on doit préférer dans cette occaſion ici : & c'eſt de quoi, même, je ſuis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu, tant mieux ; cela

me divertira. Allez, il n'y a rien à craindre ; mon Confrere ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi, allez pourtant vous préparer pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est, parbleu, bien dit ; je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du vin de Champagne, qui est d'une éloquence admirable : j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu, mes Amis ; tenez-moi des lauriers tout prêts.

SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire, le vent du Bureau n'est pas pour lui, & je me défie du succès.

MERCURE.

Eh bien ! que vous importe à vous ? Quand son Rival reviendroit à la mode, vous n'en inspirez pas moins ceux qui chanteront leurs Maitresses ?

APOLLON.

Eh! morbleu, cela eſt bien différent; les chanſons ne ſeront plus ſi jolies. On ne chantera plus que des ſentimens. Cela eſt bien plat.

MERCURE.

Bien plat! que voulez-vous donc qu'on chante?

APOLLON.

Ce que je veux? Eſt-ce qu'il faut un commentaire à Mercure? Une careſſe, une vivacité, un tranſport, quelque petite action.

MERCURE.

Ah! vous avez raiſon, je n'y ſongeois pas; cela fait un ſujet bien plus piquant, plus animé.

APOLLON.

Sans comparaiſon, & un ſujet bien plus à la portée d'être ſenti. Tout le monde eſt au fait d'une action.

MERCURE.

Oui, tout le monde geſticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne ſent pas. Il y a des

cœurs matériels qui n'entendent un ſentiment, que lorſqu'il eſt mis ſur un canevas bien intelligible.

MERCURE.

On ne leur explique l'ame qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes; & il faut avouer que la Poëſie galante a bien plus de priſe en pareil cas. Aujourd'hui quand j'inſpire un Couplet de chanſon, ou quelques autres Vers, j'ai mes coudées franches, je ſuis à mon aiſe. C'eſt Philis qu'on attaque, qui combat, qui ſe défend mal; c'eſt un beau bras qu'on ſaiſit; c'eſt une main qu'on adore, & qu'on baiſe; c'eſt Philis qui ſe fâche; on ſe jette à ſes genoux, elle s'attendrit, elle s'appaiſe; un ſoupir lui échappe. Ah! Sylvandre; ah! Philis, levez-vous, je le veux. Quoi! cruelle, mes tranſports.... finiſſez. Je ne puis; laiſſez-moi... des regards, des ardeurs, des douceurs; cela eſt charmant. Sentez-vous la gaieté, la commodité de ces objets-là? J'inſpire là-deſſus en me jouant; auſſi n'a-t-on jamais vu tant de Poëtes.

MERCURE.

Et dont la Poëſie ne vous coûte rien. Ce ſont les Philis qui en font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute. Au lieu que si la tendresse alloit être à la mode, adieu les bras, adieu les mains; les Philis n'auroient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en seroient que plus aimables; &, sans doute, plus estimées. Mais laissez-moi recevoir la Vérité qui arrive.

SCENE VI.

MERCURE, APOLLON, LA VÉRITÉ.

MERCURE.

IL est tems de venir, Déesse; l'Assemblée va se tenir bientôt.

LA VÉRITÉ.

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve, sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la cérémonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous parliez, Déesse?

LA VÉRITÉ.

De qui ? De vous.

APOLLON.

Cela eſt net. Et qu'en diſiez-vous donc ?

LA VÉRITÉ.

Je diſois... Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous ?

APOLLON.

Je ne crains rien. Pourſuivez.

MERCURE.

Courage.

APOLLON.

Que diſiez-vous de moi ?

LA VÉRITÉ.

Du bien & du mal ; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de ſavoir le reſte.

APOLLON.

Eh ! quel mal y a-t-il a dire du Dieu qui peut faire le Don de l'éloquence & de l'amour des beaux Arts ?

LA VÉRITÉ.

Oh ! vos Dons ſont excellens : j'en diſois

du bien ; mais vous ne leur ressemblez pas.

APOLLON.

Pourquoi ?

LA VÉRITÉ.

C'est que vous flattez, que vous mentez ; & que vous êtes un corrupteur des ames humaines.

APOLLON.

Doucement, s'il vous plaît ; comme vous y allez !

LA VÉRITÉ.

En un mot, un vrai Charlatan.

APOLLON.

Arrêtez ; car je me fâcherois.

MERCURE.

Laissez-la achever ; ce qu'elle dit est amusant.

APOLLON.

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'est-ce que cela signifie ? En quoi donc mérité-je tous ces noms-là ?

LA VÉRITÉ.

Vous rougissez ; mais ne n'est pas de vos

vices, ce n'eſt que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, *à Apollon.*

N'admirez-vous pas ſon diſcernement?

APOLLON.

Déeſſe, vous me pouſſez à bout.

LA VÉRITÉ.

Je vous définis. Vengez-vous, en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh! de quoi me corriger?

LA VÉRITÉ.

Du métier vénal & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les Eaux de votre Hypocrène, de votre Parnaſſe, & de votre Bel-eſprit, je n'en donnerois pas un fétu; non plus que de vos neuf Muſes, qu'on appelle les chaſtes Sœurs, & qui ne ſont que neuf vieilles friponnes, que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de l'Éloquence, de la Poëſie, du Bel-eſprit, ſoutenez donc ces grands attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'eſt-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs qui ſe débi-

tent ? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louez la Vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le reste.

LA VÉRITÉ.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être. Mais dans le fabuleux, oh ! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête. Tiens, prends, enivre-toi d'impertinences & de chimeres.

APOLLON.

Mais enfin....

LA VÉRITÉ.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Épitres Dédicatoires, par exemple ?

MERCURE.

Oh ! faites-lui grace là-dessus. On ne les lit point.

LA VÉRITÉ.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-

tines que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuſe Perſonne à la tête, je m'en réjouis; mais j'en ouvre un autre, il s'adreſſe à une perſonne admirable; j'en ouvre cent, j'en ouvre mille; tout eſt dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où ſe tiennent donc tous ces prodiges? Où ſont-ils? Comment ſe fait-il que les perſonnes vraiment louables ſoient ſi rares, & que les Épitres Dédicatoires ſoient ſi communes? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot, il y a mille Épitres où vous vous écriez: » Que votre modeſtie ſe raſſure, Monſeigneur «. Il me faut donc mille Monſeigneurs modeſtes. Oh! de bonne foi, me les fournirez-vous? Concluez.

APOLLON.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit-là?

MERCURE.

Moi? je ne vous trouve pas ſi coupable qu'elle le croit. On ne ſent point qu'on eſt menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON.

La réponſe eſt conſolante.

LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ.

En un mot, vous maſquez tout : & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ceux que vous traveſtiſſez prennent le maſque que vous leur donnez pour leur viſage. Je connois une très-laide femme, que vous avez appellée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien ; elle n'y voit plus qu'Iris. C'eſt ſur ce pied-là qu'elle ſe montre ; & la charmante Iris eſt une guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela, cependant, ſi vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes ; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeſte ! c'eſt l'article de tout le monde.

APOLLON.

Quoi ! dire la vérité aux Princes !

LA VÉRITÉ.

Le plus grand des Mortels, c'eſt le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets presque à côté de lui le Sujet vertueux qui oſe la lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples, eſt celui chez qui ce Prince & ce Sujet ſe rencontrent enſemble.

APOLLON

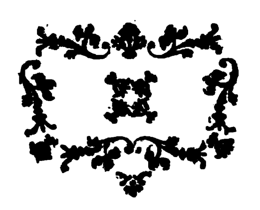
Je l'avoue, il me ſemble que vous avez raiſon.

LA VÉRITÉ.

Au reſte, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne ſignifie pas que je vous craigne. Vous ſavez aujourd'hui de quel Prince il eſt queſtion. Faites tout ce qu'il vous plaira; la Sageſſe & moi nous remplirons ſon ame d'un ſi grand amour pour les vertus, que vos flatteurs ſeront réduits à parler de lui comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en eſt fait, je me rends, Déeſſe, & je me raccommode avec vous: allons, je vous conſacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du ſoin de les célébrer.



SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

SEIGNEUR Apollon, je vous félicite de vos louables diſpoſitions. Ce que c'eſt que les gens d'eſprit! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas déſeſpérer de vous, Seigneur Mercure.

SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

CUPIDON.

GARRE, garre, Meſſieurs; voici Minerve qui ſe rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien! nous ne ſerons pas de trop; je ſerai bien-aiſe d'être préſent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me commu-

niquer ce que vous avez à dire. J'aurois pû vous fournir quelque chose de bon ; mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la Poësie, vous me manquez de respect.

APOLLON.

Pourquoi donc ?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense ?

MERCURE, *rit.*

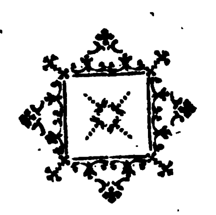
Hé, hé, hé, hé !

APOLLON.

Je sais pourtant persuader la raison même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.



SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

VOus ſavez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindrez-vous du ſecret que je vous ai fait de notre Aſſemblée ; mais je croyois vos feux trop vifs. Quoi qu'il en ſoit, nous ne voulons point que le Prince ait une ame inſenſible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit ſur ſon cœur ; mais ſa raiſon doit primer ſur tout, & vous êtes accuſé de ne la ménager gueres.

CUPIDON.

Oui-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des momens difficiles à paſſer avec moi ; mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroiſſe.

MERCURE.

Tenez, dans la théorie, le Dieu de la Tendreſſe l'emporte ; mais j'aime mieux ſa pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi, serviteur au silence. Je sors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

SCENE X.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

ALLONS, Cupidon, je vous écouterai, malgré les défauts qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts? Où cela va-t-il? On dit que je suis un peu libertin; mais on n'a jamais dit que j'étois un benêt.

L'AMOUR.

Eh! de qui l'a-t-on dit?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette queſtion-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne ſuis venue ici que pour vous écouter. Voyons.

(*A l'Amour.*)

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L'AMOUR, *touſſe & crache.*

Sage Minerve ; vous, devant qui je m'eſtime heureux de réclamer mes droits...

CUPIDON.

Je défends les coups d'encenſoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirois manquer de reſpect, & faire outrage à vos lumieres, ſi je vous ſoupçonnois capable d'héſiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE, *à Cupidon.*

Laiſſez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apoſtiller ſon exorde.

L'AMOUR.

Ah! ç'en eſt trop. Votre audace m'irrite, & me fait ſortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous, pour oſer me diſputer quelque choſe? Vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine auſſi impure que la vôtre! Divinité ſcandaleuſe, dont le culte eſt un crime, à qui la ſeule corruption des hommes a dreſſé des Autels! Vous, à qui les devoirs les plus ſacrés ſervent de victimes! Vous, qu'on ne peut honorer qu'en immolant la vertu! Funeſte auteur des plus honteuſes flétriſſures des hommes; qui, pour récompenſe à ceux qui vous ſuivent, ne leur laiſſez que le déshonneur, le repentir & la miſere en partage! Oſez-vous vous comparer à moi, au Dieu de la plus noble, de la plus eſtimable, de la plus tendre des paſſions, & j'oſe dire de la plus féconde en Héros?

CUPIDON.

Bon, des Héros! nous voilà bien riches

Eſt-ce que vous croyez que la Terre ne ſe paſſera pas bien de ces Meſſieurs-là? Allez, ils ſont plus curieux à voir que néceſſaires; leur gloire a trop d'attirail. Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir, on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. On eſt bien dupe de les admirer, puiſqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu plus bourgeoiſement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos Héros ſortent du niveau, & ne font que du tintamarre. Pourſuivez.

MINERVE.

Laiſſons-là les Héros. Il eſt beau de l'être; mais la raiſon n'admire que les Sages.

CUPIDON.

Oh! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grace, écoutez-moi, Déeſſe. Qu'eſt-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire? je vous en atteſte vous-même. Qu'eſt-ce que c'étoit que l'amour? je l'appellois tout-à-l'heure une paſſion. C'étoit une vertu, Déeſſe; c'étoit, du moins, l'origine de toutes les vertus enſemble. La Nature me préſentoit des hommes groſſiers, je les poliſſois; des

féroces, je les humanisois; des fainéans, dont je ressuscitois les talens enfouis dans l'oisiveté & dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissoit de l'être. L'espoir de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçoient son ame à devenir estimable. De mon tems, la Pudeur étoit la plus estimable des Graces.

CUPIDON.

Eh bien! il ne faut pas faire tant de bruit; c'est encore de même. Je n'en connois point de si piquante, moi, que la Pudeur. Je l'adore, & mes Sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent par-tout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le Respect, la Sagesse, l'Honneur, qui sont commis à sa garde: voilà ses Officiers; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court, & ce danger, c'est moi. Je suis fait pour être ou son vainqueur, ou son vaincu. Nous ne saurions vivre autrement ensemble; & sauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne; quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas davantage. Chaque chose a son contraire; je suis le sien. C'est sur la bataille des Contraires que tout roule

dans la Nature. Vous ne ſavez pas cela, vous; vous n'êtes point Philoſophe.

L' A M O U R.

Jugez-nous, Déeſſe, ſur ce qu'il vient d'avouer lui-même. N'eſt-il pas condamnable? Quelle différence des Amans de mon tems aux ſiens! Que de décence dans les ſentimens des miens! Que de dignité dans les tranſports mêmes!

C U P I D O N.

De la dignité dans l'Amour! de la décence pour la durée du Monde! Voilà des agrémens d'une grande reſſource! Il ne fait plus ce qu'il dit. Minerve, toute la Nature eſt intéreſſée à ce que vous renvoyiez ce vieux garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déſerts. Vivra-t-elle de ſoupirs? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent; & rien ne reſte que des Romans de douze Tomes: encore à la fin, n'y aura-t-il perſonne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

L' A M O U R.

Juſte ciel! faut-il?...

C U P I D O N.

Bon! des apoſtrophes au ciel! Voilà encore

de ſon jargon. Eh! morbleu, qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raiſon. Vous me reprochez ma naiſſance, parce qu'elle n'eſt pas méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'eſt-ce pas? Eh bien! mon enfant, c'eſt en quoi elle eſt excellente, admirable; & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci eſt nouveau.

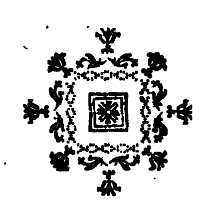
CUPIDON.

Doucement. La Nature avoit beſoin d'un Amour, n'eſt-il pas vrai? Comment falloit-il qu'il fût, à votre avis? Un conteur de fades ſornettes? Un trembleur qui a toujours peur d'offenſer, qui n'eût fait dire aux femmes, que, ma gloire! & aux hommes, que, vos divins appas! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un eſpiégle tel que moi qu'il falloit à la Nature; un étourdi, ſans ſouci, plus vif que délicat; qui mît toute ſa nobleſſe à tout prendre, & à ne rien laiſſer. Et cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus ſage que de lui donner pour pere & pour mere des parens joyeux, qui le fiſſent naître ſans cérémonie dans le ſein de la joie? Il ne falloit que le ſens-commun pour ſentir cela. Mais, dites-

vous, vous êtes le Dieu du Vice? Cela n'eſt pas vrai; je donne de l'amour, voilà tout: le reſte vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent; je ne m'en embarraſſe pas. J'allume le feu; c'eſt à la Raiſon à le conduire: & je m'en tiens à mon métier de Diſtributeur de flammes au profit de l'Univers. En voilà aſſez; croyez-moi, retirez-vous. C'eſt l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je ſuſpends encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre; je ne prononcerai que lorſqu'elle m'aura donné ſon avis.



SCENE XI.

LA VERTU, *les Acteurs précédens.*

MINERVE.

VENEZ, Déesse; nous avons besoin de vous ici. Vous savez les motifs de notre Assemblée. Il s'agit à présent de savoir lequel de ces deux Amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons; mais je ne déciderai la chose, qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun d'eux vous fasse sa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractere le plus estimable; & je jugerai par-là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconvéniens dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse, & vous me ferez votre rapport.



SCENE XII.

L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, LA VERTU.

MERCURE.

L'EXPÉDIENT eſt très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déeſſe, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tiraſſions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela ſeroit inutile. Je ſuis invulnérable; & d'ailleurs, je veux vous écouter de ſang froid, ſans le ſecours d'aucune impreſſion étrangere.

MERCURE.

C'eſt bien dit; point de prévention.

L'AMOUR.

Il eſt bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon ancien recule ici ? Ses flammes héroïques ont peur de mon feu bourgeois. C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, si nous avions pour Juge une ame commune ; mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cléopatre.

LA VERTU.

Q'importe ? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous. C'est à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute. Il est la Tragédie, lui. Moi, je ne suis que la petite Piece. Qu'il vous glace d'abord, je vous rechaufferai après.

(*Mercure & la Vérité sourient.*)

L'AMOUR.

Quoi ! met-il déjà les rieurs de son côté ?

LA VERTU.

Laiſſez-le dire. Commencez, je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

L'AMOUR, *s'écarte, & fait la révérence en approchant la Vertu.*

Permettez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien. Juſques ici mon reſpect a réduit mes ſentimens à ſe taire.

CUPIDON, *bâille.*

Ha, ha, ha.

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon ; mais je ſuis l'Amour : le reſpect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU, *à l'Amour.*

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon respect a réduit mes sentimens à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards; mais il n'est plus tems de feindre, ni de vous dérober votre victime. Je sais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire; mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous, du moins, que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance; & que ma respectueuse ardeur...

CUPIDON.

Encore du respect! voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi.

L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui est bien; votre langage est

décent. Il n'étourdit point la raiſon. On a le tems de ſe reconnoître, & j'en rendrai bon compte.

MERCURE.

Cela fait une belle piece d'éloquence : on diroit d'une harangue.

CUPIDON.

Oui-dà ; cette flamme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable à cauſe de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'eſpérance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher ſur le tout ; cela eſt très-beau, très-touchant, aſſurément.

L'AMOUR, *à Cupidon.*

Ce n'eſt pas votre ſentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue, Déeſſe ?

LA VERTU.

Ce n'eſt pas la peine : en voilà aſſez. Je vois bien ce que vous ſavez faire. A vous, Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déeſſe adorable, ne m'expoſez point à vous dire que je vous aime. Vous

regardez ceci comme une feinte; mais vous êtes trop aimable, & mon cœur pourroit bien s'y méprendre. Je vous dis la vérité; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes : ni ſur la Terre, ni dans les Cieux, je ne vois rien qui ne le céde aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jetter à vos genoux ! Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, ſi je pouvois être aimé d'elle ! Eh! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y ſerez ſenſible? Je ſens que tout mon cœur vous eſt dû; n'avez-vous pas quelque répugnance à me refuſer le vôtre? Aimable Vertu, me fuirez-vous toujours? Regardez-moi! Vous ne me connoiſſez pas! c'eſt l'Amour à vos genoux qui vous parle. Eſſayez de le voir: il eſt ſoumis; il ne veut que vous fléchir. Je vous aime, je vous le dis, vous m'entendez; mais vos yeux ne me raſſurent pas. Un regard acheveroit mon bonheur! Ah! quel plaiſir! vous me l'accordez. Chere main que j'idolâtre, recevez mes tranſports. Voici le plus heureux inſtant qui me ſoit échu en partage.

LA VERTU, *ſoupirant.*

Ah! finiſſez, Cupidon, je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi ! la Vertu se laisse baiser la main ?

LA VERTU.

Il va si vîte, que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence ?

LA VERTU.

Quoi ! voulez-vous continuer ? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez, & ne décidez rien ?

LA VERTU.

Je me sauve, & vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure, je vous quitte, & je vais la suivre.

CUPIDON, *riant.*

Allez, allez lui servir d'antidote.

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, *riant.*

HA, ha, ha, ha ! La Vertu se laissoit apprivoiser. Je la tenois déjà par la main, toute Vertu qu'elle est : & si elle me donnoit encore un quart-d'heure d'audience, je vous la garantirois mal nommée.

MERCURE.

Oui ; mais la Vertu est sage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle ressource !

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure ? vous me donnez des épithètes ! vous vous familiarisez, petit commensal !

MERCURE.

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh! que non. Nous ne pouvons nous paſſer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous ? le Dieu de la Tendreſſe n'a pas beaucoup brillé, ce me ſemble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; & je crains que vous n'ayez paru que trop fort. Comment donc ! vous égratignez en jouant jusqu'à la Vertu même ! Oh ! on ne vous choiſira pas pour la cérémonie préſente. Vous êtes trop remuant. Vous mettriez la Ville & la Cour ſur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je ſuis ſûr que c'eſt Minerve qui va venir vous donner votre congé. C'eſt elle-même.



SCENE DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Piece.

MINERVE.

CUPIDON, la Vertu décidoit contre vous; & moi-même j'allois être de ſon ſentiment, ſi Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre confrere, l'ame eſt trop tendre, il eſt vrai: mais avec vous, elle eſt trop libertine. Il fait ſouvent des cœurs ridicules; vous n'en faites que de mépriſables. Il égare l'eſprit; mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices. Uniſſez-vous tous deux: rendez-le plus vif & plus paſſionné, & qu'il vous rende plus tendre & plus raiſonnable, & vous ſerez ſans reproche. Au reſte, ce n'eſt pas un conſeil que je vous donne; c'eſt un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON, *embraſſant l'Amour.*

Allons, mon camarade, je le veux bien. Embraſſons-nous; je vous apprendrai à n'être plus ſi ſot, & vous m'apprendrez à être plus ſage.

FIN.

LES SERMENS.

LES SERMENS INDISCRETS,

COMÉDIE

En Prose, & en cinq Actes,

De Monsieur DE MARIVAUX,

de l'Académie Françoise;

Représentée par les Comédiens François, au mois le 8 Juin 1732.

Nouvelle Édition.

Le Prix est de trente sols.

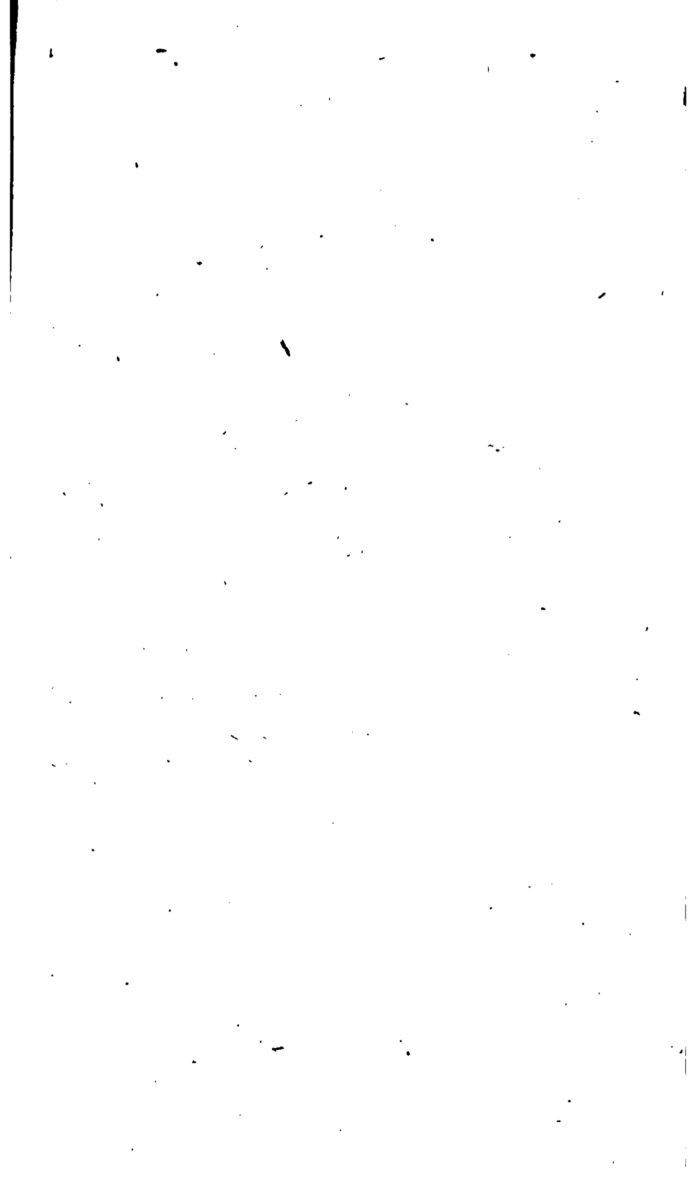


A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT.

IL s'agit ici de deux Perſonnes qu'on a deſtinées l'une à l'autre, qui ne ſe connoiſſent point, & qui, en ſecret, ont un égal éloignement pour le mariage. Elles ont pourtant conſenti à s'épouſer, mais ſeulement par reſpect pour leurs Peres, & dans la penſée que le mariage ne ſe fera point. Le motif ſur lequel elles l'eſperent, c'eſt que Damis & Lucile (c'eſt ainſi qu'elles s'appellent) entendent dire beaucoup de bien l'un de l'autre, & qu'on leur donne un caractere extrêmement raiſonnable; & de-là chacun d'eux conclut qu'en avouant franchement ſes diſpoſitions à l'autre, cet autre aidera lui-même à le tirer d'embarras.

Là-deſſus, Damis part de l'endroit où il étoit, arrive où ſe doit faire le mariage, demande à parler

en particulier à Lucile, & ne trouve que Lisette sa suivante, à qui il ouvre son cœur, pendant que Lucile, enfermée dans un cabinet voisin, entend tout ce qu'il dit, & se sent intérieurement piquée de toute l'indifférence que Damis promet lui conserver en la voyant. Lisette lui recommande de tenir sa parole, lui dit de prendre garde à lui, parce que sa Maîtresse est aimable : Damis ne s'en épouvante pas davantage, & porte l'intrépidité jusqu'à défier le pouvoir de ses charmes.

Lucile, de son cabinet, écoute impatiemment ce discours, &, dans le dépit qu'elle en a, & qui l'émeut sans qu'elle s'en apperçoive, elle sort du cabinet, se montre tout à coup pour venir se réjouir avec Damis de l'heureux accord de leurs sentimens, à ce qu'elle dit; mais en effet pour essayer de se venger de sa confiance; sans qu'elle se doute de ce mouvement d'amour propre

qui la conduit. Or, comme il n'y a pas loin de prendre de l'amour, à vouloir en donner soi-même, son cœur commence par être la dupe de son projet de vengeance. Lisette, qui s'apperçoit du danger où sa vanité l'expose, & qui a intérêt que Lucile ne se marie pas, interrompt la conversation de Damis & de sa Maîtresse, &, profitant du dépit de Lucile, elle l'engage par raison de fierté même, à jurer qu'elle n'épousera jamais Damis, & à exiger qu'il jure à son tour de n'être jamais à elle; ce qu'il est obligé de promettre aussi, quoiqu'il ait resté fort interdit à la vue de Lucile, & qu'il soit très-faché de tout ce qu'il a dit avant que de l'avoir vue.

C'est de-là que part toute cette Comédie. Lucile, en quittant Damis, se repent de la promesse qu'elle a exigée de lui, parce que son dépit, avec ce qu'il a d'aima-

ble, lui a déjà troublé le cœur ; ce qu'elle manifeste en deux mots à la fin du premier Acte. Damis, de son côté, est au désespoir, & de l'éloignement qu'il croit que Lucile a pour lui, & de l'injure qu'il lui a faite par l'imprudence de ses discours avec Lisette.

Voilà donc Lucile & Damis qui s'aiment à la fin du premier Acte, ou qui du moins ont déjà du penchant l'un pour l'autre. Liés tous deux par la convention de ne point s'épouser, comment feront-ils pour cacher leur amour ? Comment feront-ils pour se l'apprendre ? car ces deux choses-là vont se trouver dans tout ce qu'ils diront. Lucile sera trop fiere pour paroître sensible ; trop sensible pour n'être pas embarrassée de sa fierté. Damis, qui se croit haï, sera trop tendre pour bien contrefaire l'indifférent, & trop honnête homme pour manquer de parole à Lucile, qui n'a

contre ſon amour que ſa probité pour reſſource. Ils ſentent bien leur amour ; ils n'en font point de myſtere avec eux-mêmes : comment s'en inſtruiront-ils mutuellement, après leurs conventions ? Comment feront-ils pour obſerver & pour trahir en même tems les meſures qu'ils doivent prendre contre leur mariage ? C'eſt là ce qui fait tout le ſujet des quatre autres Actes.

On a pourtant dit que cette Comédie-ci reſſembloit à la Surpriſe de l'Amour, & j'en conviendrois franchement, ſi je le ſentois ; mais j'y vois une ſi grande différence, que je n'en imagine pas de plus marquée en fait de ſentiment.

Dans la Surpriſe de l'Amour, il s'agit de deux perſonnes qui s'aiment pendant toute la Piece, mais qui n'en ſçavent rien eux-mêmes, & qui n'ouvrent les yeux qu'à la derniere Scene.

Dans cette Piece-ci, il eſt queſ-

tion de deux Perſonnes qui s'aiment d'abord, & qui le ſçavent, mais qui ſe ſont engagées de n'en rien témoigner, & qui paſſent leur tems à luter contre la difficulté de garder leur parole en la violant ; ce qui eſt une autre eſpece de ſituation, qui n'a aucun rapport avec celle des Amans de la Surpriſe de l'Amour. Les derniers, encore une fois, ignorent l'état de leur cœur, & ſont le jouet du ſentiment qu'ils ne ſoupçonnent point en eux ; c'eſt là ce qui fait le plaiſant du Spectacle qu'ils donnent : les autres, au contraire, ſçavent ce qui ſe paſſe en eux, mais ne voudroient ni le cacher ni le dire, & aſſurément je ne vois rien là-dedans qui ſe reſſemble : il eſt vrai que dans l'une & dans l'autre ſituation, tout ſe paſſe dans le cœur ; mais ce cœur a bien des ſortes de ſentimens, & le portrait de l'un ne fait pas le portrait de l'autre.

Pourquoi donc dit-on que les deux Pieces se ressemblent? En voici la raison, je pense; c'est qu'on y a vu le même genre de conversation & de style; c'est que ce sont des mouvemens de cœur dans les deux Pieces; & cela leur donne un air d'uniformité qui fait qu'on s'y trompe.

A l'égard du genre de style & de conversation, je conviens qu'il est le même que celui de la Surprise de l'Amour, & de quelques autres Pieces; mais je n'ai pas cru pour cela me répéter en l'employant encore ici: ce n'est pas moi que j'ai voulu copier, c'est la nature, c'est le ton de la conversation en général que j'ai tâché de prendre: ce ton-là a plu extrêmement & plaît encore dans les autres Pieces, comme singulier, je crois; mais mon dessein étoit qu'il plût comme naturel, & c'est peut-être parce qu'il l'est effectivement, qu'on le croit singulier,

& que, regardé comme tel, on me reproche d'en uſer toujours.

On eſt accoutumé au ſtyle des Auteurs, car ils en ont un qui leur eſt particulier : on n'écrit preſque jamais comme on parle ; la compoſition donne un autre tour à l'eſprit ; c'eſt par-tout un goût d'idées penſées & réfléchies dont on ne ſent point l'uniformité, parce qu'on l'a reçu & qu'on y eſt fait : mais ſi par hazard vous quittez ce ſtyle, & que vous portiez le langage des hommes dans un Ouvrage, & ſur-tout dans une Comédie, il eſt ſûr que vous ſerez d'abord remarqué ; &, ſi vous plaiſez, vous plaiſez beaucoup, d'autant plus que vous paroiſſez nouveau : mais revenez-y ſouvent, ce langage des hommes ne vous réuſſira plus, car on ne l'a pas remarqué comme tel, mais ſimplement comme le vôtre, & on croira que vous vous répétez.

Je ne dis pas que ceci me ſoit ar-

rivé : il eſt vrai que j'ai tâché de ſaiſir le langage des converſations, & la tournure des idées familieres & variées qui y viennent, mais je ne me flatte pas d'y être parvenu : j'ajouterai ſeulement, là-deſſus, qu'entre gens d'eſprit, les converſations dans le monde ſont plus vives qu'on ne penſe, & que tout ce qu'un Auteur pourroit faire pour les imiter, n'approchera jamais du feu & de la naïveté fine & ſubite qu'ils y mettent.

Au reſte, la Repréſentation de cette Piece-ci n'a pas été achevée : elle demande de l'attention ; il y avoit beaucoup de monde, & bien des gens ont prétendu qu'il y avoit une cabale pour la faire tomber ; mais je n'en crois rien : elle eſt d'un genre dont la ſimplicité auroit pu toute ſeule lui tenir lieu de cabale, ſur-tout dans le tumulte d'une premiere Repréſentation ; & d'ailleurs, je ne ſuppoſerai jamais qu'il y ait

des hommes capables de n'aller à un Spectacle que pour y livrer une honteuse guerre à un Ouvrage fait pour les amuser. Non, c'est la Piece même qui ne plut pas ce jour-là. Presque aucune des miennes n'a bien pris d'abord ; leur succès n'est venu que dans la suite, & je l'aime bien autant venu de cette maniere-là. Que sçait-on ? peut-être en arrivera-t-il de celle-ci comme des autres : déjà elle a fait plaisir à la seconde Représentation, on l'a applaudie à la troisieme, ensuite on lui a donné des éloges ; & on m'a dit qu'elle avoit toujours continué d'être bien reçue par un nombre de Spectateurs, assez médiocre, il est vrai ; mais aussi a-t-elle été presque toujours représentée dans des jours peu favorables aux Spectacles.



LES SERMENS INDISCRETS, COMÉDIE.

ACTEURS.

LUCILE, Fille de Monsieur Orgon.

PHENICE, Sœur de Lucile.

DAMIS, Fils de Monsieur Ergaste, Amant de Lucile.

M. ERGASTE, Pere de Damis.

M. ORGON, Pere de Lucile & de Phénice.

LISETTE, Suivante de Lucile.

FRONTIN, Valet de Damis.

UN DOMESTIQUE.

La Scene est à une Maison de Campagne.



LES SERMENS INDISCRETS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE *est assise à une table, & plie une Lettre; un Laquais est devant elle, à qui elle dit :*

LUCILE.

QU'ON aille dire à Lisette qu'elle vienne.

(Le Laquais part.)

(Elle se leve.)

Damis seroit un étrange homme, si cette Lettre-ci ne rompt pas le projet qu'on fait de nous marier.

(Lisette entre.)

SCENE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH! te voilà, Lisette, approche; je viens d'apprendre que Damis est arrivé hier de Paris, qu'il est actuellement chez son Pere; & voici une Lettre qu'il faut que tu lui rendes, en vertu de laquelle j'espere que je ne l'épouserai point.

LISETTE.

Quoi! cette idée-là vous dure encore? Non, Madame, je ne ferai point votre message; Damis est l'époux qu'on vous destine; vous y avez consenti, tout le monde est d'accord: entre une Epouse & vous, il n'y a plus qu'une syllabe de différence, & je ne rendrai point votre Lettre: vous avez promis de vous marier.

LUCILE.

Oui, par complaisance pour mon Pere, il est vrai; mais y songe-t-il? Qu'est-ce que c'est qu'un mariage comme celui-là? Ne faudroit-il pas être folle, pour épouser un homme dont le caractere m'est tout-

à-fait inconnu? D'ailleurs ne ſçais-tu pas mes ſentimens? Je ne veux point être mariée ſi-tôt, & ne le ſerai peut-être jamais.

LISETTE.

Vous? Avec ces yeux-là? Je vous en défie, Madame.

LUCILE.

Quel raiſonnement! Eſt-ce que des yeux décident de quelque choſe?

LISETTE.

Sans difficulté; les vôtres vous condamnent à vivre en compagnie. Par exemple, examinez-vous: vous ne ſçavez pas les difficultés de l'état auſtere que vous embraſſez: il faut avoir le cœur bien frugal pour le ſoûtenir: c'eſt une eſpece de Solitaire qu'une fille, & votre phyſionomie n'annonce point de vocation pour cette vie-là.

LUCILE.

Oh! ma phyſionomie ne ſçait ce qu'elle dit: je ſens un fonds de délicateſſe & de goût, qui ſeroit toujours choqué dans le mariage, & je n'y ſerois pas heureuſe.

LISETTE.

Bagatelle! Il ne faut que deux ou trois mois de commerce avec un mari pour

expédier votre délicatesse : allez, déchirez votre Lettre.

LUCILE.

Je te dis que mon parti est pris, & je veux que tu la portes. Est-ce que tu crois que je me pique d'être plus indifférente qu'une autre ? Non, je ne me vante point de cela, & j'aurois tort de le faire ; car j'ai l'ame tendre, quoique naturellement vertueuse : & voilà pourquoi le mariage seroit une très-mauvaise condition pour moi. Une ame tendre & douce a des sentimens, elle en demande ; elle a besoin d'être aimée parce qu'elle aime : & une ame de cette espece-là entre les mains d'un mari, n'a jamais son nécessaire.

LISETTE.

Oh ! dame, ce nécessaire-là est d'une grande dépense, & le cœur d'un mari s'épuise.

LUCILE.

Je les connois un peu, ces Messieurs-là ; je remarque que les hommes ne sont bons qu'en qualité d'amans ; c'est la plus jolie chose du monde que leur cœur, quand l'espérance les tient en haleine ; soumis, respectueux & galans, pour le peu que vous soyez aimable avec eux, votre amour propre est enchanté ; il est servi

délicieusement ; on le rassasie de plaisirs : folie, fierté, dédain, caprices, impertinences, tout nous réussit, tout est raison, tout est loi : on regne, on tyrannise, & nos idolâtres sont toujours à genoux. Mais les épousez-vous : la Déesse s'humanise-t-elle : leur idolâtrie finit où nos bontés commencent. Dès qu'ils sont heureux, les ingrats ne méritent plus de l'être.

LISETTE.

Les voilà.

LUCILE.

Oh! pour moi, j'y mettrai bon ordre, & le personnage de Déesse ne m'ennuyera pas, Messieurs, je vous assure. Comment donc! Toute jeune & toute aimable que je suis, je n'en aurois pas pour six mois aux yeux d'un mari, & mon visage seroit mis au rebut! De dix-huit ans qu'il a, il sauteroit tout d'un coup à cinquante? Non! pas, s'il vous plaît; ce seroit un meurtre : il ne vieillira qu'avec le tems, & n'enlaidira qu'à force de durer: je veux qu'il n'appartienne qu'à moi ; que personne n'ait à voir ce que j'en ferai ; qu'il ne releve que de moi seule. Si j'étois mariée ce ne seroit plus mon visage, il seroit à mon mari, qui le laisseroit-là, à qui il ne

plairoit pas, & qui lui défendroit de plaire à d'autres : j'aimerois autant n'en point avoir. Non, non, Lisette, je n'ai point envie d'être Coquette; mais il y a des momens où le cœur vous en dit, & où l'on est bien aise d'avoir les yeux libres : ainsi, plus de discussion, va porter ma Lettre à Damis, & se range qui voudra sous le joug du mariage.

LISETTE.

Ah! Madame, que vous me charmez! Que vous êtes une Déesse raisonnable! Allons, je ne vous dis plus mot; ne vous mariez point : ma Divinité subalterne vous approuve, & fera de même. Mais de cette lettre que je vais porter, en espérez-vous beaucoup?

LUCILE.

Je marque mes dispositions à Damis; je le prie de les servir; je lui indique les moyens qu'il faut prendre pour dissuader son Pere & le mien de nous marier; & si Damis est aussi galant homme qu'on le dit, je compte l'affaire rompue.



SCENE III.

LUCILE, LISETTE, FRONTIN.

Un Valet de la maison entre.

LE VALET.

MAdame, voici un Domestique qui demande à vous parler.

LUCILE.

Qu'il vienne.

FRONTIN, *entre.*

Madame, cette fille-ci est-elle discrette?

LISETTE.

Tenez, cet animal, qui débute par me dire une injure.

FRONTIN.

J'ai l'honneur d'appartenir à M. Damis, qui me charge d'avoir celui de vous faire la révérence.

LISETTE.

Vous avez eu le tems d'en faire quatre: allons, finissez.

LUCILE.

Laisse-le achever. De quoi s'agit-il?

FRONTIN.

Ne la gênez point, Madame, je ne l'écoute pas.

LUCILE.

Voyons, que me veut ton Maître ?

FRONTIN.

Il vous demande, Madame, un moment d'entretien avant que de paroître ici tantôt avec son Pere ; & j'ose vous assurer que cet entretien est nécessaire.

LUCILE, *à part à Lisette.*

Me conseilles-tu de le voir, Lisette ?

LISETTE.

Attendez, Madame, que j'interroge un peu ce Harangueur. Dites-nous, Monsieur le Personnage, vous qui jugez cet entretien si important, vous en sçavez donc le sujet ?

FRONTIN.

Mon Maître ne me cache rien de ce qu'il pense.

LISETTE.

Hum ! à voir le confident, je n'ai pas grande opinion des pensées : venez-çà pourtant ; de quoi est-il question ?

FRONTIN.

D'une réponse que j'attends.

LISETTE.

Veux-tu parler ?

FRONTIN.

Je suis homme, & je me tais ; je vous défie d'en faire autant.

LUCILE.

Laisse-le, puisqu'il ne veut rien dire. Va, ton Maître n'a qu'à venir.

FRONTIN.

Il est à vous sur le champ, Madame ; il m'attend dans une des allées du Bois.

LISETTE.

Allons, pars.

FRONTIN.

Ma mie, vous ne m'arrêterez pas.

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Que ne m'avez-vous dit de lui donner votre Lettre ? Elle vous eût dispensée de voir son Maître.

LUCILE.

Je n'ai point dessein de le voir non-plus ; mais il faut sçavoir ce qu'il me veut, & voici mon idée. Damis va venir, & tu n'as qu'à l'attendre, pendant que je vais

me retirer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. Dis-lui qu'en y faisant réflexion, j'ai cru que dans cette occasion-ci je ne devois point me montrer, & que je le prie de s'ouvrir à toi sur ce qu'il a à me dire, & s'il refuse de parler, en marquant quelque empressement pour me voir, finis la conversation, en lui donnant ma Lettre.

LISETTE.

J'entends quelqu'un, cachez-vous, Madame.

SCENE V.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE.

C'Est Damis.....morbleu! qu'il est bien fait! Allons, le Diable nous amene-là une tentation bien conditionnée...-C'est, sans doute, ma Maîtresse que vous cherchez, Monsieur?

DAMIS.

C'est elle-même, & l'on m'avoit dit que je la trouverois ici.

LISETTE.

Il est vrai, Monsieur; mais elle a cru devoir se retirer, & m'a chargée de vous

prier

prier de sa part, de me confier ce que vous voulez lui dire.

DAMIS.

Eh! pourquoi m'évite-t-elle? Est-ce que le mariage dont il s'agit ne lui plaît pas?

LISETTE.

Mais, Monsieur, il est bien hardi de se marier si vîte.

DAMIS.

Oh! très-hardi.

LISETTE.

Je vois bien que Monsieur pense judicieusement.

DAMIS.

On ne sçauroit donc la voir?

LISETTE.

Excusez-moi, Monsieur; la voilà: c'est la même chose, je la représente.

DAMIS.

Soit, j'en serai même plus libre à vous dire mes sentimens, & vous me paroissez fille d'esprit.

LISETTE.

Vous avez l'air de vous y connoître trop bien pour que j'en appelle.

DAMIS.

Venons à ce qui m'amène; mon pere,

que je ne puis me résoudre de fâcheer, parce qu'il m'aime beaucoup....

LISETTE.

Fort bien : votre histoire commence comme la nôtre.

DAMIS.

A souhaité le mariage qu'on veut faire entre votre Maîtresse & moi.

LISETTE.

Ce début-là me plaît.

DAMIS.

Attendez jusqu'au bout ; j'étois donc à mon Régiment, quand mon pere m'a écrit ce qu'il avoit projetté avec celui de Lucile ; c'est, je pense, le nom de la prétendue future ?

LISETTE.

La prétendue ! toujours à merveille.

DAMIS.

Il m'en faisoit un portrait charmant.

LISETTE.

Style ordinaire.

DAMIS.

Cela se peut bien, mais elle est dans sa lettre la plus aimable personne du monde.

LISETTE.

Souvenez-vous que je représente l'original, & que je serai obligée de rougir pour lui.

DAMIS.

Mon pere, ensuite, me presse de venir, me dit que je ne sçaurois, sur la fin de ses jours, lui donner de plus grande consolation qu'en épousant Lucile ; qu'il est ami intime de son pere ; que d'ailleurs elle est riche, & que je lui aurai une obligation éternelle du parti qu'il me procure ; & qu'enfin, dans trois ou quatre jours, ils vont, son ami, sa famille & lui, m'attendre à leurs Maisons de campagne qui sont voisines, & où je ne manquerai pas de me rendre, à mon retour de Paris.

LISETTE.

Eh ! bien ?

DAMIS.

Moi, qui ne sçaurois rien refuser à un pere si tendre, j'arrive, & me voilà.

LISETTE.

Pour épouser ?

DAMIS.

Ma foi non, s'il est possible.

(Ici Lucile sort à moitié du cabinet.)

LISETTE.

Quoi ! tout de bon ?

DAMIS.

Je parle très-sérieusement ; & comme on dit que Lucile est d'un esprit raisonna-

ble, & que je lui dois être fort indifférent, j'avois dessein de lui ouvrir mon cœur, afin de me tirer de cette aventure-ci.

LISETTE, *riant.*

Eh! quel motif avez-vous pour cela; est-ce que vous aimez ailleurs?

DAMIS.

N'y a-t-il que ce motif-là qui soit bon? Je crois en avoir d'aussi sensés; c'est qu'en vérité je ne suis pas d'un âge à me lier d'un engagement aussi sérieux; c'est qu'il me fait peur, que je sens qu'il borneroit ma fortune, & que j'aime à vivre sans gêne, avec une liberté dont je sçais tout le prix, & qui m'est plus nécessaire qu'à un autre, de l'humeur dont je suis.

LISETTE.

Il n'y a pas le petit mot à dire à cela.

DAMIS.

Dans le mariage, pour bien vivre ensemble, il faut que la volonté d'un Mari s'accorde avec celle de sa Femme, & cela est difficile; car de ces deux volontés-là, il y en a toujours une qui va de travers, & c'est assez la maniere d'aller des volontés d'une Femme, à ce que j'entends dire. Je demande pardon à votre Sexe de ce que je dis-là: il peut y avoir des exceptions;

mais elles ſont rares, & je n'ai point de bonheur.

(Lucile regarde toujours.)

LISETTE.

Que vous êtes aimable d'avoir ſi mauvaiſe opinion de votre eſprit !

DAMIS.

Mais vous riez ; eſt-ce que mes diſpoſitions vous conviennent ?

LISETTE.

Je vous dis que vous êtes un homme admirable.

DAMIS.

Sérieuſement ?

LISETTE.

Un homme ſans prix.

DAMIS.

Ma foi, vous me charmez.

(Lucile continue de regarder.)

LISETTE.

Vous nous rachetez ; nous vous diſpenſons même de la bonté que vous avez de ſuppoſer quelques exceptions favorables parmi nous.

DAMIS.

Oh ! je n'en ſuis pas la dupe ; je n'y crois pas moi-même.

LISETTE.

Que le Ciel vous le rende ; mais peut-

on se fier à ce que vous dites-là, cela est-il sans retour? Je vous avertis que ma Maîtresse est aimable.

DAMIS.

Et moi je vous avertis que je ne m'en soucie gueres : je suis à l'épreuve, je ne crois pas votre Maîtresse plus redoutable que tout ce que j'ai vu, sans lui faire tort, & je suis sûr que ses yeux seront d'aussi bonne composition que ceux des autres.

(*Lucile regarde.*)

LISETTE.

Morbleu, n'allez pas nous manquer de parole.

DAMIS.

Si je n'avois pas peur d'être ridicule, je vous recommanderois, pour vous piquer, de ne m'en pas manquer vous-même.

LISETTE.

Tenez; votre départ, sera de toutes vos graces, celle qui nous touchera le plus : êtes-vous content?

DAMIS.

Vous me rendez justice; de mon côté, je défie vos appas, & je vous réponds de mon cœur.

SCENE VI.

LUCILE, *sortant promptement du cabinet*, DAMIS, LISETTE.

LUCILE.

ET moi du mien, Monsieur, je vous le promets, car je puis hardiment me montrer après ce que vous venez de dire; allons, Monsieur, le plus fort est fait, nous n'avons à nous craindre ni l'un ni l'autre; vous ne vous souciez point de moi, je ne me soucie point de vous, car je m'explique sur le même ton, & nous voilà fort à notre aise; ainsi convenons de nos faits: mettez-moi l'esprit en repos, comment nous y prendrons-nous? J'ai une sœur qui peut plaire; affectez plus de goût pour elle que pour moi; peut-être cela vous sera-t-il plus aisé, & vous continuerez toujours. Ce moyen-là vous convient-il? Vaut-il mieux nous plaindre d'un éloignement réciproque? Ce sera comme vous voudrez; vous sçavez mon secret; vous êtes un honnête homme; expédions.

LISETTE.

Nous ne barguignons pas, comme vous voyez; nous allons rondement: faites-vous de même?

LUCILE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette ſaillie-là qui me compromet?... Faites-vous de même?... Voulez-vous divertir Monſieur à mes dépens?

DAMIS.

Je trouve ſa queſtion raiſonnable, Madame.

LUCILE.

Et moi, Monſieur, je la déclare impertinente: mais c'eſt une étourdie qui parle.

DAMIS.

Votre apparition me déconcerte, je l'avoue; je me ſuis expliqué d'une maniere ſi libre, en parlant de perſonnes aimables, & ſur-tout de vous, Madame.

LUCILE.

De moi, Monſieur? Vous m'étonnez; je ne ſçache pas que vous ayez rien à vous reprocher. Quoi donc! ſeroit-ce d'avoir promis que je ne vous paroîtrois pas redoutable? Eh! tant mieux; c'eſt m'avoir fait votre cour que cela. Comment donc! eſt-ce que vous croyez ma vanité attaquée?

Non, Monsieur, elle ne l'est point: supposé que j'en aye, que vous me trouviez redoutable ou non, qu'est-ce que cela dit? Le goût d'un homme seul ne décide rien là-dessus; & de quelque façon qu'il se trouve, on n'en vaut ni plus ni moins, les agrémens n'y perdent ni n'y gagnent, cela ne signifie rien; ainsi, Monsieur, point d'excuse; au reste, pourtant, si vous en voulez faire, si votre politesse a quelque remord qui la gêne, qu'à cela ne tienne, vous êtes bien le maître.

DAMIS.

Je ne doute pas, Madame, que tout ce que je pourrois vous dire ne vous soit indifférent; mais n'importe, j'ai mal parlé, & je me condamne très-sérieusement.

LUCILE, *riant.*

Eh! bien, soit; allons, Monsieur, vous vous condamnez, j'y consens. Votre prétendue future vaux mieux que tout ce que vous avez vu jusqu'ici; il n'y a pas de comparaison, je l'emporte; n'est il pas vrai que cela va là? car je me ferai sans façon, moi, tous les complimens qu'il vous plaira; ce n'est pas la peine de me les plaindre, ils ne sont pas rares, & l'on en donne à qui en veut.

DAMIS.

Il ne s'agit pas de complimens, Madame, vous êtes bien au-dessus de cela, & il seroit difficile de vous en faire.

LUCILE.

Celui-là est très-fin, par exemple, & vous aviez raison de ne le vouloir pas perdre: mais restons-en là, je vous prie; car à la fin, tant de politesses me supposeroient un amour propre ridicule; & ce seroit une étrange chose qu'il fallût me demander pardon de ce qu'on ne m'aime point; en vérité, l'idée seroit comique; ce seroit en m'aimant qu'on m'embarrasseroit: mais grace au Ciel, il n'en est rien; heureusement mes yeux se trouvent pacifiques; ils applaudissent à votre indifférence; ils se le promettoient, c'est une obligation que je vous ai, & la seule de votre part qui pouvoit m'épargner une ingratitude; vous m'entendez, vous avez eu quelque peur des dispositions que je pouvois avoir; mais soyez tranquille, je me sauve, Monsieur, je vous échappe, j'ai vû le péril, & il n'y paroît pas.

DAMIS.

Ah! Madame, oubliez un discours que je n'ai tenu tantôt qu'en plaisantant; je suis de tous les hommes celui à qui il est le

moins permis d'être vain, & vous de toutes les Dames celle avec qui il ſeroit le plus impoſſible de l'être; vous êtes d'une figure qui ne permet ce ſentiment-là à perſonne; & ſi je l'avois, je ſerois trop mépriſable.

LISETTE.

Ma foi, ſi vous le prenez ſur ce ton-là, tous deux, vous ne tenez rien : je n'aime point ce verbiage-là; ces yeux pacifiques, ces apoſtrophes galantes à la figure de Madame, & puis des vanités, des excuſes, où cela va-t-il? Ce n'eſt pas là votre chemin; prenez garde que le Diable ne vous écarte: tenez, vous ne voulez point vous épouſer, abrégeons, & tout-à-l'heure entre mes mains, cimentez vos réſolutions d'une nouvelle promeſſe de ne vous appartenir jamais; allons, Madame, commencez pour le bon exemple, & pour l'honneur de votre ſexe.

LUCILE.

La belle idée qu'il vous vient-là! le bel expédient, que je commence! comme ſi tout ne dépendoit pas de Monſieur, & que ce ne fût pas à lui à garantir ma réſolution par la ſienne. Eſt-ce que s'il vouloit m'épouſer, il n'en viendroit pas à bout par le moyen de mon père, à qui il

faudroit obéir ? C'est donc sa résolution qui importe, & non pas la mienne, que je ferois en pure perte.

LISETTE.

Elle a raison, Monsieur, c'est votre parole qui regle tout, partez.

DAMIS.

Moi, commencer ! cela ne me siéroit point, ce seroit violer les devoirs d'un galant homme; & je ne perdrai point le respect, s'il vous plaît.

LISETTE.

Vous l'épouserez par respect ; car ce n'est que du galimatias que toutes ces raisons-là ; j'en reviens à vous, Madame.

LUCILE.

Et moi, je m'en tiens à ce que j'ai dit ; car il n'y a point de réplique ; mais que Monsieur s'explique, qu'on sçache ses intentions sur la difficulté qu'il fait ; est-ce respect, est-ce égard, est-ce badinage, est-ce tout ce qu'il vous plaira ? Qu'il se détermine ; il faut parler naturellement dans la vie.

LISETTE.

Monsieur vous dit qu'il est trop poli pour être naturel.

DAMIS.

Il est vrai que je n'ose m'expliquer.

LISETTE.

Il vous attend.

LUCILE, *brusquement.*

Eh! bien, terminons donc, s'il n'y a que cela qui vous arrête, Monsieur; voici mes sentimens: je ne veux point être mariée, & je n'en eus jamais moins d'envie que dans cette occasion-ci; ce discours est net, & sous-entend tout ce que la bienséance veut que je vous épargne. Vous passez pour un homme d'honneur, Monsieur; on fait l'éloge de votre caractère, & c'est aux soins que vous vous donnerez pour me tirer de cette affaire-ci, c'est aux services que vous me rendrez là-dessus, que je reconnoîtrai la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vous; ajouterai-je encore une chose; je puis avoir le cœur prévenu; je pense qu'en voilà assez, Monsieur, & que ce que je dis-là vaut bien un serment de ne vous épouser jamais; serment que je fais pourtant, si vous le trouvez nécessaire; cela suffit-il?

DAMIS.

Eh! Madame, c'en est fait, & vous n'avez rien à craindre. Je ne suis point de caractère à persécuter les dispositions où je vous vois; elles excluent notre mariage; & quand ma vie en dépendroit, quand

mon cœur vous regretteroit, ce qui ne ſeroit pas difficile à croire, je vous ſacrifierois & mon cœur & ma vie, & vous les ſacrifierois ſans vous le dire; c'eſt à quoi je m'engage, non par des ſermens qui ne ſignifieroient rien, & que je fais pourtant comme vous, ſi vous les exigez; mais parce que votre cœur, parce que la raiſon, mon honneur & ma probité dont vous l'exigez, le veulent; & comme il faudra nous voir, & que je ne ſçaurois partir ni vous quitter ſur le champ, ſi pendant le tems que nous nous verrons, il m'alloit par hâſard échapper quelque diſcours qui pût vous allarmer, je vous conjure d'avance de n'y rien voir contre ma parole, & de ne l'attribuer qu'à l'impoſſibilité qu'il y auroit de n'être pas galant avec ce qui vous reſſemble. Cela dit, je ne vous demande plus qu'une grace; c'eſt de m'aider à vous débarraſſer de moi, & de vouloir bien que je n'eſſuye point tout ſeul les reproches de nos parens: il eſt juſte que nous les partagions, vous les méritez encore plus que moi. Vous craignez plus l'époux que le mariage, & moi je ne craignois que le dernier. Adieu, Madame, il me tarde de vous montrer que je ſuis du moins digne de quelque eſtime.

(Il ſe retire.)

LISETTE.

Mais, vous vous en allez ſans prendre de meſures.

DAMIS.

Madame m'a dit qu'elle avoit une ſœur à qui je puis feindre de m'attacher; c'eſt déja un moyen d'indiqué.

LUCILLE, *triſte*.

Et d'ailleurs nous aurons le tems de nous revoir. Suivez Monſieur, Liſette, puiſqu'il s'en va, & voyez ſi perſonne ne regarde.

DAMIS, *à part, en ſortant*.

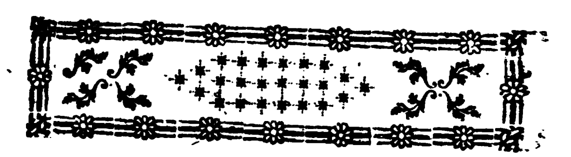
Je ſuis au deſeſpoir !

SCENE VII.

LUCILE *ſeule*.

AH! il faut que je ſoupire, & ce ne ſera pas pour la derniere fois. Quelle aventure pour mon cœur? Cette miſérable Liſette, où a-t-elle été imaginer tout ce qu'elle vient de nous faire dire?

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, LISETTE.

M. ORGON, *comme déjà parlant.*

JE ne le vante point plus qu'il ne vaut; mais je crois qu'en fait d'esprit & de figure, on auroit de la peine à trouver mieux que Damis : à l'égard des qualités du cœur & du caractere, l'éloge qu'on en fait est général, & sa physionomie dit qu'il le mérite.

LISETTE.

C'est mon avis.

M. ORGON.

Mais, ma fille pense-t-elle comme nous ? C'est pour le sçavoir que je te parle.

LISETTE.

En doutez-vous, Monsieur ? Vous la connoissez. Est-ce que le mérite lui échappe ? Elle tient de vous, premierement.

M. ORGON.

Il faut pourtant bien qu'elle n'ait pas fait grand accueil à Damis, & qu'il ait remarqué de la froideur dans ses manieres.

LISETTE.

Il a les vues tempérées : mais jamais froides.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est que temperées ?

LISETTE.

C'est comme qui diroit.... entre le froid & le chaud.

M. ORGON.

D'où vient donc qu'on voit Damis parler plus volontiers à sa sœur ?

LISETTE.

C'est Damis, par exemple, qui a la clef de ce secret-là.

M. ORGON.

Je crois l'avoir aussi, moi : c'est apparemment qu'il voit que Lucile a de l'éloignement pour lui.

LISETTE.

Je crois avoir à mon tour la clef d'un autre secret : je pense que Lucile ne traite froidement Damis, que parce qu'il n'a pas d'empressement pour elle.

M. ORGON.

Il ne s'éloigne que parce qu'il est mal reçû.

LISETTE.

Mais, Monſieur, s'il n'étoit mal reçû que parce qu'il s'éloigne.

M. ORGON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce jeu de mots-là? Parle-moi naturellement : ma fille te dit ce qu'elle penſe. Eſt-ce que Damis ne lui convient pas ? Car enfin, il ſe plaint de l'accueil de Lucile.

LISETTE.

Il ſe plaint, dites-vous ! Monſieur, c'eſt un fripon, ſur ma parole ; je lui ſoutiens qu'il a tort : il ſçait bien qu'il ne nous aime point.

M. ORGON.

Il aſſure le contraire.

LISETTE.

Eh ! où eſt-il donc, cet amour qu'il a? Nous avons regardé dans ſes yeux, il n'y a rien ; dans ſes paroles, elles ne diſent mot ; dans le ſon de ſa voix, rien ne marque ; dans ſes procédés, rien ne ſort ; de mouvemens de cœur, il n'en perce aucun. Notre vanité qui a des yeux de Lynx a fureté par-tout, & puis Monſieur viendra dire qu'il a de l'amour, à nous qui devinons qu'on nous aimera avant qu'on nous aime : qui avons des nouvelles du cœur d'un mari, avant qu'il en ait lui-même. Il nous

fait-là de beaux contes, avec ſon amour imperceptible.

M. ORGON.

Il y a là-dedans quelque choſe que je ne comprends pas. N'eſt-ce pas-là ſon Valet? apparemment qu'il te cherche?

SCENE II.

M. ORGON, LISETTE, FRONTIN.

M. ORGON, *à Frontin, qui ſe retire.*

APproche, approche; pourquoi t'enfuis-tu?

FRONTIN.

Monſieur, c'eſt que nous ne ſommes pas extrêmement camarades.

M. ORGON.

Viens toujours, à cela près.

FRONTIN.

Sérieuſement, Monſieur?

M. ORGON.

Viens, te dis-je.

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, comme vous voudrez: on m'a quelquefois dit que ma con-

versation en valoit bien une autre ; & j'y mettrai tout ce que j'ai de meilleur : où en êtes-vous? La Bourgogne, dit-on, a donné beaucoup cette année-ci ; cela fait plaisir. On dit que les Turcs à Constantinople.....

M. ORGON.

Alte-là, laissons Constantinople.

LISETTE.

Il en sortiroit aussi legerement que de Bourgogne.

FRONTIN.

Je vous menois en Champagne un instant après ; j'aime les pays de Vignoble, moi.

M. ORGON.

Point d'écart, Frontin, parlons un peu de votre Maître. Dites-moi confidemment, que pense-t-il sur le Mariage en question : son cœur est-il d'accord avec nos desseins ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, vous me parlez-là d'un cœur qui mene une triste vie ; plus je vous regarde & plus je m'y perds. Je vois des cruautés dans vos enfans qu'on ne devineroit pas à la douceur de votre visage.

(Lisette hausse les épaules.)

M. ORGON.

Que veux-tu dire avec tes cruautés ? De qui parles-tu ?

FRONTIN.

De mon Maître, & des peines secrettes qu'il souffre de la part de Mademoiselle votre fille.

LISETTE.

Cet effronté, qui vous fait un Roman! Qu'a-t-on fait à ton Maître, dis? Où sont les chagrins qu'on a eu le tems de lui donner? Que nous a-t-il dit jusqu'ici? Que voit-on de lui, que des révérences? Est-ce en fuyant que l'on dit qu'on aime? Quand on a de l'amour pour une sœur aînée, est-ce à sa sœur cadette à qui on va le dire?

FRONTIN,

Ne trouvez-vous pas cette fille-là bien revêche, Monsieur?

M. ORGON.

Tais-toi, en voilà assez; tout ce que j'entends me fait juger qu'il n'y a, peut-être, que du mal entendu dans cette affaire-ci. Quant à ma fille, dites-lui, Lisette, que je serois très fâché d'avoir à me plaindre d'elle: c'est sur sa parole que j'ai fait venir Damis & son pere: depuis qu'elle a vu le fils, il ne lui déplaît pas, à ce qu'elle dit; cependant ils se fuient, & je veux sçavoir qui des deux a tort; car il faut que cela finisse. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE, *se regardant quelque tems.*

LISETTE.

DEmandez-moi pourquoi ce faquin-là me regarde tant !

FRONTIN *chante.*

La la ra la ra.

LISETTE.

La la ra la ra.

FRONTIN.

Oui-dà ! il y a de la voix; mais point de méthode.

LISETTE.

Va-t-en; qu'est-ce que tu fais ici ?

FRONTIN.

J'étudie tes sentimens sur mon compte.

LISETTE.

Je pense que tu n'es qu'un sot; voilà tes études faites. Adieu. (*Elle veut s'en aller.*)

FRONTIN *l'arrête.*

Attends, attends, j'ai à te parler sur nos affaires. Tu m'as la mine d'avoir le goût

fin; j'ai peur de te plaire, & nous voici dans un cas qui ne le veut point.

LISETTE.

Toi, me plaire ! Il faut donc que tu n'ayes jamais rencontré ta grimace nulle part, puisque tu le crains. Allons, parle, voyons ce que tu as à me dire : hâte-toi, sinon je t'apprendrai ce que valent mes yeux, moi.

FRONTIN.

Ahi ! j'ai la moitié du cœur emporté de ce coup d'œil-là. Bon quartier, ma fille, je t'en conjure ; ménageons-nous, nos intérêts le veulent, je ne suis resté que pour te le dire.

LISETTE.

Acheve : de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

Tu me parois être le mieux du monde avec ta Maîtresse.

LISETTE.

C'est moi qui suis la sienne ; je la gouverne.

FRONTIN.

Bon, les rangs ne sont pas mieux observés entre mon Maître & moi ; supposons à présent que ta Maîtresse se marie.

LISETTE.

Mon autorité expire, & le mari me succéde.

FRONTIN.

Si mon Maître prenoit femme, c'eſt un ménage qui tombe en quenouille; nous avons donc intérêt qu'ils gardent tous deux le Célibat.

LISETTE.

Auſſi ai-je défendu à ma Maîtreſſe d'en ſortir, & heureuſement ſon obéiſſance ne lui coûte rien.

FRONTIN.

Ta Pupille eſt d'un caractere rare : pour mon jeune homme, il hait naturellement le nœud Conjugal, & je lui laiſſe la vie de garçon; ces Meſſieurs-là ſe ſauvent; le pays eſt bon pour les Maraudeurs. Or, il s'agit de conſerver nos poſtes; les pères de nos jeunes gens ſont attaqués de vieilleſſe, maladie incurable & qui menace de faire bien-tôt des orphelins; ces orphelins-là nous reviennent, ils tombent dans notre lot, ils ſont d'âge à entrer dans leurs droits, & leurs droits nous mettront dans les nôtres : Tu m'entends-bien ?

LISETTE.

Je ſuis au fait, il ne faut pas que ce que tu dis ſoit plus clair.

FRONTIN.

Nous reglerons fort-bien chacun notre Ménage.

LISETTE.

LISETTE.

Oui-dà ; c'eſt un embarras qu'on prend volontiers, quand on aime le bien d'un Maître.

FRONTIN.

Si nous nous aimions tous deux, nous n'écarterions plus l'amour que nos orphelins pourroient prendre l'un pour l'autre ; ils ſe marieroient, & adieu nos droits.

LISETTE.

Tu as raiſon, Frontin, il ne faut pas nous aimer.

FRONTIN.

Tu ne dis pas cela d'un ton ferme.

LISETTE.

Eh ! c'eſt que la néceſſité de nous haïr gâte tout.

FRONTIN.

Ma fille, brouillons-nous enſemble.

LISETTE.

Les parties méditées ne réuſſiſſent jamais.

FRONTIN.

Tiens, diſons-nous quelques injures pour mettre un peu de rancune entre l'Amour & nous : je te trouve laide, par exemple, Eh ! bien, tu ne ſouffles pas !

LISETTE, *riant.*

Bon ! c'eſt que tu n'en crois rien.

FRONTIN.

Quoi! vous pensez ma Mie...... Morbleu, détourne ton visage, il fait peur à mes injures.

LISETTE.

Je ne sçais plus ce que sont devenues toutes les laideurs du tien.

FRONTIN.

Nous nous ruinons, ma fille.

LISETTE.

Allons, r'animons-nous, voilà qui est fini : tiens, je ne sçaurois te souffrir.

FRONTIN.

Quelqu'un vient, je n'ai pas le tems de m'acquitter ; mais vous n'y perdrez rien, petite fille.

SCENE IV.

LISETTE, FRONTIN, PHÉNICE.

PHÉNICE.

JE suis bien-aise de vous trouver-là, Frontin, sur-tout avec Lisette, qui rendra compte à ma sœur de ce que je vais vous dire ; voici plusieurs fois dans ce jour

que j'évite Damis, qui s'obstine à me suivre, à me parler, tout destiné qu'il est à ma sœur; & comme il ne se corrige point malgré tout ce que je lui ai pû dire, je suis charmée qu'on sçache mes sentimens là-dessus, & Lisette me sera témoin que je vous charge de lui rapporter ce que vous venez d'entendre, & que je le prie nettement de me laisser en repos.

FRONTIN.

Non, Madame, je ne sçaurois; votre commission n'est pas faisable; je ne rapporte jamais rien que de gracieux à mon Maître; & d'ailleurs, il n'est pas possible que le plus galant homme de la terre ait pû vous ennuyer.

LISETTE.

Le plus galant homme de la terre me paroît admirable à moi: on lui destine tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde, & Monsieur n'est pas content; apparemment qu'il n'y voit goute.

PHÉNICE.

Qu'est-ce que cela veut dire, il n'y voit goute? Doucement, Lisette; personne n'est plus aimable que ma Sœur; mais que je la vaille ou non, ce n'est pas à vous à en décider.

LISETTE.

Je n'attaque perſonne, Madame; mais qu'un homme quitte ma Maîtreſſe & faſſe un autre choix, il n'y a pas à le marchander: c'eſt un homme ſans goût, ce ſont de ces choſes décidées, depuis qu'il y a des hommes. Oui, ſans goût, & je n'aurois qu'un moment à vivre, qu'il faudroit que je l'employaſſe à me moquer de lui: je ne pourrois pas m'en paſſer; ſans goût.

PHÉNICE.

Je ne m'arrêtois pas ici pour lier converſation avec vous; mais en quoi, s'il vous plaît, ſeroit-il ſi digne d'être moqué?

LISETTE.

Ma réponſe eſt ſur le viſage de ma Maîtreſſe.

FRONTIN.

Si celui de Madame vouloit s'aider, vous ne brilleriez gueres.

PHÉNICE, *s'en allant*,

Vos diſcours ſont impertinens, Liſette, & l'on m'en fera raiſon.



SCENE V.

LISETTE, FRONTIN, *un moment seuls*, LUCILE.

FRONTIN, *en riant.*

NOus lui avons donné là une bonne petite dose d'émulation; continuons, ma fille, le feu prend par-tout, & le Mariage s'en ira en fumée. Adieu, je me retire : voilà ta Maîtresse qui accourt, confirme-la dans ses dégoûts.

(Il s'en va.)

LUCILE.

Que se passe-t-il donc ici? Vous parliez bien haut avec ma Sœur, & je l'ai vue de loin comme en colere. D'un autre côté, mon pere ne me parle point. Qu'avez-vous donc fait? D'où cela vient-il?

LISETTE.

Réjouissez-vous, Madame, nous vous débarrasserons de Damis.

LUCILE.

Fort bien, je gage que ce que vous me dites-là me pronostique quelque coup d'étourdie.

LISETTE.

Ne craignez rien, vous ne demandez qu'un prétexte légitime pour le refuser, n'est-il pas vrai? Eh! bien, j'ai travaillé à vous en donner un; & j'ai si bien fait, que votre Sœur est actuellement éprise de lui; ce qui nous produira quelque chose.

LUCILE.

Ma Sœur actuellement éprise de lui! Je ne vois pas trop à quoi ce moyen hétéroclite peut m'être bon. Ma Sœur éprise! Et en vertu de quoi le seroit-elle? Et d'où vient qu'il faut qu'elle le soit?

LISETTE.

N'est-on pas convenu que Damis feroit la cour à votre Sœur? Si avec cela elle vient à l'aimer, vous pouvez vous retirer sans qu'on ait le mot à vous dire; je vous défie d'imaginer rien de plus adroit : écoutez-moi.

LUCILE.

Supprimez l'éloge de votre adresse; point de réponse qui aille à côté de ce qu'on vous demande : vous parlez de Damis, ne le quittez point; finissons ce sujet-là.

LISETTE.

J'achève; Frontin étoit avec moi; votre Sœur l'a vu, elle est venue lui parler.

LUCILE.

Damis n'est point encore là, & je l'attends.

LISETTE.

De quelle humeur êtes-vous donc aujourd'hui, Madame?

LUCILE.

Bon! régalez-moi, par-dessus le marché, d'une réflexion sur mon humeur.

LISETTE.

Donnez-moi donc le tems de vous parler. Frontin, lui a-t-elle dit: votre Maître ne s'adresse qu'à moi, quoique destiné à ma Sœur; on croit que j'y contribue, cela me déplaît, & je vous charge de l'en instruire.

LUCILE.

Eh! bien que m'importe que ma Sœur ait une vanité ridicule? Je la confondrai, quand il me plaira.

LISETTE.

Gardez-vous en bien. J'en ai senti tout l'avantage pour vous, de cette vanité-là; je l'ai agacée, je l'ai piquée d'honneur; mon ton vous auroit réjouie.

LUCILE.

Point du tout; je le vois d'ici: passez.

LISETTE.

Dami, eſt joli, de négliger ma Maîtreſſe, ai-je dit en riant !

LUCILE.

Lui, me négliger ! Mais il ne me néglige point. Où avez-vous pris cela ? Il obéit à nos conventions, cela eſt différent.

LISETTE.

Je le ſçais bien ; mais il faut cacher ce ſecret-là ; & j'ai continué ſur le même ton. Le parti qu'il prend eſt comique, ai-je ajoûté. Qu'eſt-ce que c'eſt que comique, a repris votre Sœur ? C'eſt du divertiſſant, ai-je dit. Vous plaiſantez, Liſette. Je dis mon ſentiment, Madame. Il eſt vrai que ma Sœur eſt aimable ; mais d'autres le ſont auſſi. Je ne connois point ces autres-là, Madame. Vous me choquez. Je n'y tâche point. Vous êtes une ſotte. J'ai de la peine à le croire. Taiſez-vous. Je me tais. Là-deſſus elle eſt partie avec des appas révoltés, qui ſe promettent bien de l'emporter ſur les vôtres : Qu'en dites-vous ?

LUCILE.

Ce que j'en dis ? Que je vous ai mille obligations, que mon affront eſt complet, que ma Sœur triomphe, que j'entends d'ici les airs qu'elle ſe donne, qu'elle va me croire attaquée de la plus baſſe jalouſie

du monde, & qu'on ne sçauroit être plus humiliée que je le suis.

LISETTE.

Vous me surprenez! N'avez-vous pas dit vous-même à Damis de paroître s'attacher à elle ?

LUCILE.

Vous confondez grossierement les idées, & dans un petit génie comme le vôtre, cela est à sa place. Damis, en feignant d'aimer ma Sœur, me donnoit une raison toute naturelle de dire : je n'épouse point un homme qui paroît en aimer une autre. Mais refuser d'épouser un homme, ce n'est pas être jalouse de celle qu'il aime, entendez-vous ? Cela change d'espece ; & c'est cette distinction-là qui vous passe ; c'est ce qui fait que je suis trahie, que je suis la victime de votre petit esprit, que ma Sœur est devenue sotte, & que je ne sçais plus où j'en suis. Voilà tout le produit de votre zele, voilà comme on gâte tout quand on n'a point de tête. A quoi m'exposez-vous ? Il faudra donc que j'humilie ma Sœur, à mon tour, avec ses appas révoltés ?

LISETTE.

Vous ferez ce qu'il vous plaira : mais j'ai crû que le plus sûr étoit d'engager vo-

tre Sœur à aimer Damis, &, peut-être, Damis à l'aimer, afin que vous eussiez raison d'être fâchée, & de le refuser.

LUCILE.

Quoi! vous ne sentez pas votre impertinence, dans quelque sens que vous la preniez? Eh! pourquoi voulez-vous que ma Sœur aime Damis? Pourquoi travailler à l'entêter d'un homme qui ne l'aimera point? Vous a-t-on demandé cette perfidie-là contre elle? Est-ce que je suis assez son ennemie pour cela? Est-ce qu'elle est la mienne? Est-ce que je lui veux du mal? Y a-t-il de cruauté pareille au piége que vous lui tendez? Vous faites le malheur de sa vie, si elle y tombe: vous êtes donc méchante? Vous avez donc supposé que je l'étois? Vous me pénétrez d'une vraye douleur pour elle. Je ne sçais s'il ne faudra point l'avertir; car il n'y a point de jeu dans cette affaire-ci. Damis lui-même sera peut-être forcé de l'épouser malgré lui, c'est perdre deux personnes à la fois: ce sont deux destinées que je rends funestes; c'est un reproche éternel à me faire, & je suis désolée.

LISETTE.

Eh! bien, Madame, ne vous allarmez point tant; allez, consolez-vous, car je

crois que Damis l'aime, & qu'il s'y livre de tout son cœur.

LUCILE.

Oui-dà! Voilà ce que c'est; parce que vous ne sçavez plus que dire, les cœurs à donner ne vous coûtent plus rien, vous en faites bon marché, Lisette. Mais voyons, répondez-moi; c'est votre conscience que j'interroge. Si Damis avoit un parti à prendre, doutez-vous qu'il ne me préférât pas à ma Sœur? Vous avez dû remarquer qu'il avoit moins d'éloignement pour moi que pour elle, assûrement.

LISETTE.

Non, je n'ai point fait cette remarque-là.

LUCILE.

Non? Vous êtes donc aveugle, impertinente que vous êtes? Du moins mentez sans me manquer de respect.

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne vailliez mieux qu'elle; mais tous les jours on laisse le plus pour prendre le moins.

LUCILE.

Tous les jours! Vous êtes bien hardie de mettre l'exception à la place de la regle générale.

DAMIS.

Il est vrai, Madame, j'ai crû voir que je ne vous convenois point.

LUCILE.

Peut-être aviez-vous envie de le voir.

DAMIS.

Moi, Madame, je n'aurois donc ni goût ni raison.

M. ORGON.

Ne le disois-je pas? Dispute de délicatesse, que tout cela; rendez-vous plus de justice à tous deux. M. Ergaste, les gens de notre âge effarouchent les éclaircissemens; promenons-nous de notre côté: pour vous, mes enfans, qui ne vous haïssez pas, je vous donne deux jours pour terminer vos débats; après quoi je vous marie; & ce sera dès demain, si on me raisonne.

(Ils se retirent.)

SCENE VII.

M. ORGON, M. ERGASTE, DAMIS, LUCILE.

M. ORGON.

MA fille? nous vous amenons, Monsieur Ergaste & moi, quelqu'un dont il faut que vous guérissiez l'esprit d'une erreur qui l'afflige : c'est Damis. Vous sçavez nos desseins, vous y avez consenti ; mais il croit vous déplaire ; & dans cette idée-là, à peine ose-t-il vous aborder.

M. ERGASTE.

Pour moi, Madame, malgré toute la joie que j'aurois d'un mariage qui doit m'unir de plus près à mon meilleur ami, je serois au désespoir qu'il s'achevât, s'il vous répugne.

LUCILE.

Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai rien fait qui puisse donner cette pensée-là ; on ne m'a point vû de répugnance.

LUCILE.

Vous n'en sçavez rien, Damis ; voilà qui est à merveille ; mais je vous avertis d'y songer pourtant ; car je ne suis pas obligée d'avoir plus d'imagination que vous.

DAMIS.

Oh ! parbleu, Madame, je ne vous en demande pas au-delà de ce que j'en ai non plus ; cela ne seroit pas juste.

LUCILE.

Mais, prenez donc garde ; si nous en manquons l'un & l'autre, comme il y a toute apparence, je vous prie de me dire où cela nous conduira ?

DAMIS.

Je dirai encore de même, je n'en sçais rien, & nous verrons.

LUCILE.

Le prenez-vous sur ce ton-là, Monsieur ? Oh ! j'en dirai bien autant : je n'en sçais rien, & nous verrons.

DAMIS.

Mais oui, Madame, nous verrons ; je n'y sçache que cela, moi. Que puis-je répondre de mieux ?

LUCILE.

Quelque chose de plus net, de plus positif, de plus clair ; nous verrons ne

signifie rien ; nous verrons qu'on nous mariera, voilà ce que nous verrons : êtes-vous curieux de voir cela ? Car votre tranquillité m'enchante : d'où vous vient-elle ? Quoi que voulez-vous dire ? Vous fiez-vous à ce que votre pere & le mien voyent que leur projet ne vous plaît pas ? vous pourriez vous y tromper.

DAMIS.

Je m'y tromperois, sans difficulté ; car ils ne voyent point ce que vous dites-là.

LUCILE.

Ils ne le voyent point ?

DAMIS.

Non, Madame, ils ne sçauroient le voir ; cela n'est pas possible ; il y a de certaines figures, de certaines phisionomies qu'on ne sçauroit soupçonner d'être indifférentes. Qui est-ce qui croira que je ne vous aime pas, par exemple ? Personne. Nous avons beau faire, il n'y a pas d'industrie qui puisse le persuader.

LUCILE.

Cela est vrai, vous verrez que tout le monde est aveugle ! Cependant, Monsieur, comme il s'agit ici d'affaires sérieuses, voudriez-vous bien supprimer votre qui est-ce qui croira ? qui n'est pas de mon goût, & qui a tout l'air d'une plaisanterie

que je ne mérite pas ? car, que signifient, je vous prie, ces phisionomies qu'on ne sçauroit soupçonner d'être indifférentes ? Eh ! que sont-elles donc ? Je vous le demande. De quoi voulez-vous qu'on les soupçonne ? Est-ce qu'il faut absolument qu'on les aime ? Est-ce que j'ai une de ces phisionomies-là, moi ? Est-ce qu'on ne sçauroit s'empêcher de m'aimer, quand on me voit ? Vous vous trompez, Monsieur, il en faut tout rabattre ; j'ai mille preuves du contraire, & je ne suis point de ce sentiment-là. Tenez, j'en suis aussi peu que vous qui vous divertissez à faire semblant d'en être ; & vous voyez ce que deviennent ces sortes de sentimens, quand on les presse.

DAMIS.

Il vous est fort aisé de les réduire à rien, parce que je vous laisse dire, & que, moyennant cela, vous en faites ce qui vous plaît : mais je me tais, Madame, je me tais.

LUCILE.

Je me tais, Madame, je me tais. Ne diroit-on pas que vous y entendez finesse, avec votre sérieux ? Qu'est-ce que c'est que ces discours-là, que j'ai la sotte bonté de relever, & qui nous écartent ? Est-ce que vous avez envie de vous dédire ?

DAMIS.

Ne vous ai-je pas dit, Madame, qu'il pourroit, dans la converfation, m'échapper des chofes qui ne doivent point vous allarmer ? Soyez donc tranquille, vous avez ma parole, que je tiendrai.

LUCILE.

Vous y êtes auffi intéreffé que moi.

DAMIS.

C'eft une autre affaire.

LUCILE.

Je crois que c'eft la même.

DAMIS.

Non, Madame, toute différente : car enfin, je pourrois vous aimer.

LUCILE.

Oui-dà ! mais je ferois pourtant bien aife de fçavoir ce qui en eft, à vous parler vrai ?

DAMIS.

Ah ! c'eft ce qui ne fe peut pas, Madame ; j'ai promis de me taire là-deffus. J'ai de l'amour, ou je n'en ai point ; je n'ai pas juré de n'en point avoir, mais j'ai juré de ne le point dire en cas que j'en euffe, & d'agir comme s'il n'en étoit rien. Voilà tous les engagemens que vous m'avez fait prendre, & que je dois refpecter de peur du reproche. Du refte, je fuis

parfaitement le maître, & je vous aimerai, s'il me plaît; ainsi, peut-être que je vous aime, peut-être que je me sacrifie; & ce sont mes affaires.

LUCILE.

Mais, voilà qui est extrêmement commode! Voyez avec quelle légereté Monsieur traite cette matiere-là: je vous aimerai, s'il me plaît: peut-être que je vous aime; pas plus de façon que cela: que je l'approuve ou non, on n'a que faire que je le sçache. Il faut donc prendre patience; mais dans le fond, si vous m'aimiez avec cet air dégagé que vous avez, vous seriez assurément le plus grand Comédien du monde, & ce caractere-là n'est pas des plus honnêtes à porter, entre vous & moi.

DAMIS.

Dans cette occasion-ci, il seroit plus fatiguant que malhonnête.

LUCILE.

Quoi qu'il en soit, en voilà assez; je m'apperçois que ces plaisanteries-là tendent à me dégoûter de la conversation. Vous vous ennuyez, & moi aussi: séparons-nous; voyez si mon pere & le vôtre ne sont plus dans le jardin, & quittons-nous, s'ils ne nous observent plus.

DAMIS.

Eh! non, Madame, il n'y a qu'un moment que nous sommes ensemble.

SCENE IX.

DAMIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, il vient d'arriver compagnie, qui eſt dans la ſalle avec Monſieur Orgon, & il m'envoye vous dire qu'on va ſe mettre au jeu.

LUCILE.

Moi jouer ! Eh ! mais mon pere ſçait bien que je ne joue jamais qu'à contre-cœur ; dites-lui que je le prie de m'en diſpenſer.

LISETTE.

Mais, Madame, la compagnie vous demande.

LUCILE.

Oh ! que la compagnie attende ; dites que vous ne me trouvez pas.

LISETTE.

Et Monſieur, vient-il ? Apparemment qu'il joue ?

DAMIS.

Moi, je ne connois pas les cartes.

LUCILE.

Allez, dites à mon pere que je vais dans

mon cabinet, & que je ne me montrerai qu'après que les parties seront commencées.

LISETTE, *en s'en allant.*

Que diantre veulent-ils dire, de ne venir ni l'un ni l'autre ?

SCENE X.

DAMIS, LUCILE.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

VOus n'aimez donc pas le jeu, Madame ?

LUCILE.

Non, Monsieur.

DAMIS.

Je me sçais bon gré de vous ressembler en cela.

LUCILE.

Ce n'est-là ni une vertu, ni un défaut; mais, Monsieur, puisqu'il y a Compagnie, que n'y allez-vous ? Elle vous amuseroit.

DAMIS.

Je ne suis pas en humeur de chercher des amusemens.

LUCILE.

Mais, eſt-cè que vous reſtez avec moi ?

DAMIS.

Si vous me le permettez.

LUCILE.

Vous n'avez pourtant rien à me dire.

DAMIS.

En ce moment, par exemple, je rêve à notre aventure ; elle eſt ſi ſinguliere, qu'elle devroit être unique.

LUCILE.

Mais je crois qu'elle l'eſt auſſi.

DAMIS.

Non, Madame, elle ne l'eſt point. Il n'y a pas plus de ſix mois qu'un de mes amis & une perſonne qu'on vouloit qu'il épouſât, ſe ſont trouvés tous deux dans le même cas que vous & moi : même réſolution, avant que de ſe connoître, de ne point ſe marier, même convention entre eux, mêmes promeſſes que moi de la défaire de lui.

LUCILE.

C'eſt-à-dire qu'il y manqua ; cela n'eſt pas rare.

DAMIS.

Non, Madame, il les tint : mais notre cœur ſe moque de nos réſolutions.

LUCILE.

Aſſez ſouvent, à ce qu'on dit.

DAMIS.

La Dame en queſtion étoit très-aimable; beaucoup moins que vous, pourtant. Voilà toute la différence que je trouve dans cette hiſtoire.

LUCILE.

Vous êtes bien galant.

DAMIS.

Non, je ne ſuis qu'Hiſtorien exact; au reſte, Madame, je vous raconte ceci dans la bonne foi, pour nous entretenir & ſans aucun deſſein.

LUCILE.

Oh! je n'en imagine pas davantage; pourſuivez. Qu'arriva-t-il entre la Dame & votre ami?

DAMIS.

Qu'il l'aima?

LUCILE.

Cela étoit embarraſſant.

DAMIS.

Oui, certes; car il s'étoit engagé à ſe taire auſſi bien que moi.

LUCILE.

Vous m'allez dire qu'il parla?

DAMIS.

DAMIS.

Il n'eut garde à cause de la parole donnée, & il ne vit qu'un parti à prendre, qui est singulier; ce fut de lui dire, comme je vous disois tout à l'heure, ou je vous aime ou je ne vous aime pas, & d'ajoûter qu'il ne s'enhardiroit à dire la vérité que lorsqu'il la verroit elle-même un peu sensible : je fais un récit, souvenez-vous-en.

LUCILE.

Je le sçais; mais votre ami étoit un impertinent, de proposer à une femme de parler la premiere; il faudroit être bien affamée d'un cœur pour l'acheter à ce prix-là.

DAMIS.

La Dame en question n'en jugea pas comme vous, Madame; il est vrai qu'elle avoit du penchant pour lui.

LUCILE.

Ah! c'est encore pis. Quel lâche abus de la foiblesse d'un cœur! C'est dire à une femme : Veux tu sçavoir mon amour, subis l'opprobre de m'avouer le tien; deshonore-toi & je t'instruis. Quelle épouvantable chose! Et le vilain ami que vous avez-là!

DAMIS.

Prenez garde; cette Dame sentit que

cette propoſition, toute horrible qu'elle vous paroît, ne venoit que de ſon reſpect & de ſa crainte, & que ſon cœur n'oſoit ſe riſquer ſans la permiſſion du ſien; l'aveu d'un amour qui eût déplû, n'eût fait qu'allarmer la Dame, & lui faire craindre que mon ami ne hâtât perfidement leur mariage; elle ſentit tout cela.

LUCILE.

Ah! n'achevez pas; j'ai pitié d'elle, & je devine le reſte: mais mon inquiétude eſt de ſçavoir comme s'y prend une femme en pareil cas; de quel tour peut-elle ſe ſervir? J'oublierois le François, moi, s'il falloit dire, je vous aime, avant qu'on me l'eût dit.

DAMIS.

Il en agit plus noblement, elle n'eut pas la peine de parler.

LUCILE.

Ah! paſſe pour cela.

DAMIS.

Il y a des manieres qui valent des paroles; on dit, je vous aime, avec un regard, & on le dit bien.

LUCILE.

Non, Monſieur, un regard! c'eſt encore trop; je permets qu'on le rende, mais non pas qu'on le donne.

DAMIS.

Pour vous, Madame, vous ne rendriez que de l'indignation.

LUCILE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur ? Eſt-ce qu'il eſt queſtion de moi ici ? je crois que vous vous divertiſſez à mes dépens. Vous vous amuſez, je penſe ; vous en avez tout l'air ; en verité vous êtes admirable ! Adieu, Monſieur ; on dit que vous aimez ma Sœur. Terminez la déſagréable ſituation où je me trouve, en l'épouſant : voilà tout ce que je vous demande.

DAMIS.

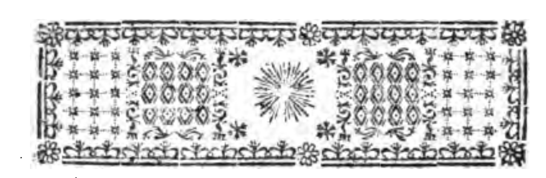
Je continuerai de feindre de la ſervir, Madame ; c'eſt tout ce que je puis vous promettre. (*En s'en allant.*) Que de mépris !

SCENE XI.

LUCILE *ſeule.*

IL faut avouer qu'on a quelquefois des inclinations bien bizarres ! D'où vient que j'en ai pour cet homme-là qui n'eſt point aimable ?

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE.

NON, Monsieur, je vous l'avoue; je ne sçaurois plus souffrir le personnage que vous jouez auprès de moi, & je le trouve inconcevable; vous n'êtes venu que pour épouser ma Sœur: elle est aimable, & vous ne lui parlez point: ce n'est qu'à moi que vos conversations s'adressent. J'y comprendrois quelque chose si l'amour y avoit part: mais vous ne m'aimez point, il n'en est pas question.

DAMIS.

Rien ne seroit pourtant plus aisé que de vous aimer, Madame.

PHÉNICE.

A la bonne heure ; mais rien ne seroit plus inutile, & je ne serois pas en situation de vous écouter. Quoi qu'il en soit, ces façons-là ne me conviennent point, je l'ai déjà marqué, je vous l'ai fait dire, & je vous demande en grace de cesser vos poursuites ; car enfin vous n'avez pas dessein de me désobliger, je pense.

DAMIS.

Moi, Madame ?

PHÉNICE.

Sur ce pied-là, finissez donc, ou je vous y forcerai moi-même.

DAMIS.

Vous me défendrez donc de vous voir ?

PHÉNICE.

Non, Monsieur : mais on s'imagine que vous m'aimez ; vos façons l'ont persuadé à tout le monde, & je ne le nierai pas, je ne paroîtrai point m'y déplaire, & je vous réduirai, peut-être, ou à la nécessité de m'épouser en dépit de votre goût, ou à fuir, en homme imprudent ; j'adoucis le terme, en homme inexcusable, qui n'aura pas rougi de violer tous les égards, & de se moquer, tour à tour, de deux Filles de condition, dont la moindre peut fixer le plus honnête homme : de sorte que vous risquez ou le sa-

crifice de votre cœur, ou la perte de votre réputation; deux objets qui valent bien qu'on y pense. Mais, dites-moi, est-ce que vous n'aimez point ma Sœur?

DAMIS.

Si je l'épousois, je n'en serois pas fâché.

PHÉNICE.

Ou je n'y connois rien, ou je crois qu'elle ne le seroit pas non plus. Pourquoi donc ne vous accordez-vous pas?

DAMIS.

Ma foi, je l'ignore.

PHÉNICE.

Mais ce n'est pas là parler raison.

DAMIS.

Je ne sçaurois pourtant y en mettre davantage.

PHÉNICE.

Ce sont vos affaires; & je m'en tiens à ce que je vous ai dit. Voici mon Pere avec ma Sœur; de grace retirez-vous, avant qu'ils puissent vous voir.

DAMIS.

Mais, Madame.

PHÉNICE.

Oh! Monsieur, trève de raillerie.



SCENE II.

M. ORGON, LUCILE, PHÉNICE.

M. ORGON, *parlant à Lucile, avec qui il entre.*

NON, ma fille, je n'ai jamais prétendu vous contraindre : quelque chose que vous me disiez, il est certain que vous ne l'aimez pas ; ainsi n'en parlons plus. (*Phénice veut s'en aller.*)

M. Orgon continue. Restez, Phénice, je vous cherchois, & j'ai un mot à vous dire. Ecoutez-moi toutes deux. Damis vouloit épouser votre Sœur ; c'étoit là notre arrangement. Nous sommes obligés de le changer ; le cœur de Lucile en dispose autrement : elle ne l'avoue pas ; mais ce n'est que par pure complaisance pour moi, & j'ai quitté ce projet-là.

LUCILE.

Mais, mon pere, vous dirois-je que j'aime Damis ? Cela ne siéroit pas ; c'est un langage qu'une fille bien née ne sçauroit tenir, quand elle en auroit envie.

M. ORGON.

Encore ! Et si je vous disois que c'est de Lisette elle-même que je sçais qu'il ne vous plaît pas, ma fille ? A quoi bon s'en défendre ? Je vous dispense de ces considérations-là pour moi ; & pour trancher net, vous ne l'épouserez point : vos dégoûts pour lui n'ont été que trop marqués, & je le destine à votre Sœur à qui son cœur se donne, & qui ne lui refuse pas le sien, quoi qu'elle aille de son côté me dire le contraire à cause de vous.

PHÉNICE.

Moi l'épouser, mon pere !

M. ORGON.

Nous y voilà ; je sçavois votre réponse avant que vous me la fissiez ; je vous connois toutes deux : l'une de peur de me fâcher, épouseroit ce qu'elle n'aime pas ; l'autre, par retenue pour sa Sœur, refuseroit d'épouser ce qu'elle aime. Vous voyez bien que je suis au fait, & que je sçais vous interpréter ; d'ailleurs je suis bien instruit, & je ne me trompe pas.

LUCILE *à part, à Phénice.*

Parlez donc, vous voilà comme une Statue ?

PHÉNICE.

En vérité, je ne sçaurois penser que ceci soit sérieux.

LUCILE.

Prenez garde à ce que vous ferez, mon Pere; vous vous méprenez ſur ma Sœur, & je lui vois preſque la larme à l'œil.

M. ORGON.

Si elles ne ſont pas folles, c'eſt moi qui ai perdu l'eſprit: adieu, je vais informer M. Ergaſte du nouveau mariage que je médite, ſon amitié ne m'en dédira pas. Pour vous, mes enfans, plaignez-vous; c'eſt moi qui ai tort: en effet j'abuſe du pouvoir que j'ai ſur vous; plaignez-vous, je vous le conſeille, & cela ſoulage; mais je ne veux pas vous entendre, vous m'attendririez trop: allez, ſortez ſans me répondre, & laiſſez-moi parler à Monſieur Ergaſte qui arrive.

LUCILE, *en partant.*

J'étouffe.

SCENE III.

M. ERGASTE, M. ORGON, FRONTIN.

M. ERGASTE.

VOus voyez un homme conſterné, mon cher Ami, je ne vois nulle apparence au mariage en queſtion, à

moins que de violenter des cœurs qui ne semblent pas faits l'un pour l'autre : je ne ſçaurois cependant pardonner à mon Fils d'avoir cedé ſi vîte à l'indifférence de Lucile ; j'ai même été juſqu'à le ſoupçonner d'aimer ailleurs, & voici ſon Valet à qui j'en parlois : mais, ſoit que je me trompe, ou que ce Coquin n'en veuille rien dire, tout ce qu'il me répond, c'eſt que mon Fils ne plaît pas à Lucile, & j'en ſuis au déſeſpoir.

FRONTIN, *derriere.*

Meſſieurs, un coquin n'eſt pas agréable à voir, voulez-vous que je me retire ?

M. ERGASTE.

Attends.

M. ORGON.

Ne vous fâchez pas, Monſieur Ergaſte ; il y a remede à tout, & nous n'y perdrons rien, ſi vous voulez.

M. ERGASTE.

Parlez, mon cher Ami ; j'applaudis d'avance à vos intentions.

M. ORGON.

Nous avons une reſſource.

M. ERGASTE.

Je n'oſois la propoſer : mais effectivement j'en vois une, avec tout le monde.

M. ORGON.

Il n'y a qu'à changer d'objet ; ſubſtituons la cadette à l'aînée, nous ne trou-

verons point d'obstacle : c'est un expédient que l'Amour nous indique.

M. ERGASTE.

Entre vous & moi, mon fils a paru tout d'un coup pancher de ce côté-là.

M. ORGON.

A vous parler confidemment, ma cadette ne hait pas son penchant.

M. ERGASTE

Il n'y a personne qui n'ait remarqué ce que nous disons là ; c'est un coup de sympathie visible.

M. ORGON.

Ma foi, rendons-nous-y, marions-les ensemble.

M. ERGASTE.

Vous y consentez? Le Ciel en soit loué. Voilà ce qu'on appelle une véritable union de cœurs, un vrai mariage d'inclination, & jamais on n'en devroit faire d'autres. Vous me charmez ; est-ce une chose conclue ?

M. ORGON.

Assurément ; je viens d'en avertir ma Fille.

M. ERGASTE.

Je vous rends grace, souffrez à présent que je dise un mot à ce Valet, & je vous rejoins sur le champ.

M. ORGON.

Je vous attends ; faites.

SCENE IV.

M. ERGASTE, FRONTIN.

M. ERGASTE.

APproche.

FRONTIN.

Me voilà, Monſieur.

M. ERGASTE.

Ecoute, & retiens bien la commiſſion que je te donne.

FRONTIN.

Je n'ai pas beaucoup de mémoire, mais avec du zele on s'en paſſe.

M. ERGASTE.

Tu diras à mon Fils que ce n'eſt plus à Lucile à qui on le deſtine, & qu'on lui accorde aujourd'hui ce qu'il aime.

FRONTIN.

Et s'il me demande ce que c'eſt qu'il aime, que lui dirai-je?

M. ERGASTE.

Va, va, il ſçaura bien que c'eſt de Phénice dont on parle.

FRONTIN, *en s'en allant.*

Je n'y manquerai pas, Monſieur.

M. ERGASTE.

Où vas-tu?

FRONTIN.

Faire ma commiſſion.

M. ERGASTE.

Tu es bien preſſé, ce n'eſt pas là tout.

FRONTIN.

Allons, Monſieur, tant qu'il vous plaira ; ne m'épargnez point.

M. ERGASTE.

Dis lui qu'il remercie Monſieur Orgon de la bonté qu'il a de n'être pas fâché dans cette occaſion-ci ; car ſi Damis n'épouſe pas Lucile, je gagerois bien que c'eſt à lui à qui il faut s'en prendre : dis-lui que je lui pardonne en faveur de ce nouveau mariage, le chagrin qu'il a riſqué de me donner ; mais que s'il me trompoit encore ; ſi, après les empreſſemens qu'il a marqués pour Phénice, il héſitoit à l'épouſer ; s'il faiſoit encore cette injure à Monſieur Orgon, je ne veux le voir de ma vie, & que je le deshérite ; je ne lui parlerai pas même que je ne ſois content de lui.

FRONTIN, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! ... je remarque que ce n'eſt qu'en baiſſant le ton que vous prononcez le terrible mot de deshériter ; vous en êtes effrayé vous même ; la tendreſſe paternelle eſt admirable !

M. ERGASTE.

Faquin, on a bien affaire de tes réflexions : obéis, le reſte me regarde.

SCENE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

JE te cherchois, Frontin, & j'attendois que Monsieur Ergaste t'eût quitté pour te parler, & sçavoir ce qu'il te disoit : il semble que les affaires vont mal ; ma Maîtresse ne me voit pas de bon œil ; sçais-tu de quoi il s'agit . . . . réponds donc?

FRONTIN.

La peur d'être deshérité me coupe la parole..

LISETTE.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

FRONTIN.

D'être deshérité, te dis-je, ou d'épouser Phénice.

LISETTE.

Comment donc, d'épouser Phénice ! Ah ! Frontin, où en sommes-nous ? Voilà donc pourquoi Lucile m'a si bien reçue tout à l'heure : elle a sçu que j'ai dit à son Pere qu'elle n'aimoit point Damis, que Damis se déclaroit pour sa Sœur : on veut à présent qu'il l'épouse ; je n'ai point pré-

vu ce coup-là, & je me compte disgraciée ; j'ai vu Lucile trop inquiette: apparemment que ton Maître ne lui est point indifférent ; & je perds tout si elle me congédie.

FRONTIN.

Je ne vois donc de tous côtés, pour nous, que des dietes.

LISETTE.

Voilà ce que c'est que de n'avoir pas laissé aller les choses : je crois que nos gens s'aimeroient sans nous. Maudite soit l'ambition de gouverner chacun notre ménage !

FRONTIN.

Ah ! mon enfant, tu as beau dire, tous les Gouvernemens sont lucratifs, & le célibat où nous les tenions n'étoit pas mal imaginé ; le pis que j'y trouve, c'est que je t'aime, & que tu n'en es pas quitte à meilleur marché que moi.

LISETTE.

Eh ! que n'as-tu eu l'esprit de m'aimer tout d'un coup? J'aurois fait changer d'avis à Lucile.

FRONTIN.

Voilà notre tort ; c'est de n'avoir pas prévu l'infaillible effet de nos mérites. Mais, ma mie, notre mal est-il sans remede ? Je soupçonne, comme toi, que

nos gens ne se haïssent point dans le fond ; & il n'y auroit qu'à les en faire convenir pour nous tirer d'affaire : tâchons de leur rendre ce service-là.

LISETTE.

Nous avons bien aigri les choses. N'importe, voici ton Maître ; changeons adroitement de batterie, & tâchons de le gagner.

SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE, DAMIS.

DAMIS.

AH ! te voilà, Frontin ? Bon jour, Lisette. De quoi mon pere t'a-t-il chargé pour moi, Frontin ? Il vient de m'avertir, sans vouloir l'expliquer, que tu avois quelque chose à me dire de sa part.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, il s'agit de deux ou trois petits articles que je disois à Lisette, & qui ne sont pas fort curieux.

DAMIS.

Dis-les ſans les compter.

FRONTIN.

Vous m'excuſerez, le calcul arrange: Le premier, c'eſt qu'il ne veut plus entendre parler de vous.

DAMIS.

Qui? mon pere!

FRONTIN.

Lui-même. Mais ce n'eſt pas là l'eſſentiel : le ſecond, c'eſt qu'il vous deshérite.

DAMIS.

Moi! ce que tu me dis-là n'eſt pas concevable.

FRONTIN.

Il ne m'a pas chargé de vous le faire concevoir. Enfin le troiſiéme, c'eſt que les deux premiers ſeront nuls, ſi vous épouſez Phénice.

DAMIS.

Quoi! l'on veut m'obliger .....

FRONTIN.

Prenez garde, Monſieur, ne confondons point, parlons exactement. Ma commiſſion ne porte point qu'on vous oblige; on n'attaque point votre liberté, voyez-vous : vous êtes le maître d'opter entre Phénice ou votre ruine, & l'on s'en rapporte à votre choix.

LISETTE.

La jolie grace! C'eſt que ſur le pen-

chant qu'on vous croit pour elle, on ne veut pas que vous balanciez à l'épouser, après le refus que vous avez paru faire de sa Sœur.

FRONTIN.

Mais cette Sœur, nous ne la refusons point, dans le fond : n'est-il pas vrai, Monsieur ?

DAMIS.

Passe encore, s'il étoit question d'elle.

LISETTE.

Eh ! Monsieur, que n'avez-vous parlé ? Pourquoi ne m'avoir pas confié vos sentimens ?

DAMIS.

Mais, mes sentimens, quand ils seroient tels que vous les croyez, ne sçavez-vous pas bien les siens, Lisette ?

LISETTE.

Ne vous y trompez pas ; depuis vos conventions, je ne la vois plus que triste & rêveuse.

FRONTIN.

Je l'ai rencontrée ce matin qui étouffoit un soupir en s'essuyant les yeux.

LISETTE.

Elle qui aimoit sa Sœur, & qui étoit toujours avec elle, je la vois aujourd'hui la fuir & se détourner pour l'éviter. Qu'est-ce que cela signifie ?

FRONTIN.

Et moi, quand je la ſalue, elle a toujours envie de me le rendre. D'où vient cela, ſinon de l'honneur que j'ai d'être à vous ?

LISETTE.

Tu n'as peut-être pas tant de tort. Au moins, Monſieur, je vous demande le ſecret ; profitez-en, voilà tout.

DAMIS.

Je vous l'avoue, Liſette, tout ce que vous me dites-là, ſi vous êtes ſincere, pourroit m'être d'un bon augure ; & ſi j'oſois ſoupçonner la moindre des diſpoſitions dans ſon cœur....

FRONTIN.

Iriez-vous lui donner le vôtre ? Ah ! Monſieur, le beau préſent que vous lui feriez là !

DAMIS.

Ecoutez : c'eſt pourtant cette même perſonne qui, au premier inſtant qu'elle m'a vu, a marqué aſſez nettement de l'averſion pour moi, qui m'a fait ſoupçonner qu'elle aimoit ailleurs !

LISETTE.

Purs diſcours de mauvaiſe humeur qu'elle a tenus là, je vous aſſure.

DAMIS.

Soit : mais ſouvenez-vous qu'elle a

exigé que je ne l'épousasse point; qu'elle me l'a demandé par tout l'honneur dont je suis capable; que c'est elle, peut-être, qui pour se débarrasser tout-à-fait de moi, contribue aujourd'hui au nouveau mariage qu'on veut que je fasse; en un mot, je ne sçais qu'en penser moi-même. Je puis me tromper, peut-être vous trompez-vous aussi; & sans quelques preuves un peu moins équivoques de ses sentimens, je ne sçaurois me déterminer à violer les paroles que je lui ai données; non pas que je les estime plus qu'elles valent, elles ne feroient rien pour un homme qui plairoit: mais elles doivent lier tout homme qu'on hait, & dont on les a exigées comme une sûreté contre lui. Quoi qu'il en soit, voici Lucile qui vient; je n'attends d'elle que le moindre petit accueil pour me déclarer, & son seul abord va décider de tout.



SCENE VII.

LUCILE, LISETTE, DAMIS, FRONTIN.

LUCILE.

J'Ai à vous parler pour un moment, Damis ; notre entretien sera court ; je n'ai qu'une question à vous faire; vous qu'un mot à me répondre, & puis je vous fuis, je vous laisse.

DAMIS.

Vous n'y serez point obligée, Madame, & j'aurai soin de me retirer le premier. (*à part.*) Hé! bien, Lisette ?

LUCILE.

Le premier ou le dernier; je vous donne la préférence. Etes-vous si gêné: Retirez-vous tout-à-l'heure : Lisette vous rendra ce que j'ai à vous dire.

DAMIS, *se retirant.*

Je prends donc ce parti comme celui qui vous convient le mieux, Madame.

(*Il feint de s'en aller.*)

LUCILE.

Qu'il s'en aille ; l'arrêtera qui voudra.

LISETTE.

Eh! Mais vous n'y penſéz pas : revenez donc, Monſieur ; eſt-ce que la guerre eſt déclarée entre vous deux ?

DAMIS.

Madame débute par m'annoncer qu'elle n'a qu'un mot à me dire, & puis qu'elle me fuit ; n'eſt-ce pas m'inſinuer qu'elle a de la peine à me voir ?

LUCILE.

Si vous ſçaviez l'envie que j'ai de vous laiſſer-là.

DAMIS.

Je n'en doute pas, Madame : mais ce n'eſt pas à préſent qu'il faut me fuir ; c'étoit dès le premier inſtant que vous m'avez vu & que je vous déplaiſois, qu'il falloit le faire.

LUCILE.

Vous fuir dès le premier inſtant ! Pourquoi donc, Monſieur ? Cela ſeroit bien ſauvage ; on ne fuit point ici à la vûe d'un homme.

LISETTE.

Mais, quel eſt le travers qui vous prend à tous deux ? Faut-il que des perſonnes qui ſe veulent du bien ſe parlent comme ſi elles ne pouvoient ſe ſouffrir ? Et vous, Monſieur, qui aimez ma Maîtreſſe ; car vous

l'aimez, je gage. (*Ces mots-là se disent en faisant signe à Damis.*)

LUCILE.

Que vous êtes sotte! Allez, visionnaire, allez perdre vos gageures ailleurs. A qui en veut-elle?

LISETTE.

Oui, Madame, je sors; mais avant que de partir, il faut que je parle. Vous me demandez à qui j'en veux. A vous deux, Madame, à vous deux. Oui, je voudrois de tout mon cœur ôter à Monsieur qui se taît, & dont le silence m'agite le sang, je voudrois lui ôter le scrupule du ridicule engagement qu'il a pris avec vous, que je me repens de vous avoir laissé prendre, & dont vous souffrez autant l'un que l'autre. Pour vous, Madame, je ne sçais pas comment vous l'entendez; mais si jamais un homme avoit fait serment de ne me pas dire: Je vous aime, oh! je ferois serment qu'il en auroit le démenti: il sçauroit le respect qui me seroit dû; je n'y épargnerois rien de tout ce qu'il y a de plus dangereux, de plus fripon, de plus assassin dans l'honnête coquetterie des mines, du langage & du coup d'œil. Voilà à quoi je mettrois ma gloire, & non pas à me tenir douloureusement sur mon

quant-à-moi, comme vous faites, & à me dire : Voyons ce qu'il dit, voyons ce qu'il ne dit pas ; qu'il parle, qu'il commence ; c'est à lui, ce n'est pas à moi ; mon sexe, ma fierté, les bienséances & mille autres façons inutiles avec Monsieur qui tremble, & qui a la bonté d'avoir peur que son amour ne vous allarme & ne vous fâche. De l'amour nous fâcher ! De quel pays venez-vous donc ? Eh ! mort de ma vie, Monsieur, fâchez hardiment ; faites-nous cet honneur-là ; courage, attaquez-nous ; cette cérémonie-là fera vôtre fortune, & vous vous entendrez ; car jusqu'ici on ne voit goutte à vos discours à tous deux : il y a du oui, du non, du pour, du contre ; on fuit, on revient, on se rappelle, on n'y comprend rien. Adieu, j'ai tout dit ; vous voilà débrouillés, profitez-en. Allons, Frontin.



SCENE

SCENE VIII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE.

JUSTE Ciel, quelle impertinence! Où a-t-elle pris tout ce que qu'elle nous dit-là? D'où lui viennent, sur-tout, de pareilles idées sur votre compte? Au reste, elle ne me ménage pas plus que vous.

DAMIS.

Je ne m'en plains point, Madame.

LUCILE.

Vous m'excuserez, je me mets à votre place; il n'est point agréable de s'entendre dire de certaines choses en face.

DAMIS.

Quoi, Madame! est-ce l'idée qu'elle a que je vous aime, que vous trouvez si désagréable pour moi?

LUCILE.

Mais désagréable; je ne dis pas que son erreur vous fasse injure; mon humilité ne va pas jusques là. Mais à propos de quoi cette folle-là vient-elle vous pousser là-dessus?

DAMIS.

A propos de la difficulté qu'elle s'imagine qu'il y a à ne vous pas aimer, cela est tout simple; & si j'en voulois à tous ceux qui me soupçonneroient d'amour pour vous, j'aurois querelle avec tout le monde.

LUCILE.

Vous n'en auriez pas avec moi.

DAMIS.

Oh! vraiment, je le sçais bien; si vous me soupçonniez, vous ne seriez pas là; vous fuiriez, vous déserteriez.

LUCILE.

Qu'est-ce que c'est que déserter, Monsieur? Vous avez là des expressions bien gracieuses, & qui font un joli portrait de mon caractere; j'aime assez l'esprit hétéroclite que cela me donne. Non, Monsieur je ne déserterois point; je ne croirois pas tout perdu, j'aurois assez de tête pour soûtenir cet accident-là, ce me semble; alors comme alors: on prend son parti, Monsieur, on prend son parti.

DAMIS.

Il est vrai qu'on peut, ou haïr, ou mépriser les gens de près comme de loin.

LUCILE.

Il n'est pas question de ce qu'on peut;

j'ignore ce qu'on fait dans une ſituation où je ne ſuis pas ; & je crois que vous ne me donnerez jamais la peine de vous haïr.

DAMIS.

J'aurai pourtant un plaiſir ; c'eſt que vous ne ſçaurez point ſi je ſuis digne de haine à cet égard-là ; je dirai toujours, peut-être.

LUCILE.

Ce mot-là me déplaît, Monſieur, je vous l'ai déjà dit.

DAMIS.

Je ne m'en ſervirai plus, Madame, & ſi j'avois la liſte des mots qui vous choquent, j'aurois grand ſoin de les éviter.

LUCILE.

La liſte eſt encore amuſante. Eh ! bien, je vais vous dire où elle eſt, moi ; vous la trouverez dans la regle des égards qu'on doit aux Dames ; vous y verrez qu'il n'eſt pas bien de vous divertir avec un peut-être, qui ne fera pas fortune chez moi, qui ne m'intriguera pas ; car je ſçais à quoi m'en tenir : c'eſt en badinant que vous le dites ; mais c'eſt un badinage qui ne vous ſied pas ; ce n'eſt pas là le langage des hommes ; on n'a pas mis leur modeſtie ſur ce pied-là. Parlons d'autre choſe ; je ne ſuis pas venue ici ſans motif : écoutez-moi ;

vous sçavez, sans doute, qu'on veut vous donner ma Sœur.

DAMIS.

On me l'a dit, Madame.

LUCILE.

On croit que vous l'aimez : mais moi qui ai réfléchi sur l'origine des empressemens que vous avez marqués pour elle, je crains qu'on ne s'abuse, & je viens vous demander ce qui en est.

DAMIS.

Eh ! que vous importe, Madame ?

LUCILE.

Ce qui m'importe ! Voilà bien la question d'un homme qui n'a ni frere ni sœur, & qui ne sçait pas combien ils sont chers. C'est que je m'intéresse à elle, Monsieur ; c'est que, si vous ne l'aimez pas, ce seroit même blesser les loix de cette probité à quoi vous tenez tant, que de l'épouser avec un cœur qui s'éloigneroit d'elle.

DAMIS.

Pourquoi donc, Madame ? Avez-vous inspiré qu'on me la donne ? Car j'ai tout lieu de soupçonner que vous en êtes cause, puisque c'est vous qui m'avez d'abord proposé de l'aimer ; au reste, Madame, ne vous inquiétez point d'elle, j'aurai soin

de son sort plus sincerement que vous ; elle le mérite bien.

LUCILE.

Qu'elle le mérite ou non, ce n'est pas son éloge que je vous demande, ni à vos imaginations que je viens répondre : parlez, Damis, l'aimez-vous ? Car s'il n'en est rien, ou ne l'épousez pas, ou trouvez bon que j'avertisse mon pere qui s'y trompe, & qui seroit au désespoir de s'y être trompé.

DAMIS.

Et moi, Madame, si vous lui dites que je ne l'aime point ; si vous exécutez un dessein, qui ne tend qu'à me faire sortir d'ici, avec la haine & le courroux de tout le monde ; si vous l'exécutez, trouvez bon qu'en revanche, je retire toutes mes paroles avec vous, & que je dise à Monsieur Orgon que je suis prêt à vous épouser quand on le voudra, dès aujourd'hui, s'il le faut.

LUCILE.

Oui-dà, Monsieur, le prenez-vous sur ce ton menaçant ? Oh ! je sçais le moyen de vous en faire prendre un autre ; allez votre chemin, Monsieur, poursuivez, je ne vous retiens pas ; allez pour vous venger, violer des promesses dont l'oubli ne

ſeroit tout au plus pardonnable qu'à quiconque auroit de l'amour ; courez vous punir vous-même, vous ne manquerez pas votre coup ; car je vous déclare que je vous y aiderai moi. Ah ! vous m'épouſerez, dites-vous, vous m'épouſerez ! & moi auſſi, Monſieur, & moi auſſi ; je ſerai bien auſſi vindicative que vous, & nous verrons qui ſe dédiera de nous deux : aſſurément le compliment eſt admirable ! c'eſt une jolie petite partie à propoſer.

DAMIS.

Eh ! bien, ceſſez donc de me perſécuter, Madame. J'ai le cœur incapable de vous nuire ; mais laiſſez-moi me tirer de l'état où je ſuis ; contentez-vous de m'avoir déjà procuré ce qui m'arrive ; on ne m'offriroit pas aujourd'hui votre Sœur, ſi, pour vous obliger, je n'avois pas paru m'attacher à elle, ou ſi vous n'aviez pas dit que je l'aimois. Souvenez-vous que j'ai ſervi vos dégoûts pour moi, avec un honneur, une fidélité ſurprenante, avec une fidélité que je ne vous devois point ; que tout autre, à ma place, n'auroit jamais eue, & ce procédé ſi louable, ſi généreux, mérite bien que vous laiſſiez en repos un homme qui peut avoir porté la vertu juſqu'à ſe ſacrifier pour vous ; je ne veux pas

dire que je vous aime ; non, Lucile, rassurez-vous ; mais enfin vous ne sçavez pas ce qui en est, vous en pourriez douter : vous êtes assez aimable sans cela, soit dit sans vous louer : je puis vous épouser, vous ne le voulez pas, & je vous quitte. En vérité, Madame, tant d'ardeur à me faire du mal récompense mal un service, que tout le monde, hors vous, auroit soupçonné d'être difficile à rendre. Adieu, Madame. (*Il s'en va.*)

LUCILE.

Mais, attendez donc, attendez, donnez-moi le tems de me justifier ; ne tient-il qu'à s'en aller, quand on a chargé les gens de noirceurs pareilles ?

DAMIS.

J'en dirois trop, si je restois.

LUCILE.

Oh ! vous ferez comme vous pourrez ; mais il faut m'entendre.

DAMIS.

Après ce que vous m'avez dit, je n'ai plus rien à sçavoir qui m'intéresse.

LUCILE.

Ni moi plus rien à vous répondre ; il n'y a qu'une chose qui m'étonne, & dont je ne devine pas la raison ; c'est que vous

osiez vous en prendre à moi d'un mariage que je vois qui vous plaît ; le motif de cette hypocrisie-là me paroît aussi ridicule qu'inconcevable, à moins que ce ne soit ma Sœur qui vous y engage, pour me cacher l'accord de vos cœurs, & la part qu'elle a à un engagement que j'ai refusé, dont je ne voudrois jamais, & que je la trouve bien à plaindre de ne pas refuser elle-même. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

FRONTIN, DAMIS *consterné*.

FRONTIN.

EH ! bien, Monsieur, à quoi en êtes-vous ?

DAMIS.

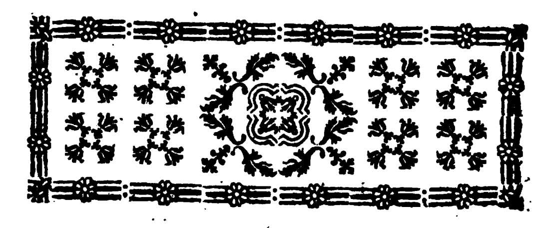
Au plus malheureux jour de ma vie ; laisse-moi. (*Il sort.*)

SCENE X.

FRONTIN.

VOILA une aventure qui a tout l'air de nous souffler notre patrimoine.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

NON, Frontin, il n'y a plus rien à tenter là-dessus; Lisette a beau dire, on ne sçauroit s'expliquer plus nettement que l'a fait Lucile: voilà qui est fini, il ne s'agit plus que d'éviter l'embarras où je suis du côté de Phénice: va-t-elle bien-tôt venir? Te l'a-t-elle bien assûré?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; je lui ai dit que vous l'attendiez ici, & vous allez la voir arriver dans un instant.

DAMIS.

Quelle bizarre ſituation que la mienne !

FRONTIN.

Ma foi, j'ai bien peur que Phénice n'en profite.

DAMIS.

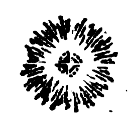
Seroit-il poſſible qu'elle voulût épouſer un homme qu'elle n'aime point ?

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, une fille qui ſe marie n'y regarde pas de ſi près ; elle eſt trop curieuſe pour être délicate. Le Mariage rend tous les hommes ſi graciables, & d'ailleurs, il eſt aiſé de s'accommoder de votre figure ....

DAMIS.

Ah ! quel contretems ! je crois que voici mon Pere ; je me ſauve : il ne te parlera peut-être pas ; en tout cas, reviens me chercher ici près.



SCENE II.

FRONTIN, M. ERGASTE.

M. ERGASTE.

MOn fils n'étoit-il pas avec toi tout à l'heure ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, il me quitte.

M. ERGASTE.

Il me semble qu'il m'a évité.

FRONTIN.

Lui, Monsieur ! je crois qu'il vous cherche.

M. ERGASTE.

Tu me trompes.

FRONTIN.

Moi, Monsieur ! j'ai le caractere aussi vrai que la phisionomie.

M. ERGASTE.

Tu ne fais pas leur éloge : mais passons ; je sçais que tu ne manques pas d'esprit, & que mon fils te dit assez volontiers ce qu'il pense.

FRONTIN.

Il pense donc bien peu de chose, car il ne me dit presque rien.

M. ERGASTE.

Il aime Phénice qu'il va épouser : je remarque cependant qu'il est triste & rêveur.

FRONTIN

Effectivement, & j'avois envie de lui en dire un mot.

M. ERGASTE.

Est-ce qu'il n'est pas content ?

FRONTIN.

Bon ! Monsieur, qui est-ce qui peut l'être dans la vie ?

M. ERGASTE.

Maraud.

FRONTIN.

Je ne le suis pas de l'épithete, par exemple.

M. ERGASTE, *à part les premiers mots.*

Je vois bien que je n'apprendrai rien. Mais, dis-moi, lui as tu rapporté ce que je t'avois chargé de lui dire ?

FRONTIN.

Mot à mot.

M. ERGASTE.

Que t'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Attendez ; je crois que vous ne m'avez pas dit de retenir sa réponse.

M. ERGASTE.

J'ai résolu de le laisser faire ; mais tu peux l'avertir que je lui tiendrai parole, s'il ne se conduit pas comme il le doit. Pour toi, sois sûr que je n'oublierai pas tes impertinences.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, vous avez trop de bonté pour avoir tant de mémoire.

SCENE III.

FRONTIN, PHÉNICE, *arrive.*

FRONTIN, *à part.*

IL est parbleu fâché ; mais il étoit tems qu'il partît ; voilà Phénice qui arrive.

PHÉNICE.

Eh ! bien, tu m'as dit que ton Maître m'attendoit ici, & je ne le vois pas.

FRONTIN.

C'est qu'il s'est retiré à cause de Monsieur Ergaste ; mais il se promene ici près où j'ai ordre de l'aller prendre.

PHÉNICE.

Va donc.

FRONTIN.

Madame, oserois-je auparavant me flatter d'un petit moment d'audience?

PHÉNICE.

Parle.

FRONTIN.

Dans mon petit état de Subalterne, je regarde, j'examine, & chemin faisant, je vois par-ci, par-là, des gens que je n'aime point, d'autres qui me reviennent & à qui je me donnerois pour rien : ce ne laisseroit pas que d'être un présent.

PHÉNICE.

Sans doute ; mais à quoi peut aboutir ce préambule ?

FRONTIN.

A vous préparer à la liberté que je vais prendre, Madame, en vous disant que vous êtes une de ces personnes privilégiées pour qui ce mouvement simpathique m'est venu.

PHÉNICE.

Je t'en suis obligée, mais acheve.

FRONTIN.

Si vous sçaviez combien je m'intéresse à votre sort auquel je vois prendre un si mauvais train....

PHÉNICE.

Explique-toi mieux.

FRONTIN.

Vous allez épouser Damis.

PHÉNICE.

On le dit.

FRONTIN.

Motus ! Je vous avertis que vous ne pouvez en épouser que la moitié.

PHÉNICE.

La moitié de Damis ! Que veux-tu dire?

FRONTIN.

Son cœur ne se marie pas, Madame ; il reste garçon.

PHÉNICE.

Tu crois donc qu'il ne m'aime pas?

FRONTIN.

Oh ! oh ! vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

PHÉNICE.

C'est-à-dire, qu'il me hait.

FRONTIN.

Ne sera-t-il pas trop mal-honnête de vous l'avouer ?

PHÉNICE.

Eh ! dis-moi, n'aimeroit-t-il pas ma sœur ?

FRONTIN.

A la fureur.

PHÉNICE.

Eh ! que ne l'épouse-t-il ?

FRONTIN.

C'est encore une autre histoire que cette affaire-là.

PHÉNICE.

Parle donc ?

FRONTIN.

C'est qu'ils ont d'abord débuté ensemble par un vertigo ; ils se sont liés mal-à-propos par je ne sçais quelle convention de ne s'aimer ni de s'épouser, & ont déliberé que, pour faire changer de dessein aux peres, on feroit semblant de vous trouver de son goût rien que semblant, vous entendez bien ?

PHÉNICE.

A merveille.

FRONTIN.

Et comme le cœur de l'homme est variable, il se trouve aujourd'hui que leur cœur & leur convention ne riment pas ensemble, & qu'on est fort embarassé de sçavoir ce qu'on fera de vous : Vous entendez bien ; car la discrétion ne veut pas que j'en dise davantage.

PHÉNICE.

En voilà bien assez : je suis au fait, &

de peur d'être ingrate, je te confie à mon tour que ta discrétion mériteroit le châtiment du bâton.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, gardez-moi le secret; je vois mon Maître, & je vais lui dire d'approcher.

SCENE IV.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE, *un moment seule.*

JE leur servois donc de prétexte! Oh! je prétends m'en venger, ils le méritent bien; mais puisqu'ils s'aiment, je veux que ma conduite, en les inquiétant, les force de s'accorder. Eh! bien, Monsieur, que me voulez-vous?

DAMIS.

Je crois que vous le sçavez, Madame.

PHÉNICE.

Moi! non, je n'en sçais rien.

DAMIS.

Ignorez-vous que notre mariage est conclu?

PHÉNICE.

N'est-ce que cela? Je vous l'avois pré-

dit; cela ne pouvoit pas manquer d'arriver.

DAMIS.

Je ne croyois pas que les choses dûssent aller si loin, & je vous demande pardon d'en être cause.

PHÉNICE.

Vous vous moquez, je n'ai point de rancune à garder contre un homme qui va devenir mon époux.

DAMIS.

Ne me raillez point, Madame; je sçais bien que ce n'est pas à moi à qui vous destinez cet honneur-là, dont je me tiendrois fort heureux.

PHÉNICE.

Si vous dites vrai, votre bonheur est sûr; je vous promets que je n'y mettrai point d'obstacle.

DAMIS.

Ma foi, il ne me siéroit pas d'y en mettre non plus, & je ne serois pas excusable, sur-tout aprés les empressemens que j'ai marqués pour vous, Madame.

PHÉNICE.

Notre mariage ira donc tout de suite?

DAMIS.

Oh! morbleu, je vous le garantis fait, s'il n'y a que moi qui l'empêche.

PHÉNICE.

Je vous crois.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là ? Faiſons lui peur. Ecoutez, Madame, toute plaiſanterie ceſſante, ne vous y fiez pas ; on a toujours du penchant de reſte pour les perſonnes qui vous reſſemblent, & je vous aſſure que je ne ſuis point embaraſſé d'en avoir pour vous.

PHÉNICE.

Je vous avoue que je m'en flatte.

DAMIS.

Tenez, ne badinons point ; car je vous aimerai, je vous en avertis.

PHÉNICE.

Il le faut bien, Monſieur.

DAMIS.

Mais vous, Madame, il faudra que vous m'aimiez auſſi, & vous m'avez tantôt fait comprendre que vous aimiez ailleurs.

PHÉNICE.

Dans ce tems-là, vous épouſiez ma ſœur ; il ne m'étoit pas permis de vous voir, & je diſſimulois.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

Voyons donc où cela ira. Encore une fois, faites-y vos réfléxions : vous comptez

peut-être que je vous tirerai d'affaire ; & vous vous trompez : n'attendez rien de mon cœur, il vous prendra au mot, je ne suis que trop disposé à vous le donner.

PHÉNICE.

N'hésitez point, Monsieur, donnez.

DAMIS.

Je vous aimerai, vous dis-je.

PHÉNICE.

Aimez.

DAMIS.

Vous le voulez ? Ma foi, Madame, puisqu'il faut l'avouer, je vous aime.

PHÉNICE, *à part.*

Il me trompe.

DAMIS.

Vous rougissez, Madame.

PHÉNICE.

Il est vrai que je suis émue d'un aveu si subit.

DAMIS, *à part le premier mot.*

Continuons. Oui, Madame, mon cœur est à vous, & je n'ai souhaité de vous voir que pour vous éprouver là-dessus.

(M. Ergaste & M. Orgon entrent dans le moment, & s'arrêtent en voyant Damis & Phénice.

SCENE V.

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÉNICE, DAMIS.

DAMIS, *continue.*

LEs circonſtances où je me trouvois ont d'abord retenu mes ſentimens, je n'oſois vous en parler; mais puiſque ma ſituation eſt changée, qu'il ne s'agit plus de ſe contraindre, & que vous approuvez mon amour,

(*Il ſe met à genoux*)

laiſſez-moi vous exprimer ma joye, & me dédommager par l'aveu le plus tendre.....

M. ORGON.

Monſieur Ergaſte, voilà des Amans qu'il ne faudra pas prier de ſigner leur Contrat de mariage.

DAMIS, *ſe releve vîte.*

Ah! je ſuis perdu.

PHÉNICE, *honteuſe.*

Que vois-je?

M. ORGON.

Ne rougiſſez point, ma fille; vos ſentimens ſont avoués de votre pere, & vous

pouvez souffrir à vos genoux un homme que vous allez épouser.

M. ERGASTE.

Mon fils, je n'avois résolu de vous parler qu'à l'instant de votre mariage avec Madame; vos procédés m'avoient déplû; mais je vous pardonne, & je suis content; les sentimens où je vous vois me reconcilient avec vous.

M. ORGON.

Cette jeunesse & sa vivacité me réjouissent: je suis charmé de ce hasard-ci; nous attendons tantôt le Notaire, & nous allons au-devant de quelques amis qui nous viennent de Paris. Adieu, puissiez-vous vous aimer toujours de même.

SCENE VI.

PHÉNICE, DAMIS.

DAMIS, *triste & à part.*

NOus ne nous aimerons donc guére. Que je suis malheureux!

PHÉNICE, *riant.*

Damis, que dites-vous de cette aventure-ci?

DAMIS.

Je dis, Madame... que je viens d'être ſurpris à vos genoux.

PHÉNICE.

Il me ſemble que vous en êtes devenu tout triſte.

DAMIS.

Il me paroît que vous n'en êtes pas trop gaye.

PHÉNICE.

J'ai d'abord été étourdie, je vous l'avoue; mais je me ſuis remiſe en vous voyant fâché: votre chagrin m'a raſſurée contre la Comédie que vous avez jouée tout à l'heure. Vous vous ſeriez bien paſſé de l'opinion que vous venez de donner de vos ſentimens, n'eſt-il pas vrai? Il n'y a en vérité rien de plus plaiſant; car après ce qu'on vient de voir, qui eſt-ce qui ne gageroit pas que vous m'aimez?

DAMIS, *d'un ton vif.*

Eh! bien, Madame, on gagneroit la gageure; je ne me dedierai pas, & ne me perdrai point d'honneur.

PHÉNICE, *riant.*

Quoi! votre amour tient bon!

DAMIS.

Je me ſacrifierois plutôt.

PHÉNICE.

Je vous trouve encore un peu l'air de victime.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira, Madame.

PHÉNICE.

Tant mieux pour vous, si vous m'aimez au reste; car mon parti est pris, & je ne vous refûserois pas, quand vous en aimeriez une autre, quand je ne vous aimerois pas moi-même.

DAMIS.

Et d'où pourroit venir cette étrange intrépidité-là ?

PHÉNICE.

C'est que si vous ne m'aimiez point, notre mariage ne se feroit point, parce que vous n'iriez point jusques-là; c'est qu'en y consentant moi, c'est une preuve d'obéissance que je donnerois à mon pere à fort bon marché, & que par-là, je le gagnerois pour un mariage plus à mon gré, qui pourroit se présenter bientôt: vous voyez bien que j'aurois mon petit interêt à vous laisser démêler cette intrigue; ce qui vous feroit aisé en retournant à ma sœur qui ne vous hait pas, & que je croyois que vous ne haïssiez pas non plus; sans quoi, point de quartier.

DAMIS.

DAMIS.

Ah! Madame, où en ſuis-je donc?

PHÉNICE.

Qu'avez-vous? Ce que je vous dis là, ne vous fait rien; rappellez-vous donc que vous m'aimez.

DAMIS.

Vous ne m'aimez pas vous-même.

PHÉNICE.

Eh! qu'importe? Ne vous embarraſſez pas : j'ai de la vertu; avec cela on a de l'amour quand il faut.

DAMIS, *en lui prenant la main, qu'il baiſe.*

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne me laiſſez point dans l'état où je ſuis : je vous en conjure, ne vous y expoſez pas vous même.

PHÉNICE, *riant.*

Damis, il y a aujourd'hui une fatalité ſur vos tendreſſes; voilà ma ſœur qui vous voit baiſer ma main.

DAMIS, *en ſe retirant émû.*

Je ſors; adieu, Madame,

PHÉNICE.

Adieu donc, Damis, juſqu'au revoir.



SCENE VII.

LUCILE, PHÉNICE,

LUCILE, *agitée.*

JE venois vous parler, ma sœur.

PHÉNICE.

Et moi, j'allois vous trouver dans le même dessein.

LUCILE.

Avant tout, instruisez-moi d'une chose. Est-ce que cet homme-là vous dit qu'il vous aime?

PHÉNICE.

De quel homme parlez-vous?

LUCILE.

Eh! de Damis: est-ce que vous en avez deux? Je ne vous connois que celui-là; encore vaudroit-il mieux que vous ne l'eussiez point.

PHÉNICE.

Pourquoi donc? J'allois pourtant vous apprendre que nous serons mariés ce soir.

LUCILE.

Et vous veniez exprès pour cela! La nouvelle est fort touchante pour une sœur qui vous aime.

PHÉNICE.

En vérité, vous m'étonnez; car je croyois que vous vous en rejouiriez avec moi, parce que je vous en débarrasse. Me voilà bien trompée!

LUCILE.

Oh! trompée au de-là de ce qu'on peut dire, assurément. Jamais sujet de réjouissance ne le fut moins pour moi, & vous ne sçavez ce que vous faites, sans compter qu'il ne sied pas tant à une fille de se réjouir de ce qu'elle se marie.

PHÉNICE.

Voulez-vous qu'on soit fâchée d'épouser ce que l'on aime ? je vous parle franchement.

LUCILE.

C'est qu'il ne faut point aimer, Mademoiselle ; c'est que cela ne convient point non plus ; c'est qu'il y va de tout le repos de votre vie ; c'est que je vous persecuterai jusqu'à ce que vous ayez quitté cet amour-là ; c'est que je ne veux point que vous le gardiez, & vous ne le garderez point : c'est moi qui vous le dis, qui vous en empêcherai bien. Aimer Damis ! épouser Damis ! ah ! je suis votre sœur, & il n'en sera rien. Vous avez affaire à une amitié qui vous désolera plutôt que de vous laisser tomber dans ce malheur-là.

PHÉNICE.

Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ?

LUCILE.

Eh ! qu'en sçait-on ? Cet honnête homme ne vous aime pas, cependant il vous épouse. Est-ce là de l'honneur, à votre avis ? Peut-on traiter plus cavalierement le mariage ?

PHÉNICE.

Quoi ! Damis qui se jette à mes genoux ; que vous avez trouvé tout prêt à s'y jetter encore.....

LUCILE.

Voilà une petite narration de bon goût que vous me faites-là ; je ne vous conseille pas de la faire à d'autres qu'à moi. Elle est encore plus l'histoire de vos foiblesses que de sa mauvaise foi, le fourbe qu'il est.

PHÉNICE.

Mais enfin, d'où sçavez-vous qu'il ne m'aime point ?

LUCILE.

Je vais vous dire d'où je le sçais. Tenez, voilà Lisette qui passe ; elle est instruite, appellons-la. (*Elle appelle.*) Lisette, Lisette, venez ici.

SCENE VIII.

LISETTE, LUCILE, PHÉNICE.

LISETTE.

De quoi s'agit-il, Madame?

LUCILE.

Je ne l'ai point préparée, comme vous voyez. Ah! çà, Lisette, dites sans façon ce que vous pensez : nous parlons de Damis, croyez-vous qu'il aime ma sœur ?

LISETTE.

Non certes, je ne le crois pas; car je sçais le contraire, & vous aussi, Madame.

LUCILE, *à Phénice.*

Entendez-vous ?

LISETTE.

Il se désoloit tantôt du mariage en question.

LUCILE.

Voilà qui est net.

LISETTE.

Et si j'avois quelque pouvoir ici, il n'épouseroit point Madame.

LUCILE, *à Phénice.*

Eh! bien : ai-je tort de trembler pour vous ?

LISETTE.

Pour dire la vérité, il n'aime ici que ma Maîtresse.

PHÉNICE.

Qui ne l'aime pas apparemment.

LISETTE.

C'est à elle à éclaircir ce point-là ; elle est bonne pour répondre.

PHÉNICE.

On diroit que Lisette vous épargne.

LISETTE.

Moi, Madame.

LUCILE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Ce discours-là est obscur ; on sçait que j'ai refusé Damis.

PHÉNICE.

On peut le croire, mais on n'en est pas sûr : quoi qu'il en soit, je n'ai pas peur qu'on me l'enleve. Adieu, ma sœur, je vous quitte ; je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

LUCILE.

Vous n'êtes pas mal fiere, ma sœur ; on est bien payée des inquiétudes qu'on a pour vous.

PHÉNICE, *en s'en allant.*

Je serois peut-être dupe, si j'étois reconnoissante.

SCENE IX.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Elle ne craint point qu'on le lui enleve, dit-elle : ma foi, Madame, je vous renonce si cela ne vous pique pas ; car enfin il est tems de convenir que Damis ne vous déplaît point, d'autant plus qu'il vous aime.

LUCILE.

Quand il vous plaira que je le haïsse, la recette est immanquable ; vous n'avez qu'à me dire que

je l'aime. Mais il ne s'agit pas de cela ; je veux avoir raiſon de l'impertinent orgueil de ma ſœur ; & je le puis, s'il eſt vrai que Damis m'aime, comme vous m'en êtes garante. Le ſuccès de la commiſſion que je vais vous donner, roule tout entier ſur cette vérité-là que vous me garantiſſez.

LISETTE.

Voyons.

LUCILE.

Je vous charge donc d'aller trouver Damis comme de vous-même, entendez-vous ; car ce n'eſt pas moi qui vous y envoye, c'eſt vous qui y allez.

LISETTE.

Que lui dirai-je ?

LUCILE.

Eſt-ce que vous ne le devinez pas ? Apparemment que vous n'y allez pas pour lui dire que je le hais ; mais vous avez plus de malice que d'ignorance.

LISETTE.

Je lui ferai donc entendre que vous l'aimez ?

LUCILE.

Oui, Mademoiſelle, oui, que je l'aime, puiſque vous me forcez à prononcer moi-même un mot qui m'eſt déſagréable, & dont je ne me ſers ici que par raiſon. Au reſte, je ne vous indique rien de ce qui peut appuyer cette fauſſe confidence : vous êtes fille d'eſprit, vous penetrez les mouvemens des autres ; vous liſez dans les cœurs ; l'art de les perſuader ne vous manquera pas, & je vous prie de m'épargner une inſtruction plus ample. Il y a certaine tournure, certaine induſtrie que vous pouvez employer : vous aurez remarqué mes diſcours, vous m'aurez vue inquiette, j'aurai ſoupiré

si vous voulez : je ne vous prescris rien, le peu que je vous en dis me révolte, & je gâterois tout si je m'en mêlois. Ménagez-moi le plus qu'il sera possible ; cependant persuadez Damis, dites-lui qu'il vienne, qu'il avoue hardiment qu'il m'aime ; que vous sentez que je le souhaite ; que les paroles qu'il m'a données ne sont rien, comme en effet ce ne sont que des bagatelles ; que je les traiterai de même, & le reste. Allez, hâtez-vous, il n'y a point de tems à perdre. Mais que vois-je ! le voici qui vient ; oubliez tout ce que je vous ai dit.

SCENE X.

DAMIS, LUCILE LISETTE.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

PUisse le Ciel favoriser ma feinte : éprouvons encore si son cœur ne me regretteroit pas. Enfin, Madame, il n'est plus question de notre mariage ; vous voilà libre, & puisqu'il le faut, j'épouserai Phénice.

LISETTE, *à part.*

Que nous vient-il dire ?

DAMIS.

Quoique le bonheur de vous plaire ne m'ait pas été reservé, puis-je du moins, Madame ; au défaut des sentimens dont je n'étois pas digne, me flatter d'obtenir ceux de l'amitié que je vous demande ?

LUCILE.

Ce soin-là ne doit point vous occuper aujour-

d'hui, Monsieur, & je ferois scrupule de vous retenir plus long-tems. Ah! (*Elle veut se retirer.*)

DAMIS.

Quoi! Madame, notre mariage vous déplaît-il?

LUCILE.

J'ai trouvé que vous ne me conveniez point, & je vous avoue que, si l'on m'en croyoit, vous ne conviendriez pas mieux à Phénice, & peut-être même pourrois-je en dire ma pensée. (*En s'en allant.*) L'ingrat!

SCENE XI.

DAMIS LISETTE.

DAMIS.

AH! Lisette, est-ce là cette personne qui avoit tant de penchant pour moi?

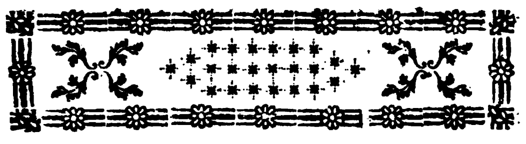
LISETTE.

Quoi! vous osez me parler encore? Est-ce pour me demander mon amitié aussi à moi? Je vous la refuse. Adieu. (*A part.*) Je vais pourtant voir ce qu'on peut faire pour lui.

DAMIS.

Arrête, je me meurs, & je ne sçais plus ce que je deviendrai.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

JE te dis qu'il est au désespoir & qu'il auroit déjà disparu, si je ne l'arrêtois pas.

LISETTE.

Qu'on est sot, quand on aime !

FRONTIN.

C'est bien pis, quand on épouse.

LISETTE.

Le plus court seroit que ton Maître allât se jetter aux pieds de ma Maîtresse ; je suis persuadée que cela termineroit tout.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen ; il dit qu'il a suffisamment éprouvé le cœur de Lucile, & qu'il est si mal disposé pour lui, que peut-être publieroit-elle l'aveu de son amour pour le perdre.

LISETTE.

Quelle imagination !

FRONTIN.

Que veux-tu ? Le danger où il est d'épouser Phénice, l'impossibilité où il se trouve de la refuser avec honneur, l'idée qu'il a des sentimens de Lucile, tout cela lui tourne la tête & la tourneroit à un autre : il ne voit pas les choses comme nous, il faut le plaindre ; malheureusement c'est un garçon qui a de l'esprit : cela fait qu'il subtilise, que son

cerveau travaille ; & dans de certains embarras ; sçais-tu bien qu'il n'appartient qu'aux gens d'esprit de n'avoir pas le sens commun ; je l'ai tant éprouvé moi-même. LISETTE.

Quoi qu'il en soit, qu'il se garde bien de s'en aller avant que de sçavoir à quoi s'en tenir ; car j'espere que la difficulté que nous avons fait naître, & la conduite que nous faisons tenir à Lucile, le tireront d'affaire ; je n'ai pas eu de peine à persuader à ma Maîtresse, que ce mariage-ci lui faisoit une véritable injure, qu'elle avoit droit de s'en plaindre, & Monsieur Orgon m'a paru aussi très-embarrassé de ce que j'ai été lui dire de sa part ; mais toi, de ton côté, qu'as-tu dit au Pere de Damis ? Lui as-tu fait sentir le désagrément qu'il y avoit pour son fils de n'entrer dans une maison que pour y brouiller les deux sœurs ?

FRONTIN.

Je me suis surpassé, ma fille ; tu sçais le talent que j'ai pour la parole & l'art avec lequel je mets quand il faut : je lui ai peint Lucile si ennemie de mon Maître, remplissant la maison de tant de murmures, menaçant sa sœur d'une rupture si terrible si elle l'épouse ! J'ai peint Monsieur Orgon si consterné, Phénice si découragée, Damis si stupéfait ! LISETTE.

A cela qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Rien, sinon qu'à mon récit il a soupiré, levé les épaules, & m'a quitté pour parler à Monsieur Orgon & pour consoler son fils qui est averti, & qui, de son côté, l'attend avec une douleur inconsolable. LISETTE.

Voilà ce me semble tout ce qu'on peut faire en pareil cas pour ton Maître, & j'ai bonne opinion

de cela; mais retire toi, voici Lucile qui me cherche apparemment; je lui ai toujours dit qu'elle aimoit Damis sans qu'elle l'ait avoué, & je vais changer de ton, afin de la forcer à en changer elle-même.

FRONTIN.

Adieu, songe qu'il faut que je t'épouse, ou que la tête me tourne aussi.

LISETTE.

Va, va, ta tête a pris les devants, ne crains plus rien pour elle.

SCENE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

EH! bien; Lisette, avez-vous vû mon Pere?

LISETTE.

Oui, Madame, & autant qu'il m'a paru, je l'ai laissé très-inquiet de vos dispositions; pour de réponse, Monsieur Ergaste qui est venu le joindre, ne lui a pas donné le tems de m'en faire, il m'a seulement dit qu'il vous parleroit.

LUCILE.

Fort bien: cependant les préparatifs du mariage se font toujours.

LISETTE.

Vous verrez ce qu'il vous dira.

LUCILE.

Je verrai! la belle ressource! Pouvez-vous être de ce sang froid-là dans les circonstances où je me trouve?

LISETTE.

Moi! de sang froid, Madame, je suis peut-être plus fâchée que vous.

LUCILE.

Ecoutez, vous auriez raison de l'être ; je vous dois l'injure que j'essuie, & j'ai fait une triste épreuve de l'imprudence de vos conseils : vous n'êtes point méchante ; mais, croyez-moi, ne vous attachez jamais à personne, car vous n'êtes bonne qu'à nuire.

LISETTE.

Comment donc ! est-ce que vous croyez que je vous porte malheur ?

LUCILE.

Eh ! pourquoi non ? Est-ce que tout n'est pas plein de gens qui vous ressemblent ? vous n'avez qu'à voir ce qui m'arrive avec vous.

LISETTE.

Mais vous n'y songez pas, Madame.

LUCILE.

Oh ! Lisette, vous en direz tout ce qu'il vous plaira; mais voilà des fatalités qui me passent & qui ne m'appartiennent point du tout.

LISETTE.

Et de-là, vous concluez que c'est moi qui vous les procure ? Mais, Madame, ne soyez donc point injuste. N'est-ce pas vous qui avez renvoyé Damis ?

LUCILE.

Oui, mais qui est-ce qui en est cause ? Depuis que nous sommes ensemble, avez-vous cessé de me parler des douceurs de je ne sçais quelle liberté qui n'est que chimere ? Qui est-ce qui m'a conseillé de ne me marier jamais ?

LISETTE.

L'envie de faire de vos yeux ce qu'il vous plairoit, sans en rendre compte à personne.

LUCILE.

Les Sermens que j'ai faits, qui est-ce qui les a imaginés ?

LISETTE.

Que vous importent-ils ? Ils ne tombent que ſur un homme que vous n'aimez point.

LUCILE.

Eh ! pourquoi donc vous êtes-vous efforcée de me perſuader que je l'aimois ? D'où vient me l'avoir répété ſi ſouvent, que j'en ai preſque douté moi-même ?

LISETTE.

C'eſt que je me trompois.

LUCILE.

Vous vous trompiez ? je l'aimois ce matin, je ne l'aime pas ce ſoir ; ſi je n'en ai pas d'autre garant que vos connoiſſances, je n'ai qu'à m'y fier, me voilà bien inſtruite ; cependant dans la confuſion d'idées que tout cela me donne à moi, il arrive en vérité, que je me perds de vûe. Non, je ne ſuis pas ſûre de mon état, cela n'eſt-il pas déſagréable ?

LISETTE.

Raſſûrez-vous, Madame ; encore une fois vous ne l'aimez point.

LUCILE.

Vous verrez qu'elle en ſçaura plus que moi. Eh ! que ſçais-je ſi je ne l'aurois pas aimé, ſi vous m'aviez laiſſée telle que j'étois, ſi vos conſeils, vos préjugés, vos fauſſes maximes ne m'avoient pas infecté l'eſprit ? Eſt-ce moi qui ai décidé de mon ſort ? Chacun a ſa façon de penſer & de ſentir, & apparemment que j'en ai une ; mais je ne dirai pas ce que c'eſt, je ne connois que la vôtre. Ce n'eſt ni ma raiſon, ni mon cœur qui m'ont conduit, c'eſt vous ; auſſi n'ai-je jamais penſé que des impertinences, & voilà ce que c'eſt : on croit ſe déterminer, on croit agir, on croit ſuivre ſes ſentimens, ſes lumieres, & point du tout ; il ſe

trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt, & qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance.

LISETTE.

Je ne sçais où j'en suis !

LUCILE.

Dites-moi ce que c'étoit, à mon âge, que l'idée de rester fille? qui est-ce qui ne se marie pas? Qui est-ce qui va s'entêter de la haine d'un état respectable, & que tout le monde prend? La condition la plus naturelle d'une fille, est d'être mariée; je n'ai pû y renoncer qu'en risquant de désobéir à mon pere, je dépends de lui. D'ailleurs, la vie est pleine d'embarras; un Mari les partage, on ne sçauroit avoir trop de secours, c'est un véritable ami qu'on acquiert. Il n'y avoit rien de mieux que Damis, c'est un honnête homme, j'entrevois qu'il m'auroit plû, cela alloit tout de suite; mais malheureusement vous êtes au monde, & la destination de votre vie, est d'être le fléau de la mienne; le hasard vous place chez moi, & tout est renversé; je résiste à mon Pere; je fais des sermens, j'extravague, & ma Sœur en profite.

LISETTE.

Je vous disois tout-à-l'heure que vous n'aimiez pas Damis; à présent je suis tentée de croire que vous l'aimez.

LUCILE.

Eh! le moyen de s'en être empêchée avec vous? Eh! bien, oui, je l'aime, Mademoiselle, êtes-vous contente? oui, & je suis charmée de l'aimer pour vous mettre dans votre tort, & vous faire taire.

LISETTE.

Eh! mort de ma vie, que ne le disiez-vous plutôt? Vous nous auriez épargné bien de la peine.

à tous, & à Damis, qui vous aime; & à Frontin & moi, qui nous aimons aussi; & qui nous désespérions; mais laissez moi faire, il n'y a encore rien de gâté.

LUCILE.

Oui, je l'aime, il n'est que trop vrai, & il ne me manquoit plus que le malheur de n'avoir pû le cacher; mais s'il vous en échappe un mot, vous pouvez renoncer à moi pour la vie.

LISETTE.

Quoi! vous ne voulez pas?...

LUCILE.

Non, je vous le défends.

LISETTE.

Mais, Madame ce seroit dommage; il vous adore.

LUCILE.

Qu'il me le dise lui-même, & je le croirai; quoi qu'il en soit, il m'a plû.

LISETTE.

Il le mérite bien, Madame.

LUCILE.

Je n'en sçais rien, Lisette; car quand j'y songe, notre amour ne fait pas toujours l'éloge de la personne aimée, il fait bien plus souvent la critique de la personne qui aime: je ne le sens que trop. Notre vanité & notre coquetterie, voilà les plus grandes sources de nos passions, voilà d'où les hommes tirent le plus souvent tout ce qu'ils valent; qui nous ôteroit les foiblesses de notre cœur, ne leur laisseroit guères de qualités estimables. Ce cabinet où j'étois cachée pendant que Damis te parloit, qu'on le retranche de mon Aventure, peut-être que je n'aurai pas d'amour; car pourquoi est-ce que j'aime? Parce qu'on me défioit de plaire, & que

J'ai voulu venger mon visage ; n'est-ce pas-là une belle origine de tendresse ? Voilà pourtant ce qu'a produit un cabinet de plus dans mon Histoire.

LISETTE.

Eh ! Madame, Damis n'a que faire de cette Aventure-là, pour être aimable : laissez-moi vous conduire.

LUCILE.

Vous sçavez ce je vous ai défendu, Lisette.

LISETTE.

Je sors, car voilà votre pere ; mais vous aurez beau dire si Damis se voyoit forcé d'épouser Phénice, ne vous attendez pas que je reste muette.

SCENE III.

M. ORGON, LUCILE.

M. ORGON.

MA fille, que signifie donc ce que Lisette m'est venu dire de votre part ? Comment ! vous ne voulez pas voir le mariage de votre Sœur ? vous ne le lui pardonnerez jamais ? vous demandez à vous retirer ? Monsieur Ergaste, son Fils, Phénice & moi, vous nous chagrinez tous : & de qui s'agit-il, de l'homme du monde qui vous est le plus indifférent ?

LUCILE.

Très-indifférent, je l'avoue ; mais la maniere dont mon Pere me traite, ne me l'est pas.

M. ORGON.

Eh ! que vous ai-je fait, ma fille ?

LUCILE.

Non, il est certain que je n'ai point de part

aux bontés de votre cœur ; ma Sœur en emporte toutes les tendresses.

M. ORGON.

De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

LUCILE.

Ce n'est pas que je trouve mauvais que vous l'aimiez, assûrément ; je sçais bien qu'elle est aimable ; & si vous ne l'aimiez pas, j'en serois très-fâchée ; mais qu'on n'aime qu'elle, qu'on ne songe qu'à elle, qu'on la marie aux dépens du peu d'estime qu'on pouvoit faire de mon esprit, de mon cœur, de mon caractere, je vous avoue, mon Pere, que cela est bien triste, & que c'est me faire payer bien cherement son mariage.

M. ORGON.

Mais que veux-tu dire ? tout ce que j'y vois, moi, c'est qu'elle est ta cadette, & qu'elle épouse un homme qui t'étoit destiné : mais ce n'est qu'à ton refus. Si tu avois voulu de Damis, il ne seroit pas à elle, ainsi te voilà hors d'intérêt ; & dans le fond, ton cœur t'a bien conduit : Damis & toi, vous n'étiez pas nés l'un pour l'autre. Il a plû sans peine à ta Sœur ; nous voulions nous allier Monsieur Ergaste & moi, & nous profitons de leur penchant mutuel : c'est te débarrasser d'un homme que tu n'aimes point, & tu dois en être charmée.

LUCILE.

Enfin, je n'ai rien à dire, & vous êtes le Maître ; mais je devois l'épouser. Il n'étoit venu que pour moi, tout le monde en est informé ; je ne l'épouse point, tout le monde en sera surpris. D'ailleurs, je pouvois quelque jour vouloir me marier moi-même, & me voilà forcée d'y renoncer.

M. ORGON.

D'y renoncer, dis-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là ?

LUCILE.

Oui, me voilà condamnée à n'y plus penser; on ne revient jamais de l'accident humiliant qui m'arrive aujourd'hui : il faut désormais regarder mon cœur & ma main comme disgraciés ; il ne s'agit plus de les offrir à personne, ni de chercher de nouveaux affronts ; j'ai été dédaignée, je le serai toûjours, & une retraite éternelle est l'unique parti qui me reste à prendre.

M. ORGON.

Tu es folle ; on sçait que tu as refusé Damis, encore une fois : il le publie lui-même, & tout le risque que tu cours dans cette affaire-ci, c'est de passer pour avoir le goût bisarre, voilà tout ; ainsi, tranquillise-toi, & ne vas pas toi-même, par un mécontentement mal entendu, te faire soupçonner de sentimens que tu n'as point : voici ta Sœur qui vient nous joindre, & à qui j'avois donné ordre de te parler, & je te prie de la recevoir avec amitié.

SCENE IV.

PHÉNICE, LUCILE, M. ORGON.

M. ORGON.

APprochez, Phénice ; votre Sœur vient de me dire les motifs de son dégoût pour votre mariage. Quoique Damis ne lui convienne point, on sçait qu'il étoit venu pour elle, & elle croyoit qu'on pouvoit mieux faire que de vous le donner ; mais elle ne songe plus à cela, voilà qui est fini.

PHÉNICE.

Si ma Sœur le regrette, & que Damis la pré-

fère, il est encore à elle; je le céde volontiers, & n'en murmurerai point.

LUCILE.

Croyez-moi, ma Sœur, un peu moins de confiance; s'il vous entendoit, j'aurois peur qu'il ne vous prît au mot.

PHÉNICE.

Oh! non, je parle à coup sûr; il n'y a rien à craindre, je lui ai répeté plus de vingt fois ce que je vous dis-là.

LUCILE.

Ah! si vous n'avez rien risqué à lui tenir ce discours, vous m'en avez quelque obligation; mes manieres n'ont pas nui à la constance qu'il a eue pour vous.

PHÉNICE.

Laissez-moi pourtant me flatter qu'il m'a choisie.

LUCILE.

Et moi je vous dis qu'il est mieux que vous ne vous en flattiez pas, Mademoiselle; vous en serez plus attentive à lui plaire, & son amour aura besoin de ce secours-là.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air de dispute que vous prenez entre vous deux? Est-ce-là comme vous répondez aux soins que je me donne pour vous voir unies?

LUCILE.

Mais vous voyez bien qu'on le prend sur un ton qui n'est pas supportable.

PHÉNICE.

Eh! que puis-je faire de plus, que de renoncer à Damis, si votre cœur le souhaite?

LUCILE.

On vous dit que si mon cœur le souhaitoit, on

n'auroit que faire de vous, & que la vanité de vos offres est bien inutile sur un objet qu'on vous ôteroit avec un regard, si on en avoit envie : en voilà assez, finissons.

M. ORGON.

La jolie conversation! je vous croyois à toutes deux plus de respect pour moi.

PHÉNICE.

Je ne dirai plus mot; je n'étois venue que dans le dessein d'embrasser ma Sœur, & j'y suis encore prête, si ses sentimens me le permettent.

LUCILE.

Ah! qu'à cela ne tienne. (*Elles s'embrassent.*)

M. ORGON.

Eh! bien, voilà ce que je demandois; allons, mes enfans, reconciliez-vous, & soyez bonnes amies : voici Damis qui vient fort à propos.

SCENE V.

DAMIS, LUCILE, M. ORGON, PHÉNICE.

DAMIS.

JE crois, Monsieur, que vous êtes bien persuadé du desir extrême que j'avois de voir terminer notre mariage; mais vous sçavez l'obstacle qu'y a apporté Madame; & plutôt que de jetter le trouble dans une Famille....

M. ORGON.

Non, Damis, vous n'en jetterez aucun. Je vous annonce que nous sommes tous d'accord; que nous vous estimons tous, & que mes filles viennent de s'embrasser tout-à-l'heure.

PHÉNICE.

Et même de bon cœur, à ce que je pense.

LUCILE.

Oh! le cœur n'a que faire ici; rien ne l'intéresse.

M. ORGON.

Eh! sans doute. Adieu, je vais porter cette bonne nouvelle à Monsieur Ergaste, & dans un moment revenir avec lui ici pour conclure.

SCENE VI.

DAMIS, LUCILE, PHÉNICE.

PHÉNICE, *riant en les regardant.*

AH! ah! ah! .... Que vous me divertissez tous deux: vous vous taisez, vous me regardez d'un œil noir, ah! ah! ah!...

LUCILE.

Où est donc le mot pour rire?

PHÉNICE.

Oh! il y est beaucoup pour moi, & il n'y est pas encore pour vous, j'en conviens; mais cela va venir .... Approchez Damis.

DAMIS, *faisant mine de reculer.*

De quoi s'agit-il, Madame?

PHÉNICE.

De quoi s'agit-il, Madame? Est-ce que vous me fuyez; le joli prélude de tendresse! N'est-ce pas là un homme bien disposé à m'épouser?

(*Elle va à lui.*)

Approchez, vous dis-je, venez ici, & laissez-vous conduire; allons, Monsieur, rendez hommage à votre vainqueur, & jettez-vous à ses genoux

tout-à-l'heure..... à ses genoux, vous dis-je ; & vous ma Sœur, tenez-vous un peu fiere : ne lui tendez pas la main en signe de paix ; mais ne la retirez pas non plus, laissez-la aller afin qu'il la prenne ; voilà mon projet rempli : adieu, le reste vous regarde.

SCENE VII.

DAMIS, LUCILE,

LUCILE, *à Damis à genoux.*

MAis qu'est-ce que cela signifie, Damis ?

DAMIS.

Que je vous adore depuis le premier instant, & que je n'osois vous le dire.

LUCILE.

Assûrément, voilà qui est particulier ; mais levez-vous donc pour vous expliquer.

(Damis se leve)

DAMIS.

Si vous sçaviez combien j'ai souffert du silence timide que j'ai gardé, Madame ! non je ne puis vous exprimer ce que devint mon cœur la premiere fois que je vous vis, ni tout le désespoir où je fus d'avoir parlé à Lisette comme j'avois fait.

LUCILE.

Je ne m'attendois pas à ce discours-là ; car vous me promites alors de rompre notre mariage.

DAMIS.

Madame, je ne vous promis rien ; souvenez-vous-en, je ne fis que céder à l'éloignement où

je vous vis pour moi ; je ne me rendis qu'à vos diſpoſititions, qu'au reſpect que j'avois pour elles, qu'à la peur de vous déplaire, & qu'à l'extrême ſurpriſe où j'étois.

LUCILE.

Je vous crois ; mais j'admire la conjonсture où cela tombe ; car enfin, ſi j'avois ſçu vos ſentimens, que ſçais-je ? ils auroient pû me determiner ; mais à préſent comment voulez-vous qu'on faſſe? En vérité, cela eſt bien embarraſſant.

DAMIS.

Ah ! Lucile, ſi mon cœur pouvoit fléchir le vôtre ! LUCILE.

Vous verrez que notre Hiſtoire ſera d'un ridicule qui me déſole.

DAMIS.

Je ne ſerai jamais à Phénice, je ne puis être qu'à vous ſeule, & ſi je vous perds, toute ma reſſource eſt de fuir, de ne me montrer de ma vie, & de mourir de douleur.

LUCILE.

Cette extrêmité-là ſeroit terrible ; mais dites-moi, ma Sœur ſçait donc que vous m'aimez ?

DAMIS.

Il faut qu'on le lui ait dit, ou qu'elle l'ait ſoupçonné dans nos converſations, & qu'elle ait voulu m'encourager à vous le dire.

LUCILE.

Hum ! ſi elle a ſoupçonné que vous m'aimiez, je ſuis ſûre qu'elle ſe ſera doutée que j'y ſuis ſenſible.

DAMIS, *en lui baiſant la main.*

Ah ! Lucile, que viens-je d'entendre ! Dans quel raviſſement me jettez-vous !

LUCILE.

Notre Aventure ſera rire ; mais notre amour m'en conſole, je crois qu'on vient.

SCENE VIII. & derniere.

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÉNICE, DAMIS, LISETTE, FRONTIN, LUCILE.

M. ERGASTE.

ALlons, mon Fils, hâtez-vous de combler ma joye, & venez ſigner votre bonheur.

DAMIS.

Mon Pere, il n'eſt plus queſtion de Mariage avec Madame; elle n'y a jamais penſé, & mon cœur n'appartient qu'à Lucile.

M. ORGON.

Qu'à Lucile?

LISETTE.

Oui, Monſieur, à elle même, qui ne le refuſera pas; mariez hardiment, tantôt nous vous dirons le reſte.

M. ORGON.

Eſtes-vous d'accord de ce qu'on dit là, ma Fille?

LUCILE, *donnant la main à Damis.*

Ne me demandez point d'autre réponſe, mon Pere.

FRONTIN.

Eh! bien, Liſette, qu'en ſera-t-il?

LISETTE, *lui donnant la main.*

Ne me demande point d'autre réponſe.

FIN.

LE PETIT MAÎTRE CORRIGÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

DE M. DE MARIVAUX
de l'Académie Françoise.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 6 Novembre 1734.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE COMTE, Pere d'Hortenſe.

LA MARQUISE.

HORTENSE, Fille du Comte.

ROSIMOND, Fils de la Marquiſe.

DORIMENE.

DORANTE, Ami de Roſimond.

MARTON, Suivante d'Hortenſe.

FRONTIN, Valet de Roſimond.

La Scene eſt à la Campagne dans la Maiſon du Comte.



LE PETIT MAÎTRE CORRIGÉ, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, MARTON.

MARTON.



H! bien, Madame, quand sortirez-vous de la rêverie où vous êtes? vous m'avez appellée, me voilà, & vous ne me dites mot.

HORTENSE.

J'ai l'esprit inquiet.

MARTON.

De quoi s'agit-il donc ?

HORTENSE.

N'ai-je pas de quoi rêver : on va me marier, Marton.

MARTON.

Et vraiment je le ſçai bien, on n'attend plus que votre oncle pour terminer ce mariage ; d'ailleurs, Roſimond votre futur, n'eſt arrivé que d'hier, & il faut vous donner patience.

HORTENSE.

Patience, eſt-ce que tu me crois preſſée ?

MARTON.

Pourquoi non ? on l'eſt ordinairement à votre place : le mariage eſt une nouveauté curieuſe, & la curioſité n'aime pas à attendre.

HORTENSE.

Je différerai tant qu'on voudra.

MARTON.

Ah ! heureuſement qu'on veut expédier.

HORTENSE.

Eh ! laiſſe-là tes idées.

MARTON.

Eſt-ce que Roſimond n'eſt pas de votre goût ?

HORTENSE.

C'eſt de lui dont je veux te parler. Marton, tu es fille d'eſprit, comment le trouve-tu ?

MARTON.

Mais il est d'une jolie figure.

HORTENSE.

Cela est vrai.

MARTON.

Sa physionomie est aimable.

HORTENSE.

Tu as raison.

MARTON.

Il me paroît avoir de l'esprit.

HORTENSE.

Je lui en crois beaucoup.

MARTON.

Dans le fond même, on lui sent un caractere d'honnête homme.

HORTENSE.

Je le pense comme toi.

MARTON.

Et, à vue du pays, tout son défaut c'est d'être ridicule.

HORTENSE.

Et c'est ce qui me désespere, car cela gâte tout. Je lui trouve de si sottes façons avec moi, on diroit qu'il dédaigne de me plaire, & qu'il croit qu'il ne seroit pas du bon air de se soucier de moi parce qu'il m'épouse.....

MARTON.

Ah! Madame, vous en parlez bien à votre aise.

HORTENSE.

Que veux-tu dire ? Eſt-ce que la raiſon même n'exige pas un autre procédé que le ſien ?

MARTON.

Eh ! oui, la raiſon : mais c'eſt que parmi les jeunes gens du bel air, il n'y a rien de ſi bourgeois que d'être raiſonnable.

HORTENSE.

Peut-être, auſſi, ne ſuis-je pas de ſon goût.

MARTON.

Je ne ſuis pas de ce ſentiment-là, ni vous non plus ; non, tel que vous le voyez il vous aime ; ne l'ai-je pas fait rougir hier, moi, parce que je le ſurpris comme il vous regardoit à la dérobée attentivement ; voilà déja deux ou trois fois que je le prends ſur le fait.

HORTENSE.

Je voudrois être bien ſûre de ce que tu me dis-là.

MARTON.

Oh ! je m'y connois : cet homme-là vous aime, vous dis-je, & il n'a garde de s'en vanter, parce que vous n'allez être que ſa femme ; mais je ſoutiens qu'il étouffe ce qu'il ſent, & que ſon air de Petit Maître, n'eſt qu'une gaſconnade avec vous.

HORTENSE.

Eh! bien, je t'avouerai que cette pensée m'est venue comme à toi.

MARTON.

Eh! par hasard, n'auriez-vous pas eu la pensée que vous l'aimez aussi?

HORTENSE.

Moi, Marton?

MARTON.

Oui, c'est qu'elle m'est encore venue: voyez.

HORTENSE.

Franchement, c'est grand dommage que ses façons nuisent au mérite qu'il auroit.

MARTON.

Si on pouvoit le corriger.

HORTENSE.

Et c'est à quoi je voudrois tâcher; car, s'il m'aime, il faudra bien qu'il me le dise bien franchement, & qu'il se défasse d'une extravagance dont je pourrois être la victime quand nous serons mariés, sans quoi je ne l'épouserai point: commençons par nous assurer qu'il n'aime point ailleurs, & que je lui plais: car s'il m'aime, j'aurai beau jeu contre lui, & je le tiens pour à moitié corrigé, la peur de me perdre fera le reste. Je t'ouvre mon cœur, il me sera cher s'il devient raisonnable; je n'ai pas

trop le temps de réussir, mais il en arrivera ce qui pourra; essayons, j'ai besoin de toi, tu es adroite, interroge son Valet, qui me paroît assez familier avec son Maître.

MARTON.

C'est à quoi je songeois : mais il y a une petite difficulté à cette commission-là; c'est que le Maître à gâté le Valet, & Frontin est le Singe de Rosimond ; ce faquin croit apparemment m'épouser aussi, & se donne à cause de cela, les airs d'en agir cavalierement, & de soupirer tout bas; car de son côté, il m'aime.

HORTENSE.

Mais il te parle quelquefois.

MARTON.

Oui, comme à une soubrette de campagne : mais n'importe, le voici qui vient à nous, laissez-nous ensemble, je travaillerai à le faire causer.

HORTENSE.

Sur-tout conduis-toi si adroitement, qu'il ne puisse soupçonner nos intentions.

MARTON.

Ne craignez rien, ce sera tout en causant que je m'y prendrai ; il m'instruira sans qu'il le sçache.

SCENE II.

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

Hortense s'en va, Frontin l'arrête.

FRONTIN.

MOn Maître m'envoye ſçavoir comment vous vous portez, Madame, & s'il peut ce matin, avoir l'honneur de vous voir bientôt?

MARTON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que bientôt?

FRONTIN.

Comme qui diroit dans une heure; il n'eſt pas habillé.

HORTENSE.

Tu lui diras que je n'en ſçai rien.

FRONTIN.

Que vous n'en ſçavez rien, Madame?

MARTON.

Non, Madame a raiſon, qui eſt-ce qui ſçait ce qui peut arriver dans l'intervalle d'une heure?

FRONTIN.

Mais, Madame, j'ai peur qu'il ne comprenne rien à ce diſcours.

HORTENSE.

Il eſt pourtant très-clair ; je te dis que je n'en ſçai rien.

SCENE III.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

MA belle enfant, expliquez-moi la réponſe de votre Maîtreſſe, elle eſt d'un goût nouveau.

MARTON.

Toute ſimple.

FRONTIN.

Elle eſt même fantaſque.

MARTON.

Toute unie.

FRONTIN.

Mais à propos de fantaiſie, ſçavez-vous bien que votre minois en eſt une, & des plus piquantes ?

MARTON.

Oh ! il eſt très-commun, auſſi-bien que la réponſe de ma Maîtreſſe.

FRONTIN.

Point du tout, point du tout. Avez-vous des amans ?

MARTON.

Eh !... on a toujours quelque petite fleurette en passant.

FRONTIN.

Elle est d'une ingénuité charmante, écoutez, nos Maîtres vont se marier ; vous allez venir à Paris, je suis d'avis de vous épouser aussi, qu'en dites-vous ?

MARTON.

Je ne suis pas assez aimable pour vous.

FRONTIN.

Pas mal, pas mal, je suis assez content.

MARTON.

Je crains le nombre de vos Maîtresses, car je vais gager que vous en avez autant que votre Maître, qui doit en avoir beaucoup ; nous avons entendu dire que c'étoit un homme fort couru, & vous aussi sans doute ?

FRONTIN.

Oh ! très-courus ; c'est à qui nous attrapera tous deux, il a pensé même m'en venir quelqu'une des siennes. Les conditions se confondent un peu à Paris, on n'y est pas scrupuleux sur les rangs.

MARTON.

Et votre Maître & vous continuerez-vous d'avoir des Maîtresses quand vous serez nos maris ?

FRONTIN.

Tenez, il est bon de vous mettre là-

deſſus au fait. Ecoutez, il n'en eſt pas de Paris comme de la Province, les coutumes y ſont différentes.

MARTON.

Ah ! différentes ?

FRONTIN.

Oui : en Province, par exemple, un mari promet fidélité à ſa femme, n'eſt-ce pas ?

MARTON.

Sans doute.

FRONTIN.

A Paris c'eſt de même, mais la fidélité de Paris n'eſt point ſauvage, c'eſt une fidélité galante, badine, qui entend raillerie, & qui ſe permet toutes les petites commodités du ſçavoir vivre ; vous comprenez bien ?

MARTON.

Oh ! de reſte.

FRONTIN.

Je trouve ſur mon chemin une perſonne aimable ; je ſuis poli, elle me goûte : je lui dis des douceurs, elle m'en rend : je folâtre, elle le veut bien ; pratique de politeſſe, commodité de ſçavoir vivre : pure amourette que tout cela dans le mari ; la fidélité conjugale n'y eſt point offenſée : celle de Province n'eſt pas de même, elle eſt ſotte, revêche, & tout d'une piéce, n'eſt-il pas vrai ?

MARTON.

Oh ! oui, mais ma Maîtresse fixera peut-être votre Maître; car il me semble qu'il l'aimera assez volontiers, si je ne me trompe.

FRONTIN.

Vous avez raison, je lui trouve effectivement comme une vapeur d'amour pour elle.

MARTON.

Croyez-vous ?

FRONTIN.

Il y a dans son cœur un étonnement qui pourroit devenir très-sérieux ; au surplus, ne vous inquiétez pas, dans les amourettes on n'aime qu'en passant, par curiosité de goût, pour voir un peu comment cela sera : de ces inclinations-là, on en peut fort bien avoir une demi-douzaine sans que le cœur en soit plus chargé, tant elles sont légeres.

MARTON.

Une demi-douzaine ! cela est pourtant fort, & pas une sérieuse.....

FRONTIN.

Bon ! quelque fois tout cela est expédié dans la semaine; à Paris, ma chere enfant, les cœurs, on ne se les donne pas, on se les prête, on ne fait que des essais.

MARTON.

Quoi ! là-bas, votre Maître & vous,

vous n'avez encore donné vôtre cœur à personne ?

FRONTIN.

A qui que ce soit ; on nous aime beaucoup, mais nous n'aimons point : c'est notre usage.

MARTON.

J'ai peur que ma Maîtresse ne prenne cette coutume-là de travers.

FRONTIN.

Oh ! que non, les agrémens l'y accoutumeront ; les amourettes en passant sont amusantes ; mon Maître passera ; votre Maîtresse de même ; je passerai, vous passerez ; nous passerons tous.

MARTON, *en riant.*

Ha, ha, ha, j'entre si bien dans ce que vous dites, que mon cœur a déjà passé avec vous.

FRONTIN.

Comment donc ?

MARTON.

Doucement, voilà la Marquise, la mere de Rosimond qui vient.



SCENE IV.

LA MARQUISE, FRONTIN, MARTON.

LA MARQUISE.

JE ſuis charmée de vous trouver-là, Marton, je vous cherchois, que diſiez-vous à Frontin ? Parliez-vous de mon fils ?

MARTON.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, que penſe de lui Hortenſe ? Ne lui déplaît-il point ? Je voulois vous demander ſes ſentimens, dites-les moi, vous les ſçavez ſans doute, & vous me les apprendrez plus librement qu'elle ; ſa politeſſe me les cacheroit, peut-être, s'ils n'étoient pas favorables.

MARTON.

C'eſt à peu près de quoi nous nous entretenions, Frontin & moi, Madame ; nous diſions que Monſieur votre fils eſt très-aimable, & ma Maîtreſſe le voit tel qu'il eſt, mais je demandois s'il l'aimeroit.

LA MARQUISE.

Quand on eſt faite comme Hortenſe,

je crois que cela n'eſt pas douteux, & ce n'eſt pas de lui dont je m'embarraſſe.

FRONTIN.

C'eſt ce que je répondois.

MARTON.

Oui, vous m'avez parlé d'une vapeur de tendreſſe, qu'il lui a pris pour elle ; mais une vapeur ſe diſſipe.

LA MARQUISE.

Que veut dire une vapeur ?

MARTON.

Frontin vient de me l'expliquer, Madame, c'eſt comme un étonnement de cœur, & un étonnement ne dure pas ; ſans compter que les commodités de la fidélité conjugale, ſont un grand article.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce langage-là, Marton ? Je veux ſçavoir ce que cela ſignifie. D'après qui répétez-vous tant d'extravagances ? car vous n'êtes pas folle, & vous ne les imaginez par ſur le champ.

MARTON.

Non, Madame, il n'y a qu'un moment que je ſçai ce que je vous dis-là, c'eſt une inſtruction que vient de me donner Frontin ſur le cœur de ſon Maître, & ſur l'agréable économie des mariages de Paris.

LA MARQUISE.

Cet impertinent !

FRONTIN.

Ma foi, Madame, si j'ai tort c'est la faute du beau monde que j'ai copié; j'ai rapporté la mode, je lui ai donné l'état des choses & le plan de la vie ordinaire.

LA MARQUISE.

Vous êtes un sot, taisez-vous; vous pensez-bien, Marton, que mon fils n'a nulle part à de pareilles extravagances: il a de l'esprit, il a des mœurs, il aimera Hortense, & connoîtra ce qu'elle vaut; pour toi, je te recommanderai à ton Maître, & lui dirai qu'il te corrige.

(Elle s'en va.)

SCENE V.

MARTON, FRONTIN.

MARTON, *éclatant de rire.*

HA, ha, ha, ha.

FRONTIN.

Ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Ah! mon ingénuité te charme-t-elle encore?

FRONTIN,

Non, mon admiration s'étoit méprise;

c'eſt ta malice qui eſt admirable.

MARTON.

Ha, ha, pas mal, pas mal.

FRONTIN, *lui préſente la main.*

Allons, touche-là, Marton.

MARTON.

Pourquoi donc? ce n'eſt pas la peine.

FRONTIN.

Touche-là, te dis-je, c'eſt de bon cœur.

MARTON, *lui donnant la main.*

Eh! bien, que veux-tu dire?

FRONTIN.

Marton, ma foi tu as raiſon, j'ai fait l'impertinent tout à l'heure.

MARTON.

Le vrai faquin!

FRONTIN.

Le ſot! le fat!

MARTON.

Oh! mais tu tombes à préſent dans un excès de raiſon, tu vas me réduire à te louer.

FRONTIN.

J'en veux à ton cœur, & non pas à tes éloges.

MARTON.

Tu es encore trop convaleſcent, j'ai peur des rechûtes.

FRONTIN.

Il faut pourtant que tu m'aimes.

MARTON.

Doucement ; vous redevenez fat.

FRONTIN.

Paix, voici mon original qui arrive.

SCENE VI.

ROSIMOND, FRONTIN. MARTON.

ROSIMOND, *à Frontin.*

AH ! tu es ici toi, & avec Marton ? je ne te plains pas : Que te disoit-il, Marton ? Il te parloit d'amour, je gage, hé ! n'est-ce pas ? Souvent ces coquins-là sont plus heureux que d'honnêtes gens. Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton, il n'y a point de femme à la Cour qui ne s'accommodât de cette figure-là.

FRONTIN.

Je m'en accommoderois encore mieux qu'elle.

ROSIMOND.

Dis-moi, Marton, que fait-on dans ce pays-ci ? Y a-t-il du jeu, de la chasse, des amours : Ah ! le sot pays, ce me semble ! A propos, ce bon homme qu'on attend de sa Terre pour finir notre mariage, cet on-

cle arrive-t-il bientôt ? Que ne se passe-t-on de lui ? Ne peut-on se marier sans que ce parent assiste à la cérémonie ?

MARTON.

Que voulez-vous ? ces Messieurs-là, sous prétexte qu'on leur est niéce & leur héritiere, s'imaginent qu'on doit faire quelqu'attention à eux. Mais je ne songe pas que ma Maîtresse m'attend.

ROSIMOND.

Tu t'en vas, Marton ? Tu es bien pressée. A propos de ta Maîtresse, tu ne m'en parles pas ; j'avois dit à Frontin de demander si on pouvoit la voir.

FRONTIN.

Je l'ai vue aussi, Monsieur, Marton étoit présente, & j'allois vous rendre réponse.

MARTON.

Et moi je vais la rejoindre.

ROSIMOND.

Attends, Marton, j'aime à te voir ; tu es la fille du monde la plus amusante.

MARTON.

Je vous trouve très-curieux à voir aussi, Monsieur, mais je n'ai pas le tems de rester.

ROSIMOND.

Très-curieux ! Comment donc ! mais elle a des expressions : ta Maîtresse a-t-elle autant d'esprit que toi, Marton ? De quelle humeur est-elle ?

MARTON.

Oh! d'une humeur peu piquante, assez insipide ; elle n'est que raisonnable.

ROSIMOND.

Insipide & raisonnable, il est parbleu plaisant : tu n'es pas faite pour la Province. Quand la verrai-je, Frontin ?

FRONTIN.

Monsieur, comme je demandois si vous pouviez la voir dans une heure, elle m'a dit qu'elle n'en sçavoit rien.

ROSIMOND.

Le butord !

FRONTIN.

Point du tout, je vous rends fidellement la réponse.

ROSIMOND.

Tu rêves ! il n'y a pas de sens à cela. Marton, tu y étois, il ne sçait ce qu'il dit : qu'a-t-elle répondu ?

MARTON.

Précisément ce qu'il vous rapporte, Monsieur, qu'elle n'en sçavoit rien.

ROSIMOND.

Ma foi, ni moi non plus.

MARTON.

Je n'en suis pas mieux instruite que vous. Adieu, Monsieur.

ROSIMOND.

Un moment, Marton, j'avois quelque

chose à te dire. Frontin, m'est-il venu des Lettres ?

FRONTIN.

A propos de Lettres, oui, Monsieur, en voilà une qui est arrivée de quatre lieues d'ici par un Exprès.

ROSIMOND, *ouvre & rit à part en lisant.*

Donne..... Ha, ha, ha..... C'est de ma folle de Comtesse..... Hum..... hum.....

MARTON.

Monsieur, ne vous trompez-vous pas ? Auriez-vous quelque chose à me dire ? Voyez, car il faut que je m'en aille.

ROSIMOND, *toujours lisant.*

Hum..... hum..... Je suis à toi, Marton, laisse-moi achever.

MARTON, *à part à Frontin.*

C'est apparemment-là une Lettre de commerce ?

FRONTIN.

Oui, quelque missive de passage.

ROSIMOND, *après avoir lu.*

Vous êtes une étourdie, Comtesse. Que dites-vous-là vous autres ?

MARTON.

Nous disons, Monsieur, que c'est quelque jolie femme qui vous écrit par amourette.

ROSIMOND.

Doucement, Marton, il ne faut pas dire

cela en ce Pays-ci, tout feroit perdu.

MARTON.

Adieu, Monfieur, je crois que ma Maîtreffe m'appelle.

ROSIMOND.

Ah! c'eft d'elle dont je voulois te parler.

MARTON.

Oui, mais la mémoire vous revient quand je pars. Tout ce que je puis pour votre fervice, c'eft de régaler Hortenfe de l'honneur que vous lui faites de vous reffouvenir d'elle.

ROSIMOND.

Adieu donc, Marton. Elle a de la gaieté, du badinage dans l'efprit.

SCENE VII.

ROSIMOND, FRONTIN.

FRONTIN.

OH! que non, Monfieur; malpefte vous ne la connoiffez pas; c'eft qu'elle fe moque.

ROSIMOND.

De qui?

FRONTIN.

De qui? Mais ce n'eft pas à moi qu'elle parloit.

ROSIMOND.

Hem ?

FRONTIN.

Monſieur, je ne dis pas que je l'approuve ; elle a tort : mais c'eſt une maligne Soubrette : elle ma décoché un trait auſſi bien entendu.

ROSIMOND.

Eh ! dis-moi, ne t'a-t-on pas déjà interrogé ſur mon compte ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur ; Marton, dans la converſation, m'a, par haſard, fait quelques queſtions ſur votre chapitre.

ROSIMOND.

Je les avois prévus : Eh ! bien, ces queſtions de haſard, quelles ſont-elles ?

FRONTIN.

Elle m'a demandé ſi vous aviez des Maîtreſſes. Et moi qui ai voulu faire votre cour.

ROSIMOND.

Ma cour à moi ! ma cour !

FRONTIN.

Oui, Monſieur, & j'ai dit que non, que vous étiez un garçon ſage, réglé.

ROSIMOND.

Le ſot avec ſa regle & ſa ſageſſe ; le plaiſant éloge ! vous ne peignez pas en beau, à ce que je vois ? Heureuſement qu'on ne me connoîtra pas à vos portraits.

FRONTIN.

FRONTIN.

Consolez-vous, je vous ai peint à votre goût, c'est-à-dire en laid.

ROSIMOND.

Comment!

FRONTIN.

Oui, en petit aimable; j'ai mis une troupe de folles qui courent après vos bonnes graces : je vous en ai donné une demi-douzaine qui partageoient votre cœur.

ROSIMOND.

Fort bien.

FRONTIN.

Combien en vouliez-vous donc?

ROSIMOND.

Qui partageoient mon cœur! mon cœur avoit bien affaire-là : passe pour dire qu'on me trouve aimable, ce n'est pas ma faute : mais me donner de l'amour à moi, c'est un article qu'il falloit épargner à la petite personne qu'on me destine : la demi-douzaine de Maîtresse est même un peu trop, on pouvoit en supprimer quelques-unes : il y a des occasions où il ne faut pas dire la vérité.

FRONTIN.

Bon! si je n'avois dit que la vérité, il auroit peut-être fallu les supprimer toutes.

ROSIMOND.

Non, vous ne vous trompiez point, ce

n'eſt pas de quoi je me plains ; mais c'eſt que ce n'eſt pas par haſard qu'on vous a fait ces queſtions-là. C'eſt Hortenſe qui vous les a fait faire, & il auroit été plus prudent de la tranquilliſer ſur pareille matiere, & de ſonger que c'eſt une fille de Province que je vais épouſer, & qui en conclut que je ne dois aimer qu'elle, parce qu'apparemment elle en uſe de même.

FRONTIN.

Eh ! peut-être qu'elle ne vous aime pas.

ROSIMOND.

Oh ! peut-être, il falloit le ſoupçonner, c'étoit le plus ſûr : mais paſſons : eſt-ce-là tout ce qu'elle vous a dit ?

FRONTIN.

Elle m'a encore demandé ſi vous aimiez Hortenſe.

ROSIMOND.

C'eſt bien des affaires.

FRONTIN.

Et j'ai cru poliment devoir répondre qu'oui.

ROSIMOND.

Poliment répondre qu'oui ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

ROSIMOND.

Eh ! de quoi te mêles-tu ? De quoi t'aviſes-tu de m'honnorer d'une figure de ſoupirant ? Quelle platitude !

FRONTIN.

Eh! parbleu, c'est qu'il m'a semblé que vous l'aimiez.

ROSIMOND.

Paix; de la discrétion. Il est vrai, entre nous, que je lui trouve quelques graces naïves; elle a des traits, elle ne déplaît pas.

FRONTIN.

Ah! que vous aurez grand besoin d'une leçon de Marton! Mais ne parlons pas si haut, je vois Hortense qui s'avance.

ROSIMOND.

Vient-elle! Je me retire.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, je crois qu'elle vous voit.

ROSIMOND.

N'importe; comme elle a dit qu'elle ne sçavoit pas quand elle pourroit me voir, ce n'est pas à moi à juger qu'elle le peut à présent, & je me retire par respect en attendant qu'elle en décide. C'est ce que tu lui diras si elle te parle.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, si vous me consultez, ce respect-là ne vaut pas le diable.

ROSIMOND, *en s'en allant.*

Ce qu'il y a de commode à vos conseils, c'est qu'il est permis de s'en moquer.

SCENE VIII.

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

HORTENSE.

IL me semble avoir vu ton Maître ici ?

FRONTIN.

Oui, Madame, il vient de sortir par respect pour vos volontés.

HORTENSE.

Comment! . . . . .

MARTON.

C'est sans doute à cause de votre réponse de tantôt; vous ne sçaviez pas quand vous pourriez le voir.

FRONTIN.

Et il ne veut pas prendre sur lui de décider la chose.

HORTENSE.

Eh! bien, je la décide, moi; va lui dire que je le prie de revenir, que j'ai à lui parler.

FRONTIN.

J'y cours, Madame, & je lui ferai grand plaisir, car il vous aime de tout son cœur. Il ne vous en dira peut-être rien,

à cause de sa dignité de joli homme. Il y a des régles là-dessus ; c'est une foiblesse : excusez-là, Madame, je sçais son secret, je vous le confie pour son bien ; & dès qu'il vous l'aura dit lui-même, oh ! ce sera bien le plus aimable homme du monde. Pardon, Madame, de la liberté que je prends ; mais Marton, avec qui je voudrois bien faire une fin, sera aussi mon excuse. Marton, prends nos intérêts en main : empêches Madame de nous haïr, car dans le fonds ce seroit dommage, à une bagatelle près, en vérité nous méritons son estime.

HORTENSE, *riant.*

Frontin aime son Maître, & cela est louable.

MARTON.

C'est de moi qu'il tient tout le bon sens qu'il vous montre.



SCENE IX.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

IL t'a donc paru que ma réponſe a piqué Roſimond ?

MARTON.

Je l'en ai vû déconcerté, quoiqu'il ait feint d'en badiner, & vous voyez bien que c'eſt de pur dépit qu'il ſe retire.

HORTENSE.

Je le renvoye chercher ; & cette démarche-là le flattera peut-être : mais elle ne le flattera pas longtems. Ce que j'ai à lui dire, rabattra de ſa préſomption. Cependant, Marton, il y a des momens où je ſuis toute prête de laiſſer-là Roſimond avec ſes ridiculités, & d'abandonner le projet de le corriger. Je ſens que je m'y intéreſſe trop, que le cœur s'en mêle, & y prend trop de part : je ne le corrigerai peut-être pas, & j'ai peur d'en être fâchée.

MARTON.

Eh ! courage, Madame, vous réuſſirez, vous dis-je ; voilà déja d'aſſez bons petits mouvemens qui lui prennent ; je

crois qu'il eſt bien embarraſſé. J'ai mis le valet à la raiſon, je l'ai réduit : vous réduirez le Maître. Il fera un peu plus de façon; il diſputera le terrein; il faudra le pouſſer à bout. Mais c'eſt là vos genoux que je l'attends : je l'y vois d'avance, il faudra qu'il y vienne. Continuez : ce n'eſt pas avec des yeux comme les vôtres qu'on manque ſon coup : vous le verrez.

HORTENSE.

Je le ſouhaite. Mais tu as parlé au valet, Roſimond n'a-t-il point quelque inclination à Paris ?

MARTON.

Nulle : il n'y a encore été amoureux que de la réputation d'être aimable.

HORTENSE.

Et moi, Marton, dois-je en croire Frontin ? Seroit-il vrai que ſon Maître eût de la diſpoſition à m'aimer ?

MARTON.

Nous le tenons, Madame, & mes obſervations ſont juſtes.

HORTENSE.

Cependant, Marton, il ne vient point.

MARTON.

Oh ! mais prétendez-vous qu'il ſoit tout d'un coup comme un autre ? Le bel air ne veut pas qu'il accoure : il vient, mais négligemment, & à ſon aiſe.

HORTENSE.

Il feroit bien impertinent qu'il y manquât !

MARTON

Voilà toujours votre pere à sa place : il a peut-être à vous parler, & je vous laisse.

HORTENSE.

S'il va me demander ce que je pense de Rosimond, il m'embarrassera beaucoup, car je ne veux pas lui dire qu'il me déplaît, & je n'ai jamais eu tant d'envie de le dire.

SCENE X.

HORTENSE, CHRISANTE.

CHRISANTE.

MA fille, je déſespere de voir ici mon frère, je n'en reçois point de nouvelles, & s'il ne m'en vient point aujourd'hui ou demain au plus tard, je suis d'avis de terminer votre mariage.

HORTENSE.

Pourquoi, mon pere ? il n'y a pas de nécessité d'aller si vîte. Vous sçavez combien il m'aime, & les égards qu'on lui doit ; laissons-le achever les affaires qui le retiennent : différons de quelques jours pour lui en donner le tems.

CHRISANTE.

C'eſt que la Marquiſe me preſſe, & ce mariage-ci me paroît ſi avantageux, que je voudrois qu'il fût déjà conclu.

HORTENSE.

Née ce que je ſuis & avec la fortune que j'ai, il ſeroit difficile que j'en fiſſe un mauvais, vous pouvez choiſir.

CHRISANTE.

Eh! comment choiſir mieux! Biens, naiſſance, rang, crédit à la Cour; vous trouvez tout ceci avec une figure aimable, aſſûrément.

HORTENSE.

J'en conviens, mais avec bien de la jeuneſſe dans l'eſprit.

CHRISANTE,

Et à quel âge voulez-vous qu'on l'ait jeune?

HORTENSE.

Le voici.



SCENE XI.

CHRISANTE, HORTENSE, ROSIMOND.

CHRISANTE.

MArquis, je disois à Hortense que mon frere tarde beaucoup, & que nous nous impatienterons à la fin, qu'en dites-vous?

ROSIMOND.

Sans doute, je serai toujours du parti de l'impatience.

CHRISANTE.

Et moi aussi. Adieu, je vais rejoindre la Marquise.

SCENE XII.

ROSIMOND, HORTENSE.

ROSIMOND.

JE me rends à vos ordres, Madame; on m'a dit que vous me demandiez.

HORTENSE.

Moi! Monsieur, Ah! vous avez raison;

oui, j'ai chargé Frontin de vous prier de ma part, de revenir ici; mais comme vous n'êtes pas revenu sur le champ, parce qu'apparemment on ne vous a pas trouvé, je ne m'en ressouvenois plus.

ROSIMOND, *riant.*

Voilà une distraction dont j'aurois envie de me plaindre. Mais à propos de distraction, pouvez-vous me voir à présent, Madame? Y êtes-vous bien déterminée?

HORTENSE.

D'où vient donc ce discours, Monsieur?

ROSIMOND.

Tantôt vous ne sçaviez pas si vous le pouviez, m'a-t-on dit; & peut-être est-ce encore de même?

HORTENSE.

Vous ne demandiez à me voir qu'une heure après, & c'est un espece d'avenir dont je ne répondois pas.

ROSIMOND.

Ah! cela est vrai; il n'y a rien de si exact. Je me rappelle ma commission, c'est moi qui ai tort, & je vous en demande pardon. Si vous sçaviez combien le séjour de Paris & de la Cour nous gâtent sur les formalités, en vérité, Madame, vous m'excuseriez; c'est une certaine habitude de vivre avec trop de liberté, une aisance de façon que je condamne,

puisqu'elle vous déplaît, mais à laquelle on s'accoûtume, & qui vous jette ailleurs dans les impolitesses que vous voyez.

HORTENSE.

Je n'ai pas remarqué qu'il y en ait dans ce que vous avez fait, Monsieur, & sans avoir vû Paris, ni la Cour, personne au monde n'aime plus les façons unies que moi : parlons de ce que je voulois vous dire.

ROSIMOND.

Quoi! vous, Madame, quoi! de sa beauté, des graces, avec ce caractere d'esprit-là, & cela dans l'âge où vous êtes, vous me surprenez ? avouez-moi la vérité, combien ai-je de Rivaux ? Tout ce qui vous voit, tout ce qui vous approche, soupire : ah! je m'en doute bien, & je n'en serai pas quitte à moins. La province me le pardonnera-t-elle ? Je viens vous enlever : convenons qu'elle y fait une perte irréparable ?

HORTENSE.

Il peut y avoir ici quelques personnes qui ont de l'amitié pour moi, & qui pourroient m'y regretter ; mais ce n'est pas dequoi il s'agit.

ROSIMOND.

Eh! quel secret, ceux qui vous voyent

ont-ils, pour n'être que vos amis avec ces yeux-là ?

HORTENSE.

Si parmi ces amis, il en est qui soient autre chose, du moins sont-ils discrets, & je ne les connois pas. Ne m'interrompez plus, je vous prie.

ROSIMOND.

Vraiment, je m'imagine bien qu'ils soupirent tout bas, & que le respect les fait taire. Mais à propos de respect, n'y manquerois-je pas un peu, moi, qui ai pensé dire que je vous aime. Il y a bien quelque petite chose à redire à mes discours, n'est-ce pas ? mais ce n'est pas ma faute. (*Il veut lui prendre une main.*)

HORTENSE.

Doucement, Monsieur, je renonce à vous parler.

ROSIMOND.

C'est que sérieusement vous êtes belle avec excès ; vous l'êtes trop, le regard le plus vif, le plus beau teint : ah ! remerciez-moi, vous êtes charmante, & je n'en dis presque rien ; la parure la mieux entendue ; vous avez-là de la dentelle d'un goût exquis, ce me semble. Passez-moi l'éloge de la dentelle ; quand nous marie-t-on ?

HORTENSE.

A laquelle des deux questions voulez-vous que je réponde d'abord ? A la dentelle, ou au mariage?

ROSIMOND.

Comme il vous plaira. Que faisons-nous cet après-midi ?

HORTENSE.

Attendez, la dentelle est passable : de cet après-midi le hasard en décidera ; de notre mariage, je ne puis rien en dire, & c'est de quoi j'ai à vous entretenir, si vous voulez bien me laisser parler. Voilà tout ce que vous me demandez, je pense ? Venons au marige.

ROSIMOND.

Il devroit être fait ; les parens ne finissent point !

HORTENSE.

Je voulois vous dire au contraire qu'il seroit bon de le différer, Monsieur.

ROSIMOND.

Ah ! le différer, Madame !

HORTENSE.

Oui, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

ROSIMOND.

Moi ! ma foi, Madame, je ne pense point, je vous épouse. Ces choses-là surtout, quand elles sont aimables, veulent être expédiées, on y pense après.

HORTENSE.

Je crois que je n'irai pas si vîte : il faut s'aimer un peu quand on s'épouse.

ROSIMOND.

Mais je l'entends bien de même.

HORTENSE.

Et nous ne nous aimons point.

ROSIMOND.

Ah ! c'est une autre affaire ; la difficulté ne me regarderoit point : il est vrai que j'espérois, Madame, j'espérois, je vous l'avoue. Seroit-ce quelque partie de cœur déja liée ?

HORTENSE.

Non, Monsieur, je ne suis, jusqu'ici, prévenue pour personne.

ROSIMOND.

En tout cas, je vous demande la préférence. Quant au retardement de notre mariage, dont je ne vois pas les raisons, je ne m'en mêlerai point, je n'aurois garde, on me méne, & je suivrai.

HORTENSE.

Quelqu'un vient ; faites réflexion à ce que je vous dis, Monsieur.



SCENE XIII.

DORANTE, DORIMENE, HORTENSE, ROSIMOND.

ROSIMOND, *allant à Dorimene.*

EH! vous voilà Comteſſe. Comment! avec Dorante?

LA COMTESSE, *embraſſant Hortenſe.*

Eh! bon jour, ma chere enfant! Comment ſe porte-t-on ici? nous ſommes alliés, au moins, Marquis.

ROSIMOND.

Je le ſçais.

LA COMTESSE.

Mais nous nous voyons peu. Il y a trois ans que je ne ſuis venue ici.

HORTENSE.

On ne quitte pas volontiers Paris pour la Province.

DORIMENE.

On y a tant d'affaires, de diſſipation! les momens s'y paſſent avec tant de rapidité!

ROSIMOND.

Eh! où avez-vous pris ce garçon-là, Comteſſe?

DORIMENE, *à Hortense.*

Nous nous ſommes rencontrés. Vous voulez bien que je vous le préſente ?

ROSIMOND.

Qu'en dis-tu, Dorante ? ai-je à me louer du choix qu'on a fait pour moi ?

DORANTE.

Tu es trop heureux.

ROSIMOND, *à Hortenſe.*

Tel que vous le voyez, je vous le donne pour un eſpece de ſage qui fait peu de cas de l'amour : de l'air dont il vous regarde pourtant, je ne le crois pas trop en ſûreté ici.

DORANTE.

Je n'ai vû nulle part de plus grand danger, j'en conviens.

DORIMENE, *riant.*

Sur ce pied-là, ſauvez-vous, Dorante, ſauvez-vous.

HORTENSE.

Tréve de plaiſanterie, Meſſieurs.

ROSIMOND.

Non, ſérieuſement, je ne plaiſante point; je vous dis qu'il eſt frappé, je vois cela dans ſes yeux : remarquez-vous comme il rougit ? Parbleu je voudrois bien qu'il ſoupirât, & je vous le recommande.

DORIMENE.

Ah ! doucement, il m'appartient; c'eſt

une espece d'infidélité qu'il me feroit; car je l'amene, à moins que vous ne teniez sa place, Marquis.

ROSIMOND.

Assurément j'en trouve l'idée tout-à-fait plaisante, c'est de quoi nous amuser ici. (*à Hortense.*) N'est-ce pas, Madame? Allons, Dorante, rendez vos premiers hommages à votre Vainqueur.

DORANTE.

Je n'en suis plus aux premiers.

SECNE XIV.

DORANTE, DORIMENE, HORTENSE, ROSIMOND, MARTON.

MARTON.

MAdame, Monsieur le Comte m'envoye sçavoir qui vient d'arriver?

DORIMENE.

Nous allons l'en instruire nous-mêmes. Venez, Marquis, donnez-moi la main, vous êtes mon Chevalier. (*à Hortense.*) Et vous, Madame, voilà le vôtre.

(*Dorante présente la main à Hortense.*)
(*Marton fait signe à Hortense.*)

HORTENSE.

Je vous ſuis, Meſſieurs. Je n'ai qu'un mot à dire.

SCENE XV.

MARTON, HORTENSE.

HORTENSE.

QUe me veux-tu, Marton? Je n'ai pas le tems de reſter, comme tu vois.

MARTON.

C'eſt une Letre que je viens de trouver, Lettre d'amour écrite à Roſimond; mais d'un amour qui me paroît ſans conſéquence. La Dame qui vient d'arriver pourroit bien l'avoir écrite; le billet eſt d'un ſtyle qui reſſemble à ſon air.

HORTENSE.

Y a-t-il bien des tendreſſes?

MARTON.

Non, vous dis-je, point d'amour & beaucoup de folies; mais puiſque vous êtes preſſée, nous en parlerons tantôt. Roſimond devient-il un peu plus ſupportable?

HORTENSE.

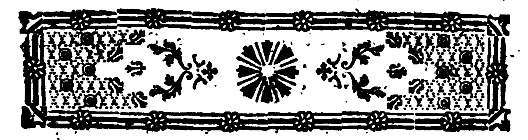
Toujours auſſi impertinent qu'il eſt aimable. Je te quitte.

MARTON.

Monſieur l'Impertinent, vous avez beau faire, vous deviendrez charmant ſur ma parole, je l'ai entrepris.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

AVançons encore quelques pas, Monsieur, pour être plus a l'écart, j'aurois un mot à vous dire; vous êtes l'ami de mon fils, & autant que j'en puis juger, il ne sçauroit avoir fait un meilleur choix.

DORANTE.

Madame, son amitié me fait honneur.

LA MARQUISE.

Il n'est pas aussi raisonnable que vous me paroissez l'être; & je voudrois bien que vous m'aidassiez à le rendre plus sensé dans les circonstances où il se trouve; vous sçavez qu'il doit épouser Hortense; nous n'attendons que l'instant pour terminer ce mariage; d'où vient, Monsieur, le peu d'attention qu'il a pour elle?

DORANTE.

Je l'ignore, & n'y ai pas pris garde, Madame.

LA MARQUISE.

Je viens de le voir avec Dorimene, il ne la quitte point depuis qu'elle est ici ; & vous, Monsieur, vous ne quittez point Hortense.

DORANTE.

Je lui fais ma cour, parce que je suis chez elle.

LA MARQUISE.

Sans doute, & je ne vous désapprouve pas; mais ce n'est pas à Dorimene à qui il faut que mon fils fasse aujourd'hui la sienne; & personne ici ne doit montrer plus d'empressement que lui pour Hortense.

DORANTE.

Il est vrai, Madame.

LA MARQUISE.

Sa conduite est ridicule, elle peut choquer Hortense, & je vous conjure, Monsieur, de l'avertir qu'il en change ; les avis d'un ami comme vous lui feront peut-être plus d'impression que les miens ; vous êtes venu avec Dorimene, je la connois fort peu ; vous êtes de ses amis, & je souhaiterois qu'elle ne souffrît pas que mon fils fût toujours auprès d'elle ; en vérité, la bienséance en souffre un peu ; elle est alliée de

la maison où nous sommes ; mais elle est venue ici sans qu'on l'y appellât ; y reste-t-elle ? Part-elle aujourd'hui ?

DORANTE.

Elle ne m'a pas instruit de ses desseins.

LA MARQUISE.

Si elle partoit, je n'en serois pas fâchée, & je lui en aurois obligation ; pourriez-vous le lui faire entendre ?

DORANTE.

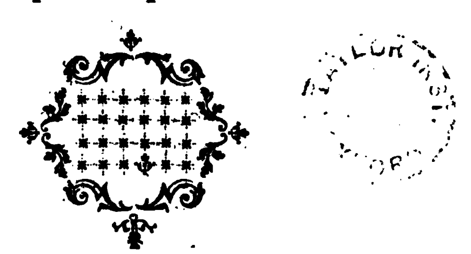
Je n'ai pas beaucoup de pouvoir sur elle ; mais je verrai, Madame, & tâcherai de répondre à l'honneur de votre confiance.

LA MARQUISE.

Je vous le demande en grace, Monsieur, & je vous recommande les intérêts de mon fils & de votre ami.

DORANTE, *pendant qu'elle s'en va.*

Elle a ma foi beau dire, puisque son fils néglige Hortense, il ne tiendra pas à moi que je n'en profite auprès d'elle.



SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORIMENE.

OU eſt allé le Marquis, Dorante? je me ſauve de cette cohue de Province : ah ! les ennuyans perſonnages ! Je me meurs de l'extravagance des complimens qu'on m'a fait, & que j'ai rendus. Il y a deux heures que je n'ai pas le ſens commun, Dorante, pas le ſens commun; deux heures que je m'entretiens avec une Marquiſe, qui ſe tient d'un droit, qui a des gravités, qui prend des mines d'une dignité ; avec une petite Baronne ſi folichonne, ſi remuante, ſi méthodiquement étourdie ; avec une Comteſſe ſi franche, qui m'eſtime tant, qui m'eſtime tant, qui eſt de ſi bonne amitié ; avec une autre qui eſt ſi mignonne, qui a de ſi jolis tours de tête, qui accompagne ce qu'elle dit avec des mains ſi pleines de graces ; une autre qui glapit ſi ſpirituellement, qui traîne ſi bien ſes mots, qui dit ſi ſouvent, mais Madame, cependant Madame, il me paroît pourtant ; & puis un bel eſprit ſi

si diffus, si éloquent, une jalousie si difficile en mérite, si peu touchée du mien, si intriguée de ce qu'on m'en trouvoit. Enfin, un agréable qui m'a fait des phrases, mais des phrases! d'une perfection! qui m'a déclaré des sentimens qu'il n'osoit me dire; mais des sentimens d'une délicatesse assaisonnée d'un respect que j'ai trouvé d'une fadeur! d'une fadeur!

DORANTE.

Oh! on respecte beaucoup ici, c'est le ton de la Province. Mais vous cherchez Rosimond, Madame?

DORIMENE

Oui: c'est un étourdi à qui j'ai à parler tête à tête; & grace à tous ces originaux qui m'ont obsédée, je n'en ai pas encore eu le temps: il nous a quitté. Où est-il?

DORANTE.

Je pense qu'il écrit à Paris, & je sors d'un entretien avec sa mere.

DORIMENE.

Tant pis, cela n'est pas amusant, il vous en reste encore un air froid & raisonnable, qui me gagneroit si nous restions ensemble; je vais faire un tour sur la terrasse: allez, Dorante, allez dire à Rosimond que je l'y attends.

ROSIMOND.

Cela m'inquiéte.

DORANTE.

Eh! de qui eſt-elle ?

ROSIMOND.

De Dorimene; & malheureuſement elle eſt d'un ſtyle un peu familier ſur Hortenſe; elle l'y traite de petite Provinciale qu'elle ne veut pas que j'épouſe; & ces bonnes gens-ci ſeroient un peu ſcandaliſés de l'épithete.

DORANTE.

Peut-être perſonne ne l'aura-t-il encore ramaſſée : & d'ailleurs, cela te chagrine-t-il tant ?

ROSIMOND.

Ah ! très-doucement ; je ne m'en déſeſpere pas.

DORANTE.

Ce qui en doit arriver doit être fort indifférent à un homme comme toi.

ROSIMOND.

Auſſi me l'eſt-il. Parlons de Dorimene? c'eſt elle qui m'embarraſſe.. Je t'avouerai confidemment que je ne ſçais qu'en faire. T'a-t-elle dit qu'elle n'eſt venue ici que pour m'empêcher d'épouſer ? Elle a quelque alliance avec ces gens-ci. Dès qu'elle a ſçû que ma mere m'avoit bruſquement amené de Paris chez eux pour me marier ; qu'a-t-elle fait ? Elle a une terre à quelques lieues de la leur, elle y eſt venue; & à peine

arrivée, m'a écrit, par un exprès, qu'elle venoit ici, &que je la verrois une heure après sa lettre, qui est celle que j'ai perdue.

DORANTE.

Oui, j'étois chez elle alors, & j'ai vû partir l'exprès qui nous a précédé : mais enfin c'est une très-aimable femme & qui t'aime beaucoup.

ROSIMOND.

J'en conviens. Il faut pourtant que tu m'aides à lui faire entendre raison.

DORANTE.

Pourquoi donc? Tu l'aimes aussi apparemment? & cela n'est pas étonnant.

ROSIMOND.

J'ai encore quelque goût pour elle : elle est vive, emportée, étourdie, bruyante. Nous avons lié une petite affaire de cœur ensemble, & il y a deux mois que cela dure : deux mois, le terme est honnête; cependant aujourd'hui, elle s'avise de se piquer d'une belle passion pour moi. Ce mariage-ci lui déplaît, elle ne veut pas que je l'acheve, & de vingt galanteries qu'elle a eues en sa vie, il faut que la nôtre soit la seule qu'elle honore de cette opiniâtreté d'amour : il n'y a que moi à qui cela arrive!

DORANTE.

Te voilà donc bien agité? Quoi! tu crains les conséquences de l'amour d'une jolie

femme, parce que tu te marie ! Tu as de ces ſentimens bourgeois, toi, Marquis ? Je ne te reconnois pas! Je te croyois plus dégagé que cela; j'oſois quelquefois entretenir Hortenſe : mais je vois bien qu'il faut que je parte, & je n'y manquerai pas. Adieu.

ROSIMOND.

Venez, venez ici. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette fantaiſie-là ?

DORANTE.

Elle eſt ſage. Il me ſemble que la Marquiſe ne me voit pas volontiers ici, & qu'elle n'aime pas à me trouver en converſation avec Hortenſe, & je te demande pardon de ce que je vais te dire; mais il m'a paſſé dans l'eſprit que tu avois pu l'indiſpoſer contre moi, & te ſervir de ſa méchante humeur, pour m'inſinuer de m'en aller.

ROSIMOND.

Mais : oui-dà, je ſuis peut-être jaloux? Ma façon de vivre, juſqu'ici, m'a rendu fort ſuſpect de cette petiteſſe. Débitez-là, Monſieur, débitez-là dans le monde. En vérité vous me faites pitié ! Avec cette opinion-là ſur mon compte, valez-vous la peine qu'on vous déſabuſe ?

DORANTE.

Je puis en avoir mal-jugé; mais ne ſe trompe-t-on jamais ?

ROSIMOND.

Moi qui vous parle, suis-je plus à l'abri de la méchante humeur de ma mere ? Ne devrois-je pas, si je l'en crois, être aux genoux d'Hortense, & lui débiter mes langueurs ? J'ai tort de n'aller pas, une houlette à la main l'entretenir de ma passion pastorale : elle vient de me quereller tout-à-l'heure, me reprocher mon indifférence; elle m'a dit des injures, Monsieur, des injures; m'a traité de fat, d'impertinent, rien que cela, & puis je m'entends avec elle !

DORANTE.

Ah ! voilà qui est fini Marquis, je désavoue mon idée, & je t'en fais réparation.

ROSIMOND.

Dites-vous vrai ? Etes-vous bien sûr au moins que je pense comme il faut ?

DORANTE.

Si sûr à présent, que si tu allois te prendre d'amour pour cette petite Hortense, dont on veut faire ta femme, tu me le dirois, que je n'en croirois rien.

ROSIMOND.

Que sçait-on ? Il y a à craindre à cause que je l'épouse, que mon cœur ne s'enflamme & ne preme la chose à la lettre !

DORANTE.

Je suis persuadé que tu n'es point fâché que je lui en conte.

ROSIMOND.

Ah! si fait; très-faché. J'en boude, & si vous continuez, j'en ferai au désespoir.

DORANTE.

Tu te mocques de moi, & je le mérite.

ROSIMOND, *riant.*

Ha, ha, ha. Comment es-tu avec elle?

DORANTE.

Ni bien, ni mal. Comment la trouve-tu, toi?

ROSIMOND.

Moi! Ma foi, je n'en sçai rien; je ne l'ai pas encore trop vue; cependant il m'a paru qu'elle étoit assez gentille, l'air naïf, droit & guindé: mais jolie, comme je te dis. Ce visage-là pourroit devenir quelque chose, s'il appartenoit à une femme du monde, & notre Provinciale n'en fait rien; mais cela est bon pour une femme, on la prend comme elle vient.

DORANTE.

Elle ne te conviens guére. De bonne foi, l'épouseras-tu?

ROSIMOND.

Il faudra bien, puisqu'on le veut: nous l'épouserons ma mere & moi, si vous ne nous l'enlevez pas.

DORANTE.

Je pense que tu ne t'en soucierois guére, & que tu me le pardonnerois.

ROSIMOND.

Oh! là-dessus toutes les permissions du

monde au Suppliant, si elles pouvoient lui être bonnes à quelque chose. T'amuse-t-elle ?

DORANTE.

Je ne la hais pas.

ROSIMON.

Tout de bon ?

DORANTE.

Oui : comme elle ne m'est pas destinée, je l'aime assez.

ROSIMOND.

Assez ! Je vous le conseille. De la passion, Monsieur, des mouvemens pour me divertir, s'il vous plaît. En sens-tu déjà un peu ?

DORANTE.

Quelquefois. Je n'ai pas ton expérience en galanterie : je ne suis là-dessus qu'un écolier qui n'a rien vu.

ROSIMOND, *riant.*

Ah ! vous l'aimez, Monsieur l'écolier : ceci est sérieux, je vous défends de lui plaire.

DORANTE.

Je n'oublie cependant rien pour cela, ainsi laisses-moi partir ; la peur de te fâcher me reprend.

ROSIMOND, *riant.*

Ha, ha, ha, que tu es réjouissant !

SCENE IV.

MARTON, DORANTE, ROSIMOND.

DORANTE, *riant aussi.*

HA, ha, ha: où est votre Maîtresse, Marton?

MARTON.

Dans la grande allée, où elle se promene, Monsieur; elle vous demandoit tout-à-l'heure.

ROSIMOND.

Rien que lui, Marton?

MARTON.

Non, que je sçache.

DORANTE.

Je te laisse, Marquis, je vais la rejoindre.

ROSIMOND.

Attends, nous irons ensemble.

MARTON.

Monsieur, j'aurois un mot à vous dire.

ROSIMOND.

A moi, Marton?

MARTON.

Oui, Monsieur.

DORANTE.

Je vais donc toujours devant.

ROSIMOND, *à part.*

Rien que lui! C'est qu'elle est piquée.

SCENE V.

MARTON, ROSIMOND.

ROSIMOND.

De quoi s'agit-il, Marton?

MARTON.

D'une lettre que j'ai trouvée, Monsieur, & qui est apparemment celle que vous avez tantôt reçue de Frontin.

ROSIMOND.

Donne, j'en étois inquiet.

MARTON.

La voilà.

ROSIMOND.

Tu ne l'as montrée à personne apparemment?

MARTON.

Il n'y a qu'Hortense & son pere qui l'ont vue, & je ne la leur ai montrée que pour sçavoir à qui elle appartenoit.

ROSIMOND

Eh! ne pouviez-vous pas la voir vous-même?

MARTON.

Non, Monsieur, je ne sçai pas lire, & d'ailleurs, vous en aviez gardé l'enveloppe.

ROSIMOND.

Et ce sont eux qui vous ont dit que la

lettre m'appartenoit ? Ils l'ont donc lue ?

MARTON.

Vraiment oui, Monſieur ; ils n'ont pu juger qu'elle étoit à vous que ſur la lecture qu'ils en ont fait.

ROSIMOND.

Hortenſe préſente ?

MARTON.

Sans doute. Eſt-ce que cette lettre eſt de quelque conſéquence, Y a-t-il quelque choſe qui les concerne ?

ROSIMOND.

Il vaudroit mieux qu'ils ne l'euſſent point vue.

MARTON.

J'en ſuis fâchée.

ROSIMOND.

Cela eſt déſagréable. Eh ! qu'en a dit Hortenſe ?

MARTON.

Rien, Monſieur, elle n'a pas paru y faire attention : mais comme on m'a chargé de vous la rendre, voulez-vous que je diſe que vous ne l'avez pas reconnue.

ROSIMOND.

L'offre eſt obligeante & je l'accepte, j'allois vous en prier.

MARTON.

Oh ! de tout mon cœur, je vous le promets, quoique ce ſoit une précaution aſſez inutile, comme je vous dis, car ma

Maîtresse ne vous en parlera seulement pas.

ROSIMOND.

Tant mieux, tant mieux; je ne m'attendois pas à tant de modération : seroit-ce que notre mariage lui déplaît?

MARTON.

Non, cela ne va pas jusques-là : mais elle ne s'y intéresse pas extrêmement non plus.

ROSIMOND.

Vous l'a-t-elle dit, Marton?

MARTON.

Oh! plus de dix fois, Monsieur; & vous le sçavez bien, elle vous l'a dit à vous même.

ROSIMOND.

Point du tout, elle a ce me semble parlé de différer & non pas de rompre : mais que ne s'est-elle expliquée, je ne me serois pas avisé de soupçonner son éloignement pour moi, il faut être fait à se douter de pareille chose.

MARTON.

Il est vrai qu'on est presque sûr d'être aimé quand on vous ressemble, aussi ma Maîtresse vous auroit-elle épousé d'abord assez volontiers : mais je ne sçais, il y a eu du malheur, vos façons l'ont choquée.

ROSIMOND.

Je ne les ai pas prises en Province, à la vérité.

MARTON.

Eh ! Monſieur, à qui le dites-vous ? Je ſuis perſuadée qu'elles ſont toutes des meilleures : mais tenez, malgré cela, je vous avoue moi-même que je ne pourrois pas m'empêcher d'en rire ſi je ne me retenois pas, tant elles nous paroiſſent plaiſantes à nous autres Provinciales ; c'eſt que nous ſommes des ignorantes. Adieu, Monſieur, je vous ſalue.

ROSIMOND.

Doucement ; confiez-moi ce que votre Maîtreſſe y trouve à redire.

MARTON.

Eh ! Monſieur, ne prenez pas garde à ce que nous en penſons : je vous dis que tout nous y paroît comique. Vous ſçavez bien que vous avez peur de faire l'amoureux de ma Maîtreſſe, parce qu'apparemment cela ne ſeroit pas de bonne grace dans un joli homme comme vous ; mais comme Hortenſe eſt aimable & qu'il s'agit de l'épouſer, nous trouvons cette peur-là ſi burleſque, ſi bouffonne, qu'il n'y a point de Comédie qui nous divertiſſe tant ; car il eſt ſûr que vous auriez plu à Hortenſe ſi vous ne l'aviez pas fait rire : mais ce qui fait rire n'attendrit plus, & je vous dis cela pour vous divertir vous-même.

ROSIMOND.

C'eſt auſſi tout l'uſage que j'en fais.

MARTON.

Vous avez raiſon, Monſieur, je ſuis votre ſervante. (*Elle revient.*) Seriez-vous encore curieux d'une de nos folies ? Dès que Dorante & Dorimene ſont arrivés ici, vous avez dit qu'il falloit que Dorante aimât ma Maîtreſſe, pendant que vous feriez l'amour à Dorimene, & cela à la veille d'épouſer Hortenſe : Monſieur, nous en avons penſé mourir de rire, ma Maîtreſſe & moi. Je lui ai pourtant dit qu'il falloit bien que vos airs fuſſent dans les regles du bon ſçavoir vivre. Rien ne l'a perſuadée ; les gens de ce Pays-ci ne ſentent point le mérite de ces manieres-là ; c'eſt autant de perdu. Mais je m'amuſe trop. Ne dites mot, je vous prie.

ROSIMOND.

Eh ! bien, Marton, il faudra ſe corriger : j'ai vu quelques benêts de la Province, & je les copierai.

MARTON.

Oh ! Monſieur, n'en prenez pas la peine : ce ne feroit pas en contrefaiſant le benêt, que vous feriez revenir les bonnes diſpoſitions où ma Maîtreſſe étoit pour vous ; ce que je vous dis ſous le ſecret, au moins : mais vous ne réuſſiriez ni comme benêt, ni comme comique. Adieu, Monſieur.

SCENE VI.

ROSIMOND, DORIMENE.

ROSIMOND, *un moment seul.*

EH ! bien, cela me guérit d'Hortense : cete fille qui m'aime & qui se résou à me perdre, parce que je ne donne pas dans la fadeur de languir pour elle. Voilà une sotte enfant ! Allons pourtant la trouver.

DORIMENE.

Que devenez-vous donc, Marquis ? on ne sçait où vous prendre. Est-ce votre future qui vous occupe ?

ROSIMOND.

Oui, je m'occupois des reproches qu'on me faisoit de mon indifférence pour elle, & je vais tâcher d'y mettre ordre : elle est là-bas avec Dorante, y venez-vous ?

DORIMENE.

Arrêtez, arrêtez ; il s'agit de mettre ordre à quelque chose de plus important. Quand est-ce donc que cette indifférence qu'on vous reproche pour elle lui fera prendre son parti ? Il me semble que cela demeure bien long-tems à se déterminer. A qui est-ce la faute ?

ROSIMOND.

Ah ! vous me querellez ainsi ? Dites-moi, que voulez-vous qu'on fasse ? Ne sont-ce pas nos parens qui décident de cela ?

DORIMENE.

Qu'est-ce que c'est que des parens, Monsieur ? C'est l'amour que vous avez pour moi, c'est le vôtre, c'est le mien qui en décideront, s'il vous plaît. Vous ne mettrez pas des volontés de parens en parallele avec des raisons de cette force-là, sans doute, & je veux demain que tout cela finisse.

ROSIMOND.

Le terme est court, on auroit de la peine à faire ce que vous dites-là, je désespere d'en venir à bout, moi, & vous en parlez bien à votre aise.

DORIMENE.

Ah ! je vous trouve admirable ! Nous sommes à Paris, je vous perds deux jours de vue ; & dans cette intervalle, j'apprends que vous êtes parti avec votre mere pour aller vous marier, pendant que vous m'aimez, pendant qu'on vous aime, & qu'on vient tout récemment, comme vous le sçavez, de congédier là-bas le Chevalier, pour n'avoir de liaison de cœur qu'avec vous ? Non, Monsieur, vous ne vous marierez point : n'y songez pas, car il n'en sera rien, cela est décidé; votre mariage me

déplait. Je le passerois à un autre; mais avec vous ! Je ne suis pas de cette humeur-là, je ne sçaurois ; vous êtes un étourdi, pourquoi vous jettez-vous dans cet inconvénient ?

ROSIMOND.

Faites-moi donc la grace d'observer que je suis la victime des arrangemens de ma mere.

DORIMENE.

La victime ! vous m'édifiez beaucoup, vous êtes un petit garçon bien obéissant...

ROSIMOND.

Je n'aime pas à la fâcher, j'ai cette foiblesse-là, par exemple.

DORIMENE.

Le poltron ! Eh ! bien, gardez votre foiblesse : j'y suppléerai, je parlerai à votre prétendue.

ROSIMOND.

Ah ! que je vous reconnois bien à ces tendres inconsidérations-là ! Je les adore, ayons pourtant un peu plus de flegme ici ; car que lui direz-vous ? que vous m'aimez?

DORIMENE.

Que nous nous aimons.

ROSIMOND.

Voilà qui va fort bien ; mais vous ressouvenez-vous que vous êtes en Province, où il y a des régles, des maximes de décence qu'il ne faut point choquer ?.

DORIMENE.

Plaisantes maximes ! Est-il défendu de s'aimer quand on est aimable ? Ah ! il y a des puérilités qui ne doivent pas arrêter. Je vous épouserai, Monsieur, j'ai du bien, de la naissance, qu'on nous marie ; c'est peut-être le vrai moyen de me guérir d'un amour que vous ne méritez pas que je conserve.

ROSIMOND.

Nous marier ! Des gens qui s'aiment ! Y songez-vous ? Que vous a fait l'amour pour le pousser à bout ? Allons trouver la Compagnie.

DORIMENE.

Nous verrons. Sur-tout, point de mariage ici, commençons par-là. Mais que vous veut dire Frontin ?

SCENE VII.

ROSIMOND, DORIMENE, FRONTIN.

FRONTIN, *tout essoufflé.*

Monsieur ! j'ai un mot à vous dire.

ROSIMOND.

Parles.

FRONTIN.

Il faut que nous ſoyons ſeuls, Monſieur.

DORIMENE.

Et moi je reſte, parce que je ſuis curieuſe.

FRONTIN.

Monſieur, Madame eſt de trop : la moitié de ce que j'ai à vous dire eſt contr'elle.

DORIMENE.

Marquis, faites parler ce faquin-là.

ROSIMOND.

Parleras-tu, maraud ?

FRONTIN.

J'enrage; mais n'importe. Eh! bien, Monſieur, ce que j'ai à vous dire, c'eſt que Madame ici nous portera malheur à tous deux.

DORIMENE.

Le ſot !

ROSIMOND.

Comment ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, ſi vous ne changez pas de façon, nous ne tenons plus rien. Pendant que Madame vous amuſe, Dorante nous égorge.

ROSIMOND.

Que fait-il donc ?

FRONTIN.

L'amour, Monſieur, l'amour à votre belle Hortenſe.

DORIMENE.

Votre belle ! Voilà une épithete bien lacée !

FRONTIN.

Je défie qu'on la place mieux : si vous entendiez là-bas comme il se démene, comme les déclarations vont dru, comme il entasse les soupirs, j'en ai déja compté plus de trente de la derniere conséquence, sans parler des génuflexions, des exclamations : Madame par-ci, Madame par-là ; ah ! les beaux yeux ! ah ! les belles mains ! Et ces mains-là, Monsieur, il ne les marchande pas, il en attrape toujours quelqu'une qu'on retire, couci, couci, & qu'il baise avec un appétit qui me désespere ; je l'ai laissé comme il en retenoit une sur qui il s'étoit déja jetté plus de dix fois, malgré qu'on en eût, ou qu'on n'en eût pas, & j'ai peur qu'à la fin elle ne lui reste.

ROSIMOND & DORIMENE, *riant.*

Hé, hé, hé, ...

ROSIMOND.

Cela est pourtant vif.

FRONTIN.

Vous riez ?

ROSIMOND, *riant, parlant de Dorimene.*

Oui, cette main-ci, voudra peut-être bien me dédommager du tort qu'on me fait sur l'autre.

DORIMENE, *lui donnant la main.*

Il y a de l'équité.

ROSIMOND, *lui donnant la main,*

Qu'en dis-tu, Frontin ; suis-je si à plaindre ?

FRONTIN.

Monſieur, on ſçait bien que Madame a des mains ; mais je vous trouve toûjours en arrière.

DORIMENE.

Renvoyez cet homme-là, Monſieur ; j'admire votre ſang-froid.

ROSIMOND.

Va-t'en. C'eſt Marton qui lui a tourné la cervelle !

FRONTIN.

Non, Monſieur, elle m'a corrigé, j'étois petit Maître auſſi-bien qu'un autre ; je ne voulois pas aimer Marton que je dois épouſer, parce que je croyois qu'il étoit mal-honnête d'aimer ſa future ; mais cela n'eſt pas vrai, Monſieur, fiez-vous à ce que je dis, je n'étois qu'un ſot, je l'ai bien compris. Faites comme moi, j'aime à préſent de tout mon cœur, & je le dis tant qu'on veut : ſuivez mon exemple ; Hortenſe vous plaît, je l'ai remarqué, ce n'eſt que pour être joli homme, que vous la laiſſez-là, & vous ne ſerez point joli, Monſieur.

DORIMENE.

Marquis, que veut-il donc dire avec ſon Hortenſe, qui vous plaît ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Quel travers vous donne-t-il là ?

ROSIMOND.

Qu'en ſçais-je ? Que voulez-vous qu'il ait

vu ? On veut que je l'épouse & je l'épouserai ; d'empressement, on ne m'en a pas vu beaucoup jusqu'ici, je ne pourrai pourtant me dispenser d'en avoir, & j'en aurai parce qu'il le faut : voilà tout ce que j'y sçache ; vous allez bien vîte. (*A Frontin.*) Retire-toi.

FRONTIN.

Quel dommage de négliger un cœur tout neuf ! cela est si rare !

DORIMENE.

Partira-t-il ?

ROSIMOND.

Va-t-en donc : faut-il que je te chasse ?

FRONTIN.

Je n'ai pas tout dit, la lettre est retrouvée, Hortense & Monsieur le Comte l'ont lue d'un bout à l'autre, mettez-y ordre ; ce maudit papier est encore de Madame.

DORIMENE.

Quoi ! parle-t-il du billet que je vous ai envoyé ici de chez moi ?

ROSIMOND.

C'est du même que j'avois perdu.

DORIMENE.

Eh ! bien, le hasard est heureux, cela les met au fait.

ROSIMOND.

Oh ! j'ai pris mon parti là-dessus, je m'en démêlerai bien : Frontin nous tirera d'affaire.

FRONTIN.

Moi, Monſieur ?

ROSIMOND.

Oui, toi-même.

DORIMENE.

On n'a pas beſoin de lui là-dedans, il n'y a qu'à laiſſer aller les choſes.

ROSIMOND.

Ne vous embarraſſez pas : voici Hortenſe & Dorante qui s'avancent, & qui paroiſſent s'entretenir avec aſſez de vivacité.

FRONTIN.

Eh ! bien, Monſieur, ſi vous ne m'en croyez pas, cachez-vous un moment derriere cette petite palliſſade, pour entendre ce qu'ils diſent, vous aurez le tems; ils ne vous voyent point.

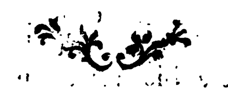
(Frontin, s'en va.)

ROSIMOND.

Il n'y auroit pas grand mal, le voulez-vous, Madame ? c'eſt une petite plaiſanterie de campagne.

DORIMENE.

Oui-dà, cela nous divertira.



SCENE VIII.

SCENE VIII.

ROSIMOND, DORIMENE, *au bout du Théâtre*, DORANTE, HORTENSE, *à l'autre bout.*

HORTENSE.

Je vous crois sincere, Dorante; mais quelques soient vos sentimens, je n'ai rien à y répondre jusqu'ici; on me destine à un autre. (*à part.*) Je crois que je vois Rosimond.

DORANTE.

Il sera donc votre époux, Madame?

HORTENSE.

Il ne l'est pas encore. (*à part.*) C'est lui avec Dorimene.

DORANTE.

Je n'oserois vous demander s'il est aimé.

HORTENSE.

Ah! doucement: je n'hésite point à vous dire que non.

DORIMENE, *à Rosimond.*

Cela vous afflige-t-il?

ROSIMOND.

Il faut qu'elle m'ait vu.

HORTENSE.

Ce n'est pas que j'aye de l'éloignement pour lui; mais si j'aime jamais, il en coû-

tera un peu davantage pour me rendre sensible ! Je n'accorderai mon cœur qu'aux soins les plus tendres, qu'à tout ce que l'amour aura de plus respectueux, de plus soumis : il faudra qu'on me dise mille fois, je vous aime avant que je le croye, & que je m'en soucie ; qu'on se fasse une affaire de la derniere importance de me le persuader ; qu'on ait la modestie de craindre d'aimer en vain, & qu'on me demande enfin mon cœur comme une grace qu'on sera trop heureux d'obtenir : Voilà à quel prix j'aimerai, Dorante, & je n'en rabattrai rien ; il est vrai qu'à ces conditions-là je cours risque de rester insensible, sur-tout de la part d'un homme comme le Marquis, qui n'en est pas réduit à ne soupirer que pour une Provinciale, & qui, au pis-aller, a touché le cœur de Dorimene.

DORIMENE, *après avoir écouté.*

Au pis-aller ! dit-elle, au pis-aller ! avançons, Marquis.

ROSIMOND.

Quel est donc votre dessein ?

DORIMENE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.

HORTENSE.

Quoi ! vous êtes-là, Madame ?

DORIMENE.

Eh ! oui, Madame, j'ai eu le plaisir de

vous entendre ; vous peignez si bien ! Qui est-ce qui me prendroit pour un pis-aller, cela me ressemble tout-à-fait pourtant. Je vous apprends en revanche que vous nous tirez d'un grand ambarras. Rosimond vous est indifférent & c'est fort bien fait, il n'osoit vous le dire : mais je parle pour lui ; son pis-aller lui est cher, & tout cela vient à merveille.

ROSIMOND, *en riant.*

Comment donc ! vous parlez pour moi ? Mais point du tout, Comtesse ! Finissons, je vous prie ; je ne reconnois point-là mes sentimens.

DORIMENE.

Taisez-vous, Marquis ; votre politesse ici, consiste à garder le silence : imaginez-vous que vous n'y êtes point.

ROSIMOND.

Je vous dis qu'il n'est pas question de politesse, & que ce n'est pas-là ce que je pense.

DORIMENE.

Il bat la campagne. Ne faut-il pas en venir à dire ce qui est vrai ? Votre cœur & le mien sont engagés, vous m'aimez.

ROSIMOND, *riant.*

Eh ! qui est-ce qui ne vous aimeroit pas ?

DORIMENE.

L'occasion se présente de le dire & je le dis ; il faut bien que Madame le sçache.

ROSIMOND.

Oui ! ceci eſt ſérieux.

DORIMENE.

Elle s'en doutoit ; je ne lui apprends preſque rien.

ROSIMOND.

Ah ! très-peu de choſe !

DORIMENE.

Vous avez beau m'intèrrompre, on ne vous écoute pas. Voudriez-vous l'épouſer, Hortenſe, prévenu d'une autre paſſion? Non, Madame, il faut qu'un mari vous aime, votre cœur ne s'en paſſeroit pas; ce ſont vos uſages, il ſont fort bons : n'en ſortez point, & travaillons de concert à rompre votre mariage.

ROSIMOND.

Parbleu! Meſdames, je vous traverſerai donc ; car je vais travailler à le concure .

HORTENSE.

Eh ! non, Monſieur, vous ne vous ferez point ce tort-là, ni à moi non plus.

DORANTE.

En effet, Marquis, à quoi bon feindre ? Je ſçais ce que tu penſes, tu me l'as confié, d'ailleurs, quand je t'ai dit mes ſentimens pour Madame, tu ne les a pas déſapprouvés.

ROSIMOND.

Je ne me ſouviens point de cela, & vous êtes un étourdi, qui me ferez des affaires avec Hortenſe.

HORTENSE.

Eh! Monsieur, point de mystere! Vous n'ignorez point mes dispositions, & il ne s'agit point ici de complimens.

ROSIMOND.

Eh! quoi! Madame, faites-vous quelqu'attention à ce qu'on dit-là? Ils se divertissent.

DORANTE.

Mais, parlons françois. Est-ce que tu aimes Madame?

ROSIMOND.

Ah! je suis ravi de vous voir curieux: c'est bien à vous à qui j'en dois rendre compte. (*à Hortense.*) Je ne suis pas embarrassé de ma réponse: mais approuvez, je vous prie, que je mortifie sa curiosité.

DORIMENE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha! .... il me prend envie aussi de lui demander s'il m'aime? voulez-vous gager qu'il n'osera me l'avouer? m'aimez-vous, Marquis?

ROSIMOND.

Courage, je suis en butte aux questions.

DORIMENE.

Ne l'ai-je pas dit?

ROSIMOND, *à Hortense.*

Et vous, Madame, serez-vous la seule qui ne m'en ferez point?

HORTENSE.

Je n'ai rien à sçavoir.

SCENE IX.

FRONTIN, ROSIMOND, DORIMENE, DORANTE, HORTENSE.

FRONTIN.

MOnſieur, je vous avertis que voilà votre mere avec Monſieur le Comte, qui vous cherchent, & qui viennent vous parler.

ROSIMOND, *à Frontin.*

Reſte ici.

DORANTE.

Je te laiſſe donc, Marquis.

DORIMENE.

Adieu, je reviendrai ſçavoir ce qu'ils vous auront dit.

HORTENSE.

Et moi je vous laiſſe penſer à ce que vous leur direz.

ROSIMOND.

Un moment, Madame; que tout ce qui vient de ſe paſſer, ne vous faſſe aucune impreſſion : vous voyez ce que c'eſt que Dorimene; vous avez dû démêler ſon eſprit & la trouver ſinguliere. C'eſt une ma-

niere de petit maître en femme qui tire sur le coquet, sur le cavalier même, n'y faisant pas grande façon pour dire ses sentimens, & qui s'avise d'en avoir pour moi, que je ne sçaurois brusquer comme vous voyez; mais vous croyez bien qu'on sçait faire la différence des personnes; on distingue, Madame, on distingue. Hâtons-nous de conclure pour finir tout cela, je vous en supplie.

HORTENSE.

Monsieur, je n'ai pas le tems de vous répondre; on approche. Nous nous verrons tantôt.

ROSIMOND, *quand elle part.*

La voilà, je crois, radoucie.

SCENE X.

FRONTIN, ROSIMOND.

FRONTIN.

JE n'ai que faire ici, Monsieur?

ROSIMOND.

Reste; il va peut-être être question de ce billet perdu, & il faut que tu le prenne sur ton compte.

FRONTIN.

Vous n'y ſongez pas, Monſieur ! Le diable qui a bien des ſecrets, n'auroit pas celui de perſuader les gens, s'il étoit à ma place ; d'ailleurs, Marton ſçait qu'il eſt à vous.

ROSIMOND.

Je le veux, Frontin, je le veux, je ſuis convenu avec Marton, qu'elle diroit que je n'ai ſçu ce que c'étoit ; ainſi, imaginez, faites comme il vous plaira ; mais tirez-moi d'intrigue.

SCENE XI.

ROSIMOND, FRONTIN, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

MOn fils, Monſieur le Comte a beſoin d'un éclairciſſement, ſur certaine Lettre ſans adreſſe, qu'on a trouvée & qu'on croit s'adreſſer à vous ? Dans la conjoncture où vous êtes, il eſt juſte qu'on ſoit inſtruit là-deſſus : parlez-nous naturellement, le ſtyle en eſt un peu libre ſur Hortenſe ; mais on ne s'en prend point à vous.

ROSIMOND.

Tout ce que je puis dire à cela, Madame, c'eſt que je n'ai point perdu de Lettre.

LE COMTE.

Ce n'eſt pourtant qu'à vous qu'on peut avoir écrit celle dont nous parlons, Monſieur le Marquis; & j'ai dit même à Marton, de vous la rendre. Vous l'a-t-elle rapportée ?

ROSIMOND.

Oui, elle m'en a montré une qui ne m'appartenoit point, (*à Frontin.*) A propos, ne m'as-tu pas dit, toi, que tu en avois perdu une? c'eſt peut-être la tienne ?

FRONTIN.

Monſieur, oui, je ne m'en reſſouvenois plus; mais cela ſe pourroit bien.

LE COMTE.

Non, non, on vous y parle à vous poſitivement, le nom de Marquis y eſt répété deux fois, & on y ſigne la Comteſſe pour tout nom, ce qui pourroit convenir à Dorimene.

ROSIMOND, *à Frontin.*

Eh! bien, qu'en dis-tu? Nous rendras-tu raiſon de ce que cela veut dire ?

FRONTIN.

Mais, oui, je me rappelle du Marquis dans cette Lettre; elle eſt, dites-vous, ſignée la Comteſſe ? Oui, Monſieur, c'eſt cela même, Comteſſe & Marquis, voilà l'hiſtoire.

LE COMTE, *riant.*

Hé, hé, hé! Je ne ſçavois pas que Fron-

tin fût un Marquis déguisé, ni qu'il fût en commerce de Lettres avec des Comtesses.

LA MARQUISE.

Mon fils, cela ne paroît pas naturel.

ROSIMOND, *à Frontin.*

Mais, te plaira-t-il de t'expliquer mieux?

FRONTIN.

Eh! vraiment, oui, il n'y a rien de si aisé: on m'y appelle Marquis, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Ah! la folle! On y signe Comtesse.

LA MARQUISE.

Eh bien?

FRONTIN.

Ah, ah, ah! l'extravagante.

ROSIMOND.

De qui parle-tu?

FRONTIN.

D'une étourdie que vous connoissez, Monsieur; de Lisette.

LA MARQUISE.

De la mienne? de celle que j'ai laissée à Paris?

FRONTIN.

D'elle-même.

LE COMTE, *riant.*

Et le nom de Marquis, d'où te vient-il?

FRONTIN.

De sa grace; je suis un Marquis de la

promotion de Lisette, comme elle est Comtesse de la promotion de Frontin, & cela est ordinaire. (*au Comte.*) Tenez, Monsieur, je connois un garçon qui avoit l'honneur d'être à vous pendant votre séjour à Paris, & qu'on appelloit familierement Monsieur le Comte. Vous étiez le premier, il étoit le second. Cela ne se pratique pas autrement ; voilà l'usage parmi nous autres subalternes de qualité, pour établir quelque subordination entre la livrée bourgeoise & nous ; c'est ce qui nous distingue.

ROSIMOND.

Ce qu'il vous dit est vrai.

LE COMTE, *riant.*

Je le veux bien ; tout ce qui m'inquiéte, c'est que ma fille a vû cette Lettre, elle ne m'en a pourtant pas paru moins tranquille : mais elle est réservée, & j'aurois peur qu'elle ne crût pas l'histoire des promotions de Frontin si aisément.

ROSIMOND.

Mais aussi, de quoi s'avisent ces Manants-là ?

FRONTIN.

Monsieur, chaque nation à ses coutumes, voilà les coutumes de la nôtre.

LE COMTE.

Il y pourroit, pourtant rester une petite

difficulté : c'est que dans cette Lettre on y parle d'une Provinciale, & d'un mariage avec elle, qu'on veut empêcher en venant ici, cela ressembleroit assez à notre projet.

LA MARQUISE.

J'en conviens.

ROSIMOND.

Parle.

FRONTIN.

Oh ! bagatelle. Vous allez être au fait. Je vous ai dit que nous prenions vos titres.

LE COMTE.

Oui, vous prenez le nom de vos Maîtres. Mais voilà tout, apparemment ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, mais quand nos Maîtres passent par le mariage, nous autres, nous quittons le célibat ; le Maître épouse la Maîtresse, & nous la Suivante, c'est encore la régle, & par cette régle que j'observerai ; vous voyez bien que Marton me revient. Lisette, qui est là-bas, le sçait, Lisette est jalouse, & Marton est tout de suite une Provinciale, & tout de suite on menace de venir empêcher le mariage. Il est vrai qu'on n'est pas venu, mais on vouloit venir.

LA MARQUISE.

Tout cela se peut, Monsieur le Comte, & d'ailleurs, il n'est pas possible de penser

que mon fils préférât Dorimene à Hortense, il faudroit qu'il fût aveugle.

ROSIMOND.

Monsieur est-il bien convaincu?

LE COMTE.

N'en parlons plus, ce n'est pas même votre amour pour Dorimene qui m'inquiéteroit; je sçais ce que c'est que ces amours-là : entre vous autres gens du bel air, souffrez que je vous dise que vous ne vous aimez guéres, & Dorimene notre alliée est un peu sur ce ton-là. Pour vous, Marquis, croyez-moi, ne donnez plus dans ces façons, elles ne sont pas dignes de vous; je vous parle déja comme à mon gendre : vous avez de l'esprit & de la raison, & vous êtes né avec tant d'avantage, que vous n'avez pas besoin de vous distinguer par des faux airs; restez ce que vous êtes, vous en vaudrez mieux; mon âge, mon estime pour vous, & ce que je vais vous devenir me permettent de vous parler ainsi.

ROSIMOND.

Je n'y trouve rien à redire.

LA MARQUISE.

Et je vous prie, mon fils, d'y faire attention.

LE COMTE.

Changeons de discours; Marton est-elle-là? Regarde, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, je l'apperçois qui passe avec ces Dames. (*Il l'appelle.*) Marton!

MARTON, *paroît*.

Qu'est-ce qui me demande?

LE COMTE.

Dites à ma fille de venir.

MARTON.

La voilà qui s'avance, Monsieur.

SCENE XIII.

HORTENSE, DORIMENE, DORANTE, ROSIMOND, LA MARQUISE, LE COMTE, MARTON, FRONTIN.

LE COMTE.

APprochez, Hortense, il n'est plus nécessaire d'attendre mon frere; il me l'écrit lui-même, & me mande de conclure; ainsi nous signons le Contrat ce soir, & nous vous marions demain.

HORTENSE, *se mettant à genoux.*

Signer le Contrat ce soir, & demain me marier! Ah! mon pere, souffrez que je me jette à vos genoux pour vous conjurer qu'il n'en soit rien; je ne croyois pas qu'on iroit

ſi vîte, & je devois vous parler tantôt.

LE COMTE, *relevant ſa fille, & ſe tournant du côté de la Marquiſe.*

J'ai prévu ce que je vois-là. Ma fille, je ſens les motifs de votre refus : c'eſt ce billet qu'on a perdu qui vous allarme; mais Roſimond dit qu'il ne ſçait ce que c'eſt : & Frontin......

HORTENSE

Roſimond eſt trop honnête homme pour le nier ſérieuſement, mon pere, les vues qu'on avoit pour nous ont peut-être pu l'engager d'abord à le nier; mais j'ai ſi bonne opinion de lui, que je ſuis perſuadée qu'il ne le déſavouera plus. (*à Roſimond.*) Ne juſtifierez-vous pas ce que je dis-là, Monſieur?

ROSIMNND.

En vérité, Madame, je ſuis dans une ſi grande ſurpriſe.....

HORTENSE.

Marton vous l'a vu recevoir, Monſieur.

FRONTIN.

Et non, celui-là étoit à moi, Madame, je viens d'expliquer cela, demandez....

HORTENSE.

Marton, on vous a dit de le rendre à Roſimond, l'avez-vous fait? dites la vérité.

MARTON.

Ma foi, Monſieur, le cas devient trop

grave, il faut que je parle : oui, Madame ; je l'ai rendu à Monsieur qui l'a remis dans sa poche ; je lui avois promis de dire qu'il ne l'avoit pas repris, sous prétexte qu'il ne lui appartenoit pas, & j'aurois glissé cela tout doucement si les choses avoient glissé de même : mais j'avois promis un petit mensonge, & non pas un faux serment, & c'en seroit un que de badiner avec des interrogations de cette sorte-là ; ainsi donc, Madame, j'ai rendu le billet ; Monsieur l'a repris : & si Frontin dit qu'il est à lui, je suis obligée en conscience de déclarer que Frontin est un fripon.

FRONTIN.

Je ne l'étois que pour le bien de la chose ; moi, c'étoit un service d'ami que je rendois.

MARTON.

Je me rappelle même que Monsieur, en ouvrant le billet que Frontin lui donnoit, s'est écrié : c'est de ma folle de Comtesse ! Je ne sçais de qui il parloit.

LE COMTE, *à Dorimene.*

Je n'ose vous dire que j'en ai reconnu l'écriture : j'ai reçu de vos lettres, Madame.

DORIMENE.

Vous jugez bien que je n'attendrai pas les explications ; qu'il les fasse. (*Elle sort.*)

LA MARQUISE, *sortant aussi.*

Il peut épouser qui il voudra, mais je ne

veux plus le voi , & je le déshérite.

LE COMTE, *qui la suit.*

Nous ne vous laisserons pas dans ce dessein-là, Marquise.

(*Hortense, les suit.*)

DORANTE, *à Rosimond en s'en allant.*

Ne t'inquiéte pas, nous appaiserons la Marquise, & heureusement te voilà libre.

FRONTIN.

Et cassé.

SCENE XIII.

FRONTIN, ROSIMOND.

ROSIMOND, *regarde Frontin, & puis rit.*

HA, ha, ha.

FRONTIN.

J'ai vu qu'on pleuroit de ses pertes, mais je n'en ai jamais vu rire; il n'y a pourtant plus d'Hortense.

ROSIMOND.

Je la regrette dans le fond.

FRONTIN.

Elle ne vous regrette guéres, elle.

ROSIMOND.

Plus que tu ne crois, peut-être.

FRONTIN.

Elle en donne de belles marques.

ROSIMOND.

Ce qui m'en fâche, c'eſt que me voilà pourtant obligé d'épouſer cette folle de Comteſſe : il n'y a point d'autre parti à prendre ; car à propos de quoi Hortenſe me refuſeroit-elle, ſi ce n'eſt à cauſe de Dorimene. Il faut qu'on le ſçache, & qu'on n'en doute pas : Je ſuis outré ; allons, tout n'eſt pas déſeſpéré, je parlerai à Hortenſe, & je la ramenerai. Qu'en dis-tu?

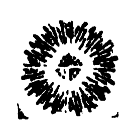
FRONTIN.

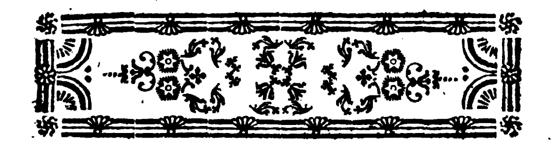
Rien. Quand je ſuis affligé, je ne penſe plus.

ROSIMOND.

Oh ! que veux-tu que j'y faſſe.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTON, HORTENSE, FRONTIN.

HORTENSE.

Je ne sçais plus quel parti prendre.

MARTON.

Il eſt, dit-on, dans une extrême agitation, il ſe fâche, il fait l'indifférent, à ce que dit Frontin ; il va trouver Dorimene, il la quitte ; quelquefois il ſoupire : ainſi ne vous rebutez pas, Madame : voyez ce qu'il vous veut, & ce que produira le déſordre d'eſprit où il eſt ; allons juſqu'au bout.

HORTENSE.

Oui, Marton, je le crois touché, & c'eſt-là ce qui m'en rebute le plus ; car qu'eſt-ce que c'eſt que la ridiculité d'un homme qui m'aime, & qui par vaine gloire,

n'a pu encore se résoudre à me le dire aussi franchement, aussi naïvement qu'il le sent?

MARTON.

Eh! Madame, plus il se débat, & plus il s'affoiblit; il faut bien que son impertinence s'épuise : achevez de l'en guérir. Quel reproche ne vous feriez-vous pas un jour s'il s'en retournoit ridicule? je lui avois donné de l'amour, vous diriez-vous, & ce n'est pas-là un présent si rare; mais il n'avoit point de raison, je pouvois lui en donner, il n'y avoit peut-être que moi qui en fût capable, & j'ai laissé partir cet honnête homme sans lui rendre ce service-là, qui nous auroit tant accommodé tous deux. Cela est bien dur; je ne méritois pas les beaux yeux que j'ai.

HORTENSE.

Tu badines, & je ne ris point; car si je ne réussis pas, je serai désolée, je te l'avoue : achevons pourtant.

MARTON.

Ne l'épargnez point: désespérez-le pour le vaincre; Frontin là-bas attend votre réponse pour la porter à son Maître. Lui dira-t-il qu'il vienne?

HORTENSE.

Dis-lui d'approcher.

MARTON, *à Frontin.*

Avance.

HORTENSE.

Sçais-tu ce que me veut ton Maître?

FRONTIN.

Hélas! Madame, il ne le ſçait pas lui-même, mais je crois le ſçavoir.

HORTENSE.

Apparemment qu'il a quelque motif, puiſqu'il demande à me voir?

FRONTIN.

Non, Madame, il n'y a encore rien de réglé là-deſſus, & en attendant, c'eſt par force qu'il demande à vous voir; il ne ſçauroit faire autrement: il n'y a pas moyen qu'il s'en paſſe; il faut qu'il vienne.

HORTENSE.

Je n'entends point.

FRONTIN.

Je ne m'entends pas trop non plus; mais je ſçais bien ce que je veux dire.

MARTON.

C'eſt ſon cœur qui le mene en dépit qu'il en ait, voilà ce que c'eſt.

FRONTIN.

Tu l'as dit; c'eſt ſon cœur qui a beſoin du vôtre, Madame, qui voudroit l'avoir à bon marché, qui vient ſçavoir à quel prix vous le mettez, le marchander du mieux qu'il pourra, & finir par en donner tout ce que vous voudrez: tout ménager qu'il eſt, c'eſt ma penſée.

HORTENSE.

A tout haſard, va le chercher.

SCENE II.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

MArton, je ne veux pas lui parler d'abord, je suis d'avis de l'impatienter; dis-lui que dans le cas présent je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire de nous voir, & que je le prie de vouloir bien s'expliquer avec toi sur ce qu'il a à me dire; s'il insiste, je ne m'écarte point, & tu m'en avertiras.

MARTON.

C'est bien dit: hâtez-vous de vous retirer, car je crois qu'il avance.

SCENE III.

MARTON, ROSIMOND.

ROSIMOND, *agité.*

OU est donc votre Maîtresse?

MARTON.

Monsieur, ne pouvez-vous pas me confier ce que vous lui voulez: après tout ce qui s'est passé, il ne sied pas beaucoup, dit-

elle, que vous ayiez un entretien ensemble, elle souhaiteroit se l'épargner ; d'ailleurs, je m'imagine qu'elle ne veut pas inquiéter Dorante qui ne la quitte guéres, & vous, vous n'avez qu'à me dire de quoi il s'agit.

ROSIMOND.

Quoi ! c'est la peur d'inquiéter Dorante qui l'empêche de venir ?

MARTON.

Peut-être bien.

ROSIMOND.

Ah ! celui-là me paroît neuf. On a de plaisans goûts en Province, Dorante... de sorte donc qu'elle a cru que je voulois lui parler d'amour. Ah ! Marton, je suis bien aise de la désabuser : allez lui dire qu'il n'en est pas question, que je n'y songe point, qu'elle peut venir avec Dorante même, si elle veut, pour plus de sûreté : dites-lui qu'il ne s'agit que de Dorimene, & que c'est une grace que j'ai à lui demander pour elle, rien que cela : allez, ha, ha, ha.

MARTON.

Vous l'attendrez ici, Monsieur ?

ROSIMOND.

Sans doute.

MARTON.

Souhaitez-vous qu'elle amene Dorante ? ou viendra-t-elle seule ?

ROSIMOND.

Comme il lui plaira ; quant à moi, je n'ai que faire de lui. (*Rosimond, un moment seul riant.*) Dorante l'emporte sur moi. Je n'aurois pas parié pour lui : sans cet avis-là j'allois faire une belle tentative ; mais que me veut cette femme-ci ?

SCENE IV.

DORIMENE, ROSIMOND.

DORIMENE.

MArquis, je viens vous avertir que je pars : vous sentez bien qu'il ne me convient plus de rester, & je n'ai plus qu'à dire adieu à ces gens-ci. Je retourne à ma terre, de-là à Paris où je vous attends pour notre mariage ; car il est devenu nécessaire depuis l'éclat qu'on a fait : vous ne pouvez me venger du dédain de votre mere que par-là : il faut absolument que je vous épouse.

ROSIMOND.

Eh ! oui, Madame, on vous épousera : mais j'ai pour nous à présent quelques mesures à prendre, qui ne demandent pas que vous soyez présente, & que je manquerois si vous ne me laissez pas.

DORIMENE.

DORIMENE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ces meſures! Dites-les moi en deux mots.

ROSIMOND.

Je ne ſçaurois; je n'en ai pas le tems.

DORIMENE.

Donnez-m'en la moindre idée, ne faites rien ſans conſeil : vous avez quelquefois beſoin qu'on vous conduiſe, Marquis, voyons le parti que vous prenez.

ROSIMOND.

Vous me chagrinez. (*à part.*) Que lui dirai-je? C'eſt que je veux ménager un racommodement entre vous & ma mere.

DORIMENE.

Cela ne vaut rien; je n'en ſuis pas encore d'avis : écoutez-moi.

ROSIMOND.

Eh! morbleu! Ne vous embarraſſez pas, c'eſt un mouvement qu'il faut que je me donne.

DORIMENE.

D'où vient le faut-il?

ROSIMOND.

C'eſt qu'on croiroit peut-être que je regrette Hortenſe, & je veux qu'on ſçache qu'elle ne me refuſe que parce que j'aime ailleurs.

DORIMENE.

Eh! bien, il n'en ſera que mieux que je

ſois préſente, la preuve de votre amour en ſera encore plus forte, quoiqu'à vrai dire, elle ſoit inutile ; ne ſçait-on pas que vous m'aimez ! Cela eſt ſi bien établi & ſi croyable.

ROSIMOND.

Eh ! de grace, Madame, allez-vous-en. (*à part.*) Ne pourrai-je l'écarter ?

DORIMENE.

Attendez donc ; ne pouvez-vous m'épouſer qu'avec l'agrément de votre mere ? Il ſeroit plus flatteur pour moi qu'on s'en paſſât, ſi cela ſe peut, & d'ailleurs, c'eſt que je ne me racommoderai point : je ſuis piquée.

ROSIMOND.

Reſtez piquée, ſoit ; ne vous racommodez point, ne m'épouſez pas : mais retirez-vous pour un moment.

DORIMENE.

Que vous êtes entêté !

ROSIMOND, *à part.*

L'incommode femme !

DORIMENE.

Parlons raiſon. A qui vous adreſſez-vous ?

ROSIMOND.

Puiſque vous voulez le ſçavoir, c'eſt à Hortenſe que j'attends, & qui arrive, je penſe.

DORIMENE.

Je vous laiſſe donc, à condition que je reviendrai ſçavoir ce que vous aurez conclu avec elle : entendez-vous ?

ROSIMOND.

Eh ! non, tenez-vous en repos ; j'irai vous le dire.

SCENE V.

ROSIMOND, HORTENSE, MARTON.

MARTON, *en entrant, à Hortenſe.*

MAdame, n'héſitez point à entretenir Monſieur le Marquis, il m'a aſſuré qu'il ne ſeroit point queſtion d'amour entre vous, & que ce qu'il a à vous dire ne concerne uniquement que Dorimene ; il m'en a donné ſa parole.

ROSIMOND, *à part.*

Le préambule eſt fort néceſſaire.

HORTENSE.

Vous n'avez qu'à reſter, Marton.

ROSIMOND, *à part.*

Autre précaution.

MARTON, *à part.*

Voyons comme il s'y prendra.

HORTENSE.

Que puis-je faire pour obliger Dorimene, Monsieur ?

ROSIMOND, *à part.*

Je me sens ému.. (*haut.*) Il ne s'agit plus de rien, Madame, elle m'avoit prié de vous engager à disposer l'esprit de ma mere en sa faveur ; mais ce n'est pas la peine, cette démarche-là ne réussiroit pas.

HORTENSE.

J'en ai meilleure augure ; essayons toujours : mon pere y songeoit, & moi aussi, Monsieur : ainsi, comptez tous deux sur nous. Est-ce-là tout ?

ROSIMOND.

J'avois à vous parler de son billet qu'on a trouvé, & je venois vous protester que je n'y ai point de part ; que j'en ai senti tout le manque de raison, & qu'il m'a touché plus que je ne puis le dire.

MARTON, *en riant.*

Hélas !

HORTENSE.

Pure bagatelle qu'on pardonne à l'amour.

ROSIMOND

C'est qu'assurément vous ne méritez pas la façon de penser qu'elle y a eu ; vous ne la méritez pas.

MARTON, *à part.*

Vous ne la méritez pas ?

HORTENSE.

Je vous jure, Monſieur, que je n'y ai point pris garde, & que je n'en agirai pas moins vivement dans cette occaſion-ci. Vous n'avez plus rien à me dire, je penſe?

ROSIMOND.

Notre entretien vous eſt ſi à charge, que j'héſite de le continuer.

HORTENSE.

Parlez, Monſieur.

MARTON, *à part.*

Ecoutons.

ROSIMOND.

Je ne ſçaurois revenir de mon étonnement : j'admire le mal entendu qui nous ſépare; car enfin, pourquoi rompons-nous ?

MARTON, *en riant, à part.*

Voyez quelle aiſance !

ROSIMOND.

Un mariage arrêté, convenable, que nos parens ſouhaitoient, dont je faiſois tout le cas qu'il falloit, par quelle tracaſſerie arrive-t-il qu'il ne s'acheve pas ? Cela me paſſe.

HORTENSE.

Ne devez-vous pas être charmé, Monſieur, qu'on vous débarraſſe d'un mariage où vous ne vous engagiez que par complaiſance ?

ROSIMOND.

Par complaiſance !

MARTON.

Par complaisance ! Ah ! Madame, où se récriera-t-on, si ce n'est ici ? Malheur à tout homme qui pourroit écouter cela de sang froid.

ROSIMOND.

Elle a raison. Quand on n'examine pas les gens, voilà comme on les explique.

MARTON, *à part.*

Voilà comme on est un sot.

ROSIMOND.

J'avois crû pourtant vous avoir donné quelque preuve de délicatesse de sentiment. (*Hortense rit.*) (*Rosimond continue.*) Oui, Madame, de délicatesse.

MARTON, *toujours à part.*

Cet homme-là est incurable.

ROSIMOND.

Il n'y a qu'à suivre ma conduite ; toutes vos attentions ont été pour Dorante, songez-y ; à peine m'avez-vous regardé : là-dessus, je me suis piqué, cela est dans l'ordre. J'ai paru manquer d'empressement, j'en conviens, j'ai fait l'indifférent, même le fier, si vous voulez ; j'étois fâché : cela est-il si désobligeant ? Est-ce-là de la complaisance ? Voilà mes torts. Auriez-vous mieux aimé qu'on ne prît garde à rien ? Qu'on ne sentît rien ? Qu'on eût été content sans devoir l'être ? Et fit-on jamais aux gens les reproches que vous me faites, Madame ?

HORTENSE.

Vous vous plaignez ſi joliment, que je ne me laſſerois point de vous entendre; mais il eſt tems que je me retire. Adieu, Monſieur.

MARTON.

Encore un inſtant, Monſieur me charme, on ne trouve pas toujours des Amans d'une eſpéce auſſi rare.

ROSIMOND.

Mais, reſtez donc, Madame, vous ne me dites mot: convenons de quelque choſe. Y a-t-il matiere de rupture entre nous? Où allez-vous? Preſſer ma mere de ſe racommoder avec Dorimene? Oh! vous me permettrez de vous retenir! Vous n'irez pas. Qu'elles reſtent brouillées, je ne veux point de Dorimene; je n'en veux qu'à vous. Vous laiſſerez-là Dorante, & il n'y a point ici s'il vous plaît, d'autre raccommodement à faire, que le mien avec vous; il n'y en a point de plus preſſé. Ah ça, voyons? vous rendez-vous juſtice? Me la rendez-vous? Croyez-vous qu'on ſente ce que vous valez? Sommes-nous enfin d'accord? En eſt-ce fait? Vous ne me répondez rien?

MARTON.

Tenez, Madame, vous croyez peut-être que Monſieur le Marquis ne vous aime point, parce qu'il ne vous le dit pas bien

bourgeoisement, & en termes précis; mais faut-il réduire un homme comme lui à cette extrêmité-là ? Ne doit-on pas l'aimer gratis? A votre place, pourtant, Monsieur, je m'y résoudrois. Qui est-ce qui le sçaura ? Je vous garderai le secret. Je m'en vais, car j'ai de la peine à voir qu'on vous maltraite.

ROSIMOND.

Qu'est-ce que c'est que ce discours ?

HORTENSE.

C'est une étourdie qui parle : mais il faut qu'à mon tour la vérité m'échappe, Monsieur, je n'y sçaurois résister. C'est que votre petit jargon de galanterie me choque, me révolte, il souleve la raison : C'est pourtant dommage. Voici Dorimene qui approche, & à qui je vais confirmer tout ce que je vous ai promis, & pour vous, & pour elle.

SCENE VI.

DORIMENE, HORTENSE. ROSIMOND.

DORIMENE.

JE ne suis point de trop, Madame, je sçais le sujet de votre entretien, il me l'a dit.

HORTENSE.

Oui, Madame, & je l'assurois que mon pere & moi n'oublierons rien pour réussir à ce que vous souhaitez.

DORIMENE.

Ce n'est pas pour moi qu'il le souhaite, Madame, & c'est bien malgré moi qu'il vous en a parlé.

HORTENSE.

Malgré vous? Il m'a pourtant dit que vous l'en aviez prié.

DORIMENE.

Eh! point du tout, nous avons pensé nous quereller là-dessus à cause de la répugnance que j'y avois: il n'a pas même voulu que je fusse présente à votre entretien. Il est vrai que le motif de son obstination est si tendre, que je me serois rendue; mais j'accours pour vous prier de laisser tout-là. Je viens de rencontrer la Marquise qui m'a saluée d'un air si glacé, si dédaigneux, que voilà qui est fait, abandonnons ce projet; il y a des moyens de se passer d'une cérémonie si désagréable: elle me rebuteroit de notre mariage.

ROSIMOND.

Il ne se fera jamais, Madame.

DORIMENE.

Vous êtes un petit emporté.

HORTENSE.

Vous voyez, Madame, jusqu'où le dépit porte un cœur tendre.

DORIMENE.

C'eſt que c'eſt une démarche ſi dure, ſi humiliante.

HORTENSE.

Elle eſt néceſſaire : il ne ſeroit pas ſéant de vous marier ſans l'aveu de Madame la Marquiſe, & nous allons agir mon pere & moi, s'il ne l'a déjà fait.

ROSIMOND.

Non, Madame, je vous prie très-ſérieuſement qu'il ne s'en mêle point, ni vous non plus.

DORIMENE.

Et moi, je vous prie qu'il s'en mêle, & vous auſſi, Hortenſe. Le voici qui vient, je vais lui en parler moi-même. Etes-vous content, petit ingrat? Quelle complaiſance il faut avoir!

SCENE VII.

LE COMTE, DORANTE, DORIMENE, HORTENSE, ROSIMOND.

LE COMTE, *à Dorimene.*

VEnez, Madame, hâtez-vous de grace, nous avons laiſſé la Marquiſe avec quelques amis qui tâchent de la gagner. Le

moment m'a paru favorable : présentez-vous, Madame, & venez, par vos politesses achever de la déterminer ; ce sont des pas que la bienséance exige que vous fassiez. Suivez-nous aussi, ma fille, & vous, Marquis, attendez ici, on vous dira quand il sera tems de paroître.

ROSIMOND, *à part.*

Ceci est trop fort.

DORIMENE.

Je vous rends mille graces de vos soins, Monsieur le Comte. Adieu, Marquis, tranquillisez-vous donc.

DORANTE, *à Rosimond.*

Point d'inquiétude, nous te rapporterons de bonnes nouvelles.

HORTENSE.

Je me charge de vous les venir dire.

SCENE VIII.

ROSIMOND, *abattu & rêveur.* FRONTIN.

FRONTIN, *bas.*

SOn air rêveur est de mauvais présage... (*haut.*) Monsieur ?

ROSIMOND.

Que me veux-tu ?

FRONTIN.

Epousons-nous Hortense?

ROSIMOND.

Non, je n'épouse personne.

FRONTIN.

Et cet entretien que vous avez eu avec elle, il a donc mal fini?

ROSIMOND.

Très-mal.

FRONTIN.

Pourquoi cela?

ROSIMOND.

C'est que je lui ai déplu.

FRONTIN.

Je vous croi.

ROSIMOND.

Elle dit que je la choque.

FRONTIN.

Je n'en doute pas : j'ai prévu son indignation.

ROSIMOND.

Quoi! Frontin, tu trouves qu'elle a raison?

FRONTIN.

Je trouve que vous seriez charmant, si vous ne faisiez pas le petit agréable : ce sont vos agrémens qui vous perdent.

ROSIMOND.

Mais, Frontin, je sors du Monde; y étois-je si étrange?

FRONTIN.

On s'y moquoit de nous la plûpart du tems ; je l'ai fort bien remarqué, Monsieur : les gens raisonnables ne pouvoient pas nous souffrir : en vérité, vous ne plaisiez qu'aux Dorimenes & moi aussi : & nos camarades n'étoient que des étourdis : Je le sens bien à présent ; & si vous l'aviez senti aussi-tôt que moi, l'adorable Hortense vous auroit autant chéri que me chérit sa gentille Suivante, qui m'a défait de toute mon impertinence.

ROSIMOND.

Est-ce qu'en effet, il y auroit de ma faute ?

FRONTIN.

Regardez-moi : est-ce que vous me reconnoissez, par exemple ? Voyez comme je parle naturellement à cette heure, en comparaison d'autrefois que je prenois des tons si sots : Bonjour, la belle enfant, qu'est-ce ? Eh ! comment vous portez-vous ? Voilà comme vous m'aviez appris à faire, & cela me fatiguoit ; au lieu qu'à présent je suis si à mon aise : Bonjour, Marton, comment te porte-tu ? Cela coule de source, & on est gracieux, avec toute la commodité possible.

ROSIMOND.

Laisse-moi, il n'y a plus de ressource : Et tu me chagrine.

SCENE IX.

MARTON, FRONTIN. ROSIMOND.

FRONTIN, *à part à Marton.*

ENcore une petite façon, & nous le tenons, Marton.

MARTON, *à part les premiers mots.*

Je vais l'achever. Monſieur : ma Maîtreſſe que j'ai rencontrée en paſſant, comme elle vous quittoit, m'a chargé de vous prier d'une choſe qu'elle a oubliée de vous dire tantôt, & dont elle n'auroit peut-être pas le tems de vous avertir aſſez-tôt : c'eſt que Monſieur le Comte pourra vous parler de Dorante, vous faire quelques queſtions ſur ſon caractere, & elle ſouhaiteroit que vous en diſſiez du bien, non pas qu'elle l'aime encore ; mais comme il s'y prend d'une maniere à lui plaire, il ſera bon, à tout haſard, que Monſieur le Comte ſoit prévenu en ſa faveur.

ROSIMOND.

Oh ! parbleu, c'en eſt trop ; ce trait me pouſſe à bout : Allez, Marton, dites à votre Maîtreſſe que ſon procédé eſt injurieux,

& que Dorante, pour qui elle veut que je parle, me répondra de l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

MARTON.

Eh ! Monsieur, à qui en avez-vous ? Quel mal vous fait-on ? Par quel intérêt refusez-vous d'obliger ma Maîtresse, qui vous sert actuellement, vous-même, & qui en revanche, vous demande en grace de servir votre propre ami? Je ne vous conçois pas! Frontin, quelle fantaisie lui prend-il donc ? pourquoi se fâche-t-il contre Hortense ? Sçais-tu ce que c'est ?

FRONTIN.

Eh ! mon enfant, c'est qu'il l'aime.

MARTON.

Bon ! Tu rêve. Cela ne se peut pas. Dit-il vrai, Monsieur ?

ROSIMOND.

Marton, je suis au désespoir !

MARTON.

Quoi ! Vous ?

ROSIMOND.

Ne me trahis pas ; je rougirois que l'ingrate le sçût : mais je te l'avoue, Marton : oui, je l'aime, je l'adore, & je ne sçaurois supporter sa perte.

MARTON.

Ah ! C'est parler que cela ; voilà ce qu'on appelle des expressions.

ROSIMOND.

Garde-toi sur tout de les répéter.

MARTON.

Voilà qui ne vaut rien ; vous retombez.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, dites toujours : je l'adore ? ce mot-là vous portera bonheur.

ROSIMOND.

L'ingrate !

MARTON.

Vous avez tort ; car il faut que je me fâche à mon tour : Est-ce que ma Maîtresse se doute seulement que vous l'aimez ? jamais le mot d'amour est-il sorti de votre bouche pour elle ? Il sembloit que vous auriez eu peur de compromettre votre importance ; ce n'étoit pas la peine que votre cœur se dévelopât sérieusement pour ma Maîtresse, ni qu'il se mît en frais de sentiment pour elle. Trop heureuse de vous épouser, vous lui faisiez la grâce d'y consentir : Je ne vous parle si franchement, que pour vous mettre au fait de vos torts : il faut que vous les sentiez : c'est de vos façons dont vous devez rougir, & non pas d'un amour qui ne vous fait qu'honneur.

FRONTIN.

Si vous sçaviez le chagrin que nous en

avions, Marton & moi; nous en étions si pénétrés.....

ROSIMOND.

Je me suis mal conduit, j'en conviens.

MARTON.

Avec tout ce qui peut rendre un homme aimable, vous n'avez rien oublié pour vous empêcher de l'être. Souvenez-vous des discours de tantôt; j'en étois dans une fureur...

FRONTIN.

Oui, elle m'à dit que vous l'aviez scandalisée; car elle est notre amie.

MARTON.

C'est un mal entendu qui nous sépare, & puis concluons quelque chose; un mariage arrêté, convenable, dont je faisois cas: voilà de votre style; & avec qui? avec la plus charmante & la plus raisonnable fille du monde, & je dirai même la plus disposée d'abord à vous vouloir du bien.

ROSIMOND.

Ah! Marton, n'en dis pas davantage. J'ouvre les yeux; je me déteste, & il n'est plus tems!

MARTON.

Je ne dis pas cela, Monsieur le Marquis, votre état me touche, & peut-être touchera-t-il ma Maîtresse.

FRONTIN.

Cette belle Dame a l'air si clément.

MARTON.

Me promettez-vous de rester comme vous êtes? Continuerez-vous d'être aussi aimable que vous l'êtes actuellement? En est-ce fait? N'y a-t-il plus de Petit Maître?

ROSIMOND.

Je suis confus de l'avoir été, Marton.

FRONTIN.

Je pleure de joie.

MARTON.

Eh! bien, portez-lui donc ce cœur tendre & repentant : jettez-vous à ses genoux, & n'en sortez point qu'elle ne vous ait fait grace.

ROSIMOND.

Je m'y jetterai, Marton, mais sans espérance, puisqu'elle aime Dorante.

MARTON.

Doucement; Dorante ne lui a plu qu'en s'efforçant de lui plaire, & vous lui avez plu d'abord; cela est différent : c'est reconnoissance pour lui, c'étoit inclination pour vous, & l'inclination reprendra ses droits. Je la vois qui s'avance; nous vous laissons avec elle.



SCENE X.

ROSIMOND, HORTENSE.

HORTENSE.

BOnnes nouvelles, Monſieur le Marquis, tout eſt pacifié.

ROSIMOND, *ſe jettant à ſes genoux.*

Et moi je meurs de douleur, & je renonce à tout, puiſque je vous perds, Madame.

HORTENSE.

Ah! Ciel, levez-vous, Roſimond; ne vous troublez pas, & dites-moi ce que cela ſignifie.

ROSIMOND.

Je ne mérite pas, Hortenſe, la bonté que vous avez de m'entendre, & ce n'eſt pas en me flattant de vous fléchir, que je viens d'embraſſer vos genoux Non, je me fais juſtice; je ne ſuis pas même digne de votre haine, & vous ne me devez que du mépris; mais mon cœur vous a manqué de reſpect; il vous a refuſé l'aveu de tout l'amour dont vous l'aviez pénétré, & je veux pour l'en punir, vous déclarer les motifs ridicules du myſtere qu'il vous en a fait. Oui, belle Hortenſe, cet amour que je ne méritois pas de ſentir, je ne vous

l'ai caché que par le plus miſérable, par le plus incroyable orgueil qui fût jamais. Triomphez donc d'un malheureux qui vous adoroit, qui a pourtant négligé de vous le dire, & qui a porté la préſomption juſqu'à croire que vous l'aimeriez ſans cela : voilà ce que j'étois devenu par de faux airs ; refuſez m'en le pardon que je vous en demande ; prenez en réparation de mes folies l'humiliation que j'ai voulu ſubir en vous les apprenant : ſi ce n'eſt pas aſſez, riez en vous-même, & ſoyez ſûre d'en être toujours vengée par la douleur éternelle que j'en emporte.

SCENE XI.

DORIMENE, DORANTE, HORTENSE, ROSIMOND.

DORIMENE.

ENfin, Marquis, vous ne vous plaindrez plus ; je ſuis à vous, il vous eſt permis de m'épouſer ; il eſt vrai qu'il m'en coute le ſacrifice de ma fierté : mais que ne fait-on pas pour ce qu'on aime ?

ROSIMOND.

Un moment de grace, Madame.

DORANTE.

Votre pere consent à mon bonheur, si vous y consentez vous-même, Madame.

HORTENSE.

Dans un instant, Dorante.

ROSIMOND, *à Hortense.*

Vous ne me dites rien, Hortense? Je n'aurois pas même en partant, la triste consolation d'espérer que vous me plaindrez?

DORIMENE.

Que veut-il dire avec sa consolation? De quoi demande-t-il donc qu'on le plaigne?

ROSIMOND.

Ayez la bonté de ne pas m'interrompre.

HORTENSE.

Quoi! Rosimond, vous m'aimez!

ROSIMOND.

Et mon amour ne finira qu'avec ma vie.

DORIMENE.

Mais, parlez donc? répétez-vous une Scene de Comédie?

ROSIMOND.

Eh! de grace.

DORANTE.

Que dois-je penser, Madame?

HORTENSE.

Tout-à-l'heure. (*à Rosimond.*) Et vous n'aimez pas Dorimene?

ROSIMOND.

Elle est présente, & je dis que je vous adore, & je le dis sans être infidéle: ap-

prouvez que je n'en diſe pas davantage.

DORIMENE.

Comment donc, vous l'adorez ! Vous ne m'aimez pas ? A-t-il perdu l'eſprit ? Je ne plaiſante plus, moi.

DORANTE.

Tirez-moi de l'inquiétude où je ſuis, Madame ?

ROSIMOND.

Adieu, belle Hortenſe ; ma préſence doit vous être à charge. Puiſſe Dorante, à qui vous accordez votre cœur, ſentir toute l'étendue du bonheur que je perds. (*à Dorante.*) Tu me donnes la mort, Dorante ; mais je ne mérite pas de vivre, & je te pardonne.

DORIMENE.

Voilà qui eſt bien particulier !

HORTENSE.

Arrêtez, Roſimond : ma main peut-elle effacer le reſſouvenir de la peine que je vous ai faite ? Je vous la donne.

ROSIMOND.

Je devrois expirer d'amour, de tranſport & de reconnoiſſance.

DORIMENE.

C'eſt un rêve ! Voyons. A quoi cela aboutira-t-il ?

HORTENSE, *à Roſimond.*

Ne me ſçachez pas mauvais gré de ce

qui s'est passé; je vous ai refusé ma main, j'ai montré de l'éloignement pour vous; rien de tout cela n'étoit sincere : c'étoit mon cœur qui éprouvoit le vôtre. Vous devez tout à mon penchant; je voulois pouvoir m'y livrer; je voulois que ma raison fût contente, & vous comblez mes souhaits : jugez à présent du cas que j'ai fait de votre cœur par tout ce que j'ai tenté pour en obtenir la tendresse entiere.

(Rosimond, se jette à genoux.)

DORIMENE, *en s'en allant.*

Adieu. Je vous annonce qu'il faudra l'enfermer au premier jour.

SCENE XII.

LE COMTE, LA MARQUISE, MARTON, FRONTIN.

LE COMTE.

Rosimond à vos pieds, ma fille! Qu'est-ce que cela veut dire?

HORTENSE.

Mon pere, c'est Rosimond qui m'aime, & que j'épouserai si vous le souhaitez.

ROSIMOND.

Oui, Monsieur, c'est Rosimond devenu

raisonnable & qui ne voit rien d'égal au bonheur de son sort.

LE COMTE, *à Dorante.*

Nous les destinions l'un à l'autre, Monsieur; vous m'aviez demandé ma fille: mais vous voyez bien qu'il n'est plus question d'y songer.

LA MARQUISE.

Ah! mon fils, que cet évenement me charme!

DORANTE, *à Hortense.*

Je ne me plains point, Madame; mais votre procédé est cruel.

HORTENSE.

Vous n'avez rien à me reprocher, Dorante; vous vouliez profiter des fautes de votre ami, & ce dénouement-ci vous rend justice.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, ah! Madame, mon incomparable Marton!

MARTON.

Aimes-moi à présent tant que tu voudras, il n'y aura rien de perdu.

FIN.

LE LEGS,

COMÉDIE

En un Acte, en Prose,

PAR M. DE MARIVAUX, de l'Académie Françoise:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 11 *Juin* 1736.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

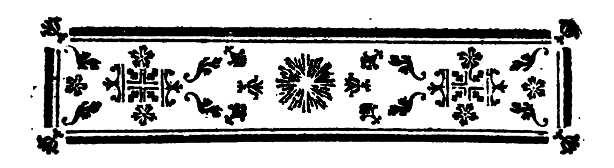
LE MARQUIS.

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, Suivante de la Comteffe.

LÉPINE, Valet-de-chambre du Marquis.



LE LEGS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LF CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LA démarche que vous allez faire auprès du Marquis m'allarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent, & le mien, lui laisse six cens mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cens mille; cela est à son choix : mais le Marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la Comtesse ; d'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même : voilà encore une succession de six cens mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas ; & vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cens mille, il aimera mieux m'épouser ;

moi qui lui ſuis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comteſſe, qui, peut-être, ne le hait pas, & qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comteſſe ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours, & je n'en ſuis pas ſurpriſe. Du caractere dont elle eſt, celui du Marquis doit être de ſon goût. La Comteſſe eſt une femme bruſque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtreſſe. Le Marquis eſt un homme doux, paiſible, aiſé à conduire; & voilà ce qu'il faut à la Comteſſe; auſſi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît; c'eſt, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaiſant, le plus ſociable! D'ailleurs, le Marquis eſt d'un âge qui lui convient; elle n'eſt plus de cette grande jeuneſſe: il a trente-cinq ou quarante ans; & je vois bien qu'elle ſeroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'évenement ne vous trompe. Ce n'eſt pas un petit objet que deux cens mille francs qu'il faudra qu'on vous donne ſi l'on ne vous épouſe pas; & puis, quand le Marquis & la Comteſſe s'aimeroient, de l'humeur dont

ils font tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

HORTENSE.

Oh! moyennant l'embarras où je vais jetter le Marquis, il faudra bien qu'il parle, & je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le tems que nous sommes à cette campagne chez la Comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se taît; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, si je n'épouse point le Marquis.

LE CHEVALIER.

Mais, s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh! non, vous dis-je; laissez-moi faire. Je crois qu'il espere que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cens mille francs de moins; je suis bien-aise de vous les apporter en mariage: je suis persuadée que la Comtesse & le Marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine & Lisette qui vont venir me parler. L'un est un gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres; je les intéresserai a m'instruire, & tout ira bien. Les voilà qui viennent; retirez-vous.

SCENE II.

LISETTE, LÉPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

VENEZ, Lisette, approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, Madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, vous au Marquis, & vous à la Comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, Madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Du moins, Madame, faudroit-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez; je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serois volontiers de l'avis de

Mademoiselle ; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien ; & voici dequoi il est question : le Marquis, votre maître, vous estime, Lépine.

LÉPINE, *froidement.*

Extrêmement, Madame, il me connoît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

LÉPINE.

Oui, Madame, de toutes ses pensées, incontinent j'en ai copie ; il n'en sait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la Comtesse.

LISETTE.

J'ai cet honneur-là, Madame.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine; je me figure que le Marquis aime la Comtesse, me trompai-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÉPINE.

Je n'affirme rien; mais patience. Nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

HORTENSE.

Eh ! soupçonnez-vous qu'il l'aime?

LÉPINE.

De soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la Comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, Madame.

LÉPINE.

Je differe avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractere dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le Marquis à le déclarer à la Comtesse? Et vous, Lisette, disposer la Comtesse à se l'entendre dire? Ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, & c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maitresse est veuve; elle est tranquille; son état est heureux, ce seroit dommage de l'en tirer: je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, *froidement*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le Marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très-bon; il a ses peines, chaque état a les siennes: quelquefois le mien me pese; le tout est égal. Oui, je vous servirai, Madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal. On s'épouse de tout tems, on s'épousera toujours; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus, que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est dequoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins, Mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espere que vous penserez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avois à vous dire. Adieu, Lisette, vous ferez ce qu'il vous plaira: je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCENE III.

LÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

NOus n'avons rien à nous dire, Mons de Lépine. J'ai affaire, & je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, Mademoiselle, retardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avois pas envisagé vos graces; je ne connoissois pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant: c'est tout au plus si je connois actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette Dame se figuroit que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle se figuroit mal.

LÉPINE.

Attendez; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis; oh! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur de Lépine, vous êtes très-galant ; oh ! très-galant. Mais l'ennui me prend dès qu'on me loue. Abrégeons. Est-ce-là tout ?

LÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie ; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc ! Est-ce-là ce Lépine que vous connoissiez ? N'y voyez-vous rien de nouveau ? Que vous dit le cœur ?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien-là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étois un garçon assez revenant ; mais nous y retournerons ; c'est partie à remettre. Écoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maitresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance, que la Comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'ame joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes ; & je vous l'accorde.

Le Marquis, homme tout ſimple, peu hazardeux dans le diſcours, n'oſera jamais aventurer la déclaration ; & des déclarations, la Comteſſe les épouvante ; femme qui néglige les complimens, qui vous parle entre l'aigre & le doux, & dont l'entretien a je ne ſais quoi de ſec, de froid, de purement raiſonnable. Le moyen que l'amour puiſſe être mis en avant avec cette femme ? Il ne ſera jamais à propos de lui dire je vous aime, à moins qu'on ne lui diſe à propos de rien. Cette matiere, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant ; moi, je prétends qu'elle a pris goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux perſonnages. Qu'en ſera-t-il ? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute ſimpleſſe, & qu'ils s'épouſeront de même. Qu'en ſera-t-il ! Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc ! parlez ; êtes-vous d'accord ?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiſelle, eſt-ce mon amour qui vous déplaît ?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup. Mais

confidérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtres fe marieront; que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne fe marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maitreffe, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-deffous d'elle; & j'aurai foin de l'entretenir dans cette humeur; attendu qu'il n'eft pas de mon petit intérêt qu'elle fe marie. Ma condition n'en feroit pas fi bonne, entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la Comteffe y gagne; & moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-deffus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, & ne me valent rien. Ainfi, quelque jolie que je fois, continuez de n'en rien voir; laiffez-là la découverte que vous avez faite de mes graces, & paffez toujours fans y prendre garde.

LÉPINE, *froidement.*

Je les ai vûes, Mademoifelle; j'en fuis frappé, & n'ai de reméde que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une fyllabe.

(*Elle veut s'en aller.*)

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez;

moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient; il faut qu'ils s'épousent, selon moi : je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, & vous me refusez le réciproque? Je calcule qu'il me fait besoin, & je l'aurai, sandis; je le prétends.

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis.

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître qui nous arrive.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

AH! vous voici, Lisette? Je suis bien-aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avois pourtant quelque chose à vous dire. Etes vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'eſtime & de reſpect pour Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaiſir, Liſette; je fais beaucoup de cas de vous, auſſi. Vous me paroiſſez une très-bonne fille, & vous êtes à une maitreſſe qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-tems que je le ſais, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'eſt que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez-vous aimer, Monſieur le Marquis? Eſt-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras; le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'une autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela ſe peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en ſait rien; je n'ai pas oſé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse : &, comme ta maitresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi ; & je ne saurois plus que lui dire : de sorte que j'ai rêvé qu'il seroit bon que tu la prévinsse en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur ; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh ! d'où vient ? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines. (*Montrant Lépine.*) Et si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement, & sans regarder Lisette.*

De rechef, recueillez-vous là-dessus, Mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, Monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma maitresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle ; je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoissez-vous pas ?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire ?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tantpis. Cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas. Du récit de Mademoiselle n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart, je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette; ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

SCENE V.

LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

N'EXIGEZ rien. Ne gênons point Mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je vous chéris ni plus ni moins; gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne, le plus effronté; mais aussi le plus divertissant.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

VOici ma maitreſſe. De l'humeur dont elle eſt, je crois que cet amour-ci ne la divertira gueres. Gare que le Marquis ne ſoit bientôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Liſette, dites qu'on porte cette lettre à la poſte ; en voilà dix que j'écris depuis trois ſemaines. La ſotte choſe qu'un procès ! Que j'en ſuis laſſe ! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui ſe marient.

LISETTE, *riant.*

Bon, votre procès ! Une affaire de mille francs. Voilà quelque choſe de bien conſidérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier ? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'envie de me remarier ? Pourquoi me dites-vous cela ?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas ; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence ; en tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh ! il faut pourtant que vous connoiſſiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Briſons là-deſſus. Je rêve à une autre choſe. Le Marquis n'a ici qu'un valet-de-chambre, dont il a peut-être beſoin, & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poſte, on le porteroit avec le mien. Où eſt-il le Marquis ? L'as-tu vu ce matin ?

LISETTE.

Oh ! oui. Malepeſte, il a ſes raiſons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, & que vous avez enflammé de paſſion....

LA COMTESSE.

Qui eſt ce benêt-là ?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle eſt un ſot. Je ne veux rien ſavoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'eſt point de Paris. Votre conquête eſt dans le château. Vous l'appellez benêt, moi je vais le flatter ; c'eſt un ſoupirant qui a l'air fort ſimple, un air de bon homme. Y êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui eſt-ce qui reſſemble à celui-ci ?

LISETTE.

Eh ! le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui eſt avec nous ?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris ſon air ſimple & de bon homme ? Dis donc un air franc & ouvert, à la bonne heure ; il ſera reconnoiſſable.

LISETTE,

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal ; en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de ſon amour ?

LISETTE.

De lui qui me l'a dit ; rien que cela. N'en riez-vous pas ? Ne faites pas ſemblant de le ſavoir. Au reſte, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas ! je ne lui en veux point de mal. C'eſt un fort honnête homme, un homme dont je fais cas, qui a d'excellentes qualités ; & j'aime encore mieux que ce ſoit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas auſſi ? Il ne t'aura peut-être parlé que d'eſtime : il en a beaucoup pour moi, beaucoup ; il me l'a marquée en mille occaſions d'une maniere fort obligeante.

LISETTE.

Non, Madame, c'eſt de l'amour qui regarde vos appas; il en a prononcé le mot ſans bredouiller comme à l'ordinaire. C'eſt de la flamme. Il languit, il ſoupire.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'eſt pas un étourdi: il faut qu'il le ſente, puiſqu'il le dit; & ce n'eſt pas de ces gens-là dont je me moque: jamais leur amour n'eſt ridicule. Mais il n'oſera m'en parler, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien; j'y ai mis bon ordre: il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute eſpérance; n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais oui, ſans doute, oui; pourvu que vous ne l'ayez pas bruſqué, pourtant: il falloit y prendre garde; c'eſt un ami que je veux conſerver. Et vous avez quelquefois le ton dur & revêche, Liſette; il valoit mieux le laiſſer dire.

LISETTE.

Point du tout. Il vouloit que je vous parlaſſe en ſa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler; que je me brouillerois avec vous, ſi je vous en parlois; que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le ſien.

LA COMTESSE.

Le sien ? Quelle grossiereté ! Ah ! que c'est mal parler ! Son congé ? Et même, est-ce que je vous aurois donné le vôtre ? Vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette ? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considere le plus, & qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique ! Eh ! il étoit si simple de vous tenir à lui dire : Monsieur, je ne saurois ; ce ne sont pas-là mes affaires : parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé ! son congé ! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh ! non, Madame ; il étoit impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher ? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense ? Je ne lui ai rien dit de trop. Et vous en voilà quitte. Mais je l'apperçois qui vient en rêvant. Évitez-le, vous avez le tems.

LA COMTESSE.

L'éviter ? Lui qui me voit ? Ah ! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenu, il croiroit que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum ! il y a ici quelque chose. (*Haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de

vous : cela m'arrive ſouvent, & vous en ſerez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle fineſſe ! Quand je lui échapperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain ? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés ? Non, non, partez. S'il me parle, je ſais répondre.

LISETTE.

Je ſuis à vous dans l'inſtant, je n'ai qu'à donner cette lettre à un laquais.

LA COMTESSE.

Non, Liſette ; c'eſt une lettre de conſéquence, & vous me ferez plaiſir de la porter vous-même ; parce que, ſi le courier eſt paſſé, vous me la rapporterez, & je l'enverrai par une autre voie. Je ne me fie point aux valets ; ils ne ſont point exacts.

LISETTE.

Le courier ne paſſe que dans deux heures, Madame.

LA COMTESSE.

Et allez, vous dis-je. Que ſait-on ?

LISETTE, *à part.*

Quel prétexte ! (*Haut.*) Cette femme-là ne va pas droit avec moi.



SCENE VII.

LA COMTESSE, *seule.*

ELLE avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables, il n'y a pas jusqu'à leur zele qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

MADAME, Monsieur le Marquis vous a vu de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche : il a le desir de vous consulter ; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun ! Il ne sauroit l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine ; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute.

SCÈNE IX.

L'EPINE, LE MARQUIS.

L'ÉPINE, *appellant le Marquis.*

MONSIEUR, venez prendre audience; Madame l'accorde.

SCENE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

EH! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté: c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paroissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseils, jai besoin de graces; & le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant-mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh! bonne! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je veux! Manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point; vous pouvez tout sur moi, Marquis; je suis bien-aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, & je serois tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand'peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis, Marquis; vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup, cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui ; & je me ſuis apperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh ! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe. Son caractere eſt ſi différent du vôtre ! Elle a quelque choſe de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes ; elle ſonge trop à ſes graces. Il faudroit toujours l'entretenir de complimens ; & moi, ce n'eſt pas-là mon fort. La coquetterie me gêne, elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! je conviens qu'elle en a un peu ; mais preſque toutes les femmes ſont de même. Vous ne trouverez que cela par-tout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple ! Vous plaiſez ſans y ſonger ; ce n'eſt pas votre faute. Vous ne ſavez pas ſeulement que vous êtes aimable ; mais d'autres le ſavent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis ! je penſe qu'à cet égard-là les autres ſongent auſſi peu à moi que j'y ſonge moi-même.

LE MARQUIS.

Oh! j'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh! qui sont-ils, Marquis? Quelques amis comme vous, sans doute?

LE MARQUIS.

Bon! des amis! voilà bien de quoi! vous n'en aurez encore de long-tems.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment! Vous qui ne voulez pas que j'aye encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez. Mais quand je serois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne laisserois pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh ! charmante ! Et je ferois bien-heureux si Hortense vous ressembloit : je l'épouserois d'un grand cœur : & j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois ; & ce seroit encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien ! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui ! vous aimez ailleurs !

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh ! vous-êtes vous doutée de la personne ?

LA COMTESSE.

Non ; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà ?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle : c'est la

plus aimable ſemme, la plus franche.... Vous parlez de gens ſans façon; il n'y a perſonne comme elle : plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Epouſez-la, Marquis, épouſez-la, & laiſſez-là Hortenſe, il n'y a point à héſiter : vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui; mais je ſonge à une choſe. N'y auroit-il pas moyen de me ſauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occaſion-ci comme une autre vous-méme.

LE MARQUIS.

Ah! que c'eſt bien dit, une autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'eſt votre franchiſe, qui eſt une qualité admirable. Revenons. Comment vous ſauver vos deux cent mille francs?

LE MARQUIS.

C'eſt qu'Hortenſe aime le Chevalier. Mais, à propos, c'eſt votre parent.

LA COMTESSE.

Oh! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser; elle me refusera, & je ne lui devrai plus rien; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque; elle a du discernement, Marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera. Je n'en sais rien; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez; vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchise! Mais mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, entendez-vous? & que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense alloit vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espere que non ; en tout cas, je lui paierois sa somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur, ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! elle seroit donc bien difficile ! Mais Marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment ; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité ? Oh ! en vérité, c'est la pousser trop loin. Et toute amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler ?

LA COMTESSE.

Eh ! cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée ; que craignez-vous ? Il est louable de penser modestement de soi ; mais avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas ! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, & de mépriser l'amour !

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel ! cela ne seroit pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans, tels qu'ils sont la plûpart, que je méprise, & non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête, & de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie : comment le haïrois-je ? Non, certes ; & il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec cette simplicité de caractere, tenez, que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent.....

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grace ; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une ame sauvage.

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage !..... Vous avez la plus belle santé !....

LA COMTESSE, *à part.*

Il est bien question de ma santé ! (*Haut.*) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même. L'œil le plus vif, le teint le plus frais !

LA COMTESSE.

Je me porte aſſez bien. Mais ſavez-vous bien que vous me dites des douceurs ſans y penſer ?

LE MARQUIS.

Pourquoi, ſans y penſer ? Moi, j'y penſe.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la perſonne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Et ! ſi c'étoit vous, il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment ! ſi c'étoit moi ! Eſt-ce de moi dont il s'agit ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout. Mais quand ce feroit vous.... il n'eſt pas néceſſaire de ſe fâcher. Ne diroit-on pas que tout eſt perdu ? Calmez-vous ; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte ! Vous êtes bien ſingulier !

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaiſe humeur. Et tout-à-l'heure, à votre avis, on avoit ſi bonne grace à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réuſſit ! Me voilà bien avancé !

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé ! A qui en avez-vous ? Je vous demande à qui vous parlez.

LE MARQUIS.

A personne, Madame, à personne. Je ne dirai plus mot : êtes-vous contente ? Si vous vous mettez en colere contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original ! (*Haut.*) Et qui est-ce qui vous querelle ?

LE MARQUIS.

Ah ! la maniere dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage ! Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur : au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire ? Il n'y a plus qu'à me taire, & je me tairai. Adieu, Comtesse ; n'en soyons pas moins bons amis ; &, du moins, ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense. (*Il s'éloigne comme pour sortir.*)

LA COMTESSE, *à soi-même.*

Quel homme ! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples & unis ; mais, en vérité, celui-là l'est trop.

SCENE XI.

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrêtant le Marquis prêt à sortir.*

MONSIEUR le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas : nous avons à nous parler ; & Madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit ?

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est ; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez ! Je me flattois que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde ?

LE MARQUIS.

Oh ! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui : il faut que je vous épouse ; cela est vrai.

HORTENSE.

Hé bien ! Monsieur, à quoi vous determinez-vous ? Il est tems de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival : c'est le Chevalier, qui est parent de Madame ; que je ne vous préfere pas, mais que je préfere à tout autre, & que j'estime assez pour en faire mon époux, si vous ne devenez pas le mien : c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici ; & comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir ; je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non ? Que voulez-vous que je lui dise ? Ma main est à vous, si vous me la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace ; je la prends, Mademoiselle.

HORTENSE.

Est-ce votre cœur qui me choisit, Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas assez aimable pour cela ?

HORTENSE.

Et vous m'aimez ?

LE MARQUIS.

Qui est-ce qui dit le contraire ? Tout-à-l'heure j'en parlois à Madame.

LA COMTESSE.

Il est vrai, c'étoit de vous dont il m'entretenoit ; il songeoit à vous proposer ce mariage.

HORTENSE.

Et vous disoit-il aussi qu'il m'aimoit ?

LA COMTESSE.

Il me semble qu'oui ; dumoins me parloit-il de penchant.

HORTENSE.

D'où vient donc, Monsieur le Marquis, me l'avez-vous laissé ignorer depuis six semaines ? Quand on aime, on en donne quelques marques ; &, dans le cas où nous sommes, vous aviez droit de vous déclarer.

LE MARQUIS.

J'en conviens ; mais le tems se passe : on est distrait, on ne sait pas si les gens sont de votre avis.

HORTENSE.

Vous êtes bien modeste ! Voilà qui est donc arrêté ? & je vais l'annoncer au Chevalier, qui entre.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

HORTENSE, *allant au-devant du Chevalier pour lui dire un mot à part.*

IL accepte ma main, mais de mauvaiſe grace ; ce n'eſt qu'une ruſe, ne vous effrayez pas.

LE CHEVALIER, *a part.*

Vous m'inquiétez. (*Haut.*) Eh bien ! Madame, il ne me reſte plus d'eſpérance, ſans doute? Je n'ai pas dû m'attendre que Monſieur le Marquis pût conſentir à vous perdre.

HORTENSE.

Oui, Chevalier, je l'épouſe, la choſe eſt concluë, & le ciel vous deſtine à une autre qu'à moi. Le Marquis m'aimoit en ſecret; & c'étoit, dit-il, par diſtraction qu'il ne me le déclaroit pas.

LE CHEVALIER.

Par diſtraction ! J'entends. Il avoit oublié de vous le dire.

HORTENSE.

Oui, c'eſt cela même ; mais il vient de me l'avouer, & il l'avoit confié à Madame.

LE CHEVALIER.

Eh ! que ne m'avertiſſiez-vous, Comteſſe ? J'ai cru quelquefois qu'il vous aimoit vous-même.

LA COMTESSE.

Quelle imagination ! A propos de quoi me citer ici ?

HORTENSE.

Il y a eu des instans où je te soupçonnois aussi.

LA COMTESSE.

Encore ! Où est donc la plaisanterie, Hortense ?

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne dis mot.

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez, Marquis.

LE MARQUIS.

J'en suis fâché : mais mettez-vous à ma place ; il y a un testament, vous le savez bien, je ne peux pas faire autrement.

LE CHEVALIER.

Sans le testament, vous n'aimeriez, peut-être, pas autant que moi.

LE MARQUIS.

Oh ! vous me pardonnerez ; je n'aime que trop.

HORTENSE.

Je tâcherai de le mériter, Monsieur. (*Apart, au Chevalier.*) Demandez qu'on presse notre mariage.

LE CHEVALIER, *à part, à Hortense.*

N'est-ce pas trop risquer ? (*Haut.*) Dans l'état où je suis, Marquis, achevez de me prouver que mon malheur est sans remède.

LE MARQUIS.

La preuve s'en verra quand je l'épouserai. Je ne peux pas l'épouser tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER, *d'un air inquiet.*

Vous avez raison. (*A part, à Hortense.*) Il vous épousera.

HORTENSE, *à part.*

Vous gâtez tout. (*Au Marquis,*) J'entends bien ce que le Chevalier veut dire ; c'est qu'il espere toujours que nous ne nous marierons pas, Monsieur le Marquis ; n'est ce pas, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je n'espere plus rien.

HORTENSE.

Vous m'excuserez, je le vois bien. Vous n'êtes pas convaincu, vous ne l'êtes pas ; & comme il faut, m'avez-vous dit, que vous alliez demain à Paris, pour y prendre des mesures nécessaires en cette occasion-ci, vous voudriez, avant que de partir, savoir bien précisément s'il ne nous reste plus d'espoir : voilà ce que c'est ; vous avez besoin d'une entiere certitude. (*A part, au Chevalier.*) Dites qu'oui.

LE CHEVALIER.

Mais oui.

HORTENSE.

Monsieur le Marquis, nous ne sommes qu'à une lieue de Paris, il est de bonne heure, envoyez l'Épine chercher un Notaire, & passons notre contrat aujourd'hui, pour donner au Chevalier la triste conviction qu'il demande.

LA COMTESSE.

Mais il me paroît que vous lui faites accroire qu'il la demande ; je suis persuadée qu'il ne s'en soucie pas.

HORTENSE, *à part, au Chevalier.*

Soutenez donc.

LE CHEVALIER.

Oui, Comtesse, un Notaire me feroit plaisir.

LA COMTESSE.

Voilà un sentiment bien bisarre.

HORTENSE.

Point du tout, Ses affaires exigent qu'il sache à quoi s'en tenir; il n'y a rien de si simple & il a raison: il n'osoit le dire, & je le dis pour lui. Allez-vous envoyer l'Epine, Monsieur le Marquis?

LE MARQUIS.

Comme il vous plaira. Mais qui est-ce qui songeoit à voir un Notaire aujourd'hui?

HORTENSE, *au Chevalier.*

Insistez.

LE CHEVALIER.

Je vous en prie, Marquis.

LA COMTESSE.

Oh! vous aurez la bonté d'attendre à demain, Monsieur le Chevalier: vous n'êtes pas si pressé; votre fantaisie n'est pas d'une espece à mériter qu'on se gêne tant pour elle: ce seroit ce soir ici un embarras qui nous dérangeroit. J'ai quelques affaires; demain il sera tems.

HORTENSE, *à part, au Chevalier.*

Pressez.

LE CHEVALIER.

Eh! Comtesse, de grace.

LA COMTESSE.

De grace ! L'hétéroclite priere ! Il eſt donc bien ragoûtant de voir ſa maitreſſe mariée à ſon rival ? Comme Monſieur voudra, au reſte.

LE MARQUIS.

Il ſeroit impoli de gêner Madame ; au ſurplus, je m'en rapporte à elle : demain ſeroit bon.

HORTENSE.

Dès qu'elle y conſent, il n'y a qu'à envoyer l'E- ine.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, HORTENSE, LE MARQUIS, LISETTE.

HORTENSE.

VOICI Liſette qui entre ; je vais lui dire de nous l'aller chercher. Liſette, on doit paſſer ce ſoir un contrat de mariage entre Monſieur le Marquis & moi ; il veut tout-à-l'heure faire partir l'Epine pour amener ſon Notaire de Paris : ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ſes ordres.

LISETTE.

J'y cours, Madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous ? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'eſt que pour vous rendre ſervice. Tenez, je n'ai que faire de ſortir, je le vois ſur la terraſſe. (*Elle appelle.*) Monſieur de l'Epine?

LA COMTESSE, *à part.*

Cette ſotte!

SCÈNE XIV.

L'ÉPINE, LE MARQUIS, LISETTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

L'ÉPINE.

QUI eſt-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre Madame & votre maître; & il faut aller à Paris chercher le Notaire de Monſieur le Marquis.

L'ÉPINE, *au Marquis.*

Le Notaire! Ce qu'elle conte eſt-il vrai, Monſieur? Nous avons la partie de chaſſe pour tantôt; je me ſuis arrangé pour courir le liévre, & non pas le Notaire.

LE MARQUIS.

C'eſt pourtant le dernier qu'on veut.

L'ÉPINE.

Ce n'eſt pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort. Ne

ſavez-vous pas ? La fiévre le travailloit quand nous partîmes, avec le Médecin par-deſſus ; il en avoit le tranſport au cerveau.

LE MARQUIS.

Vraiment oui. A propos, il étoit très-malade.

L'ÉPINE.

Il agoniſoit ſandis....

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire ; car ſi celui de Monſieur eſt mort, le mien l'eſt auſſi. Il y a quelque tems qu'il me dit qu'il étoit le ſien.

LISETTE, *indifféremment d'un air modeſte.*

Il me ſemble qu'il n'y a pas long-tems que vous lui avez écrit, Madame.

LA COMTESSE.

La belle conſéquence ! Ma lettre a-t-elle empêché qu'il ne mourût ? Il eſt certain que je lui ai écrit ; mais auſſi ne m'a-t-il point fait de réponſe.

LE CHEVALIER, *à Hortenſe, à part.*

Je commence à me raſſurer.

HORTENSE, *lui ſouriant, à part.*

Il y a plus d'un Notaire à Paris. L'Epine verra s'il ſe porte mieux. Depuis ſix ſemaines que nous ſommes ici, il a eu le tems de revenir en bonne ſanté. Allez lui écrire un mot, Monſieur le Marquis ; & priez-le, s'il ne peut venir, d'en indiquer un autre. L'Epine ira ſe préparer pendant que vous écrirez.

L'ÉPINE.

Non, Madame; si je monre à cheval, c'est
ant de resté par les chemins. Je parlois de
partie de chasse; mais voici que je me sens
, extrêmement mal : d'aujourd'hui je ne
ndrai ni gibier ni Notaire.

LISETTE, *en souriant négligemment.*

Est-ce que vous êtes mort aussi?

L'ÉPINE, *feignant de la douleur.*

Non, Mademoiselle; mais je vis souffrant,
e ne pourrois fournir la course. Ah! sans le
pect de la compagnie, je ferois des cris per-
s. Je me brisai hier d'une chûte sur l'esca-
, je roulai tout un étage; & je commen-
d'en entamer un autre quand on me retint
e penchant; jugez de la douleur, je la sens
n'enveloppe.

LE CHEVALIER.

h bien! tu n'as qu'à prendre ma chaise. Di-
ui qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

garçon, qui est tout froissé, qui a roulé
age, je m'étonne qu'il ne soit pas au lit.
, si tu peux, au reste.

HORTENSE.

ez, partez, l'Epine; on n'est point fati-
ans une chaise.

L'ÉPINE.

s dirai-je le vrai, Mademoiselle? Obli-
oi de me dispenser de la commission.
eur traite avec vous de sa ruine; vous ne

l'aimez point, Madame; j'en ai connoiſſance, & ce mariage ne peut être que fatal : je me ferois un reproche d'y avoir part. Je parle en conſcience. Si mon ſcrupule déplait, qu'on me diſe : va-t-en ; qu'on me chaſſe : je m'y ſoumets; ma probité me conſole.

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'on appelle un excellent domeſtique ! Ils ſont bien rares !

LE MARQUIS, *à Hortenſe.*

Vous l'entendez. Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre ? Quand je me fâcherois, il n'en ſera ni plus ni moins. Il faut donc le chaſſer. (*A l'Epine.*) Retire-toi.

HORTENSE.

On ſe paſſera de lui. Allez toujours écrire ; un de mes gens portera la lettre, ou quelqu'un du village.

SCENE XV.

HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

HORTENSE.

AH çà, vous allez faire vote billet ; j'en vais écrire un qu'on laiſſera chez moi en paſſant.

LE MARQUIS.

Oui-dà : mais conſultez-vous ; ſi par hazard vous ne m'aimiez pas, tant-pis : car j'y vais de bon jeu.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Vous le pouſſez trop.

HORTENSE, *à part.*

Paix ! (*Haut.*) Tout eſt conſulté, Monſieur; adieu. Chevalier, vous voyez bien qu'il ne m'eſt plus permis de vous écouter.

LE CHEVALIER.

Adieu, Mademoiſelle ; je vais me livrer à la douleur où vous me laiſſez.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *conſterné.*

JE n'en reviens point. C'eſt le diable qui m'en veut. Vous voulez que cette fille là m'aime ?

LA COMTESSE.

Non ; mais elle eſt aſſez mutine pour vous épouſer. Croyez-moi, terminez avec elle.

LE MARQUIS.

Si je lui offrois cent mille francs ? Mais ils ne ſont pas prêts ; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Que cela ne vous retienne pas ; je vous les prêterai.

prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappellez-les; votre situation me fait de la peine. Courez, je les vois encore tous deux.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille graces. (*Il appelle.*) Madame? Monsieur le Chevalier?

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

VOULEZ-VOUS bien revenir? J'ai un petit mot à vous communiquer.

HORTENSE.

De quoi s'agit-il donc?

LE CHEVALIER.

Vous me rappellez aussi; dois-je en tirer un bon augure?

HORTENSE.

Je croyois que vous alliez écrire.

LE MARQUIS.

Rien n'empêche. Mais c'est que j'ai une proposition à vous faire, & qui est tout-à-fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition! Monsieur le Marquis,

vous m'avez donc trompée ? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m'aimez point; cela me chicane.

HORTENSE.

Je ne vous aime pas encore, mais je vous aimerai; & puis, Monsieur, avec de la vertu, on se passe d'amour pour un mari.

LE MARQUIS.

Oh! je serois un mari qui ne s'en passeroit pas, moi. Nous ne gagnerions à nous marier, que le loisir de nous quereller à notre aise, & ce n'est pas-là une partie de plaisir bien touchante: ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt. Partageons le différend en deux: il y a deux cens mille francs sur le testament, prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas, & laissons-là tous les Notaires, tant vivans que morts.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur; cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser, & vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur; & je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me raſſure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas ? Allons notre chemin, vous ſerez mariée.

HORTENSE.

C'eſt le plus court, & je m'en retourne.

LE MARQUIS.

Ne ſuis-je pas bien malheureux, d'être obligé de donner la moitié d'une pareille ſomme à une perſonne qui ne ſe ſoucie pas de moi ? Il n'y a qu'à plaider, Madame ; nous verrons un peu ſi on me condamnera à épouſer une fille qui ne m'aime pas.

HORTENSE.

Et moi, je dirai que je vous aime : qui eſt-ce qui me prouvera le contraire, dès que je vous accepte ? Je ſoutiendrai que c'eſt vous qui ne m'aimez pas, & qui même, dit-on, en aimez une autre.

LE MARQUIS.

Du moins, en tout cas, ne la connoît-on point comme on connoît le Chevalier.

HORTENSE.

Tout de même, Monſieur; je la connois, moi.

LA COMTESSE.

Eh! finiſſez, Monſieur, finiſſez. Ah! l'odieuſe conteſtation !

HORTENSE.

Oui, finiſſons. Je vous épouſerai, Monſieur; il n'y a que cela à dire.

LE MARQUIS.

Eh bien! & moi auſſi, Madame, & moi auſſi.

HORTENSE.

Épouſez donc.

LE MARQUIS.

Oui, parbleu, j'en aurai le plaiſir; il faudra bien que l'amour vous vienne: &, pour début de mariage, je prétends, s'il vous plaît, que Monſieur le Chevalier ait la bonté d'être notre ami de très-loin.

LE CHEVALIER, *à Hortenſe, à part.*

Ceci ne vaut rien, il ſe pique.

HORTENSE, *au Chevalier.*

Taiſez-vous. (*Au Marquis.*) Monſieur le Chevalier me connoît aſſez, pour être perſuadé qu'il ne me verra plus. Adieu, Monſieur; je vais écrire mon billet, tenez le vôtre prêt: ne perdons point de tems.

LA COMTESSE.

Oh! pour votre contrat, je vous certifie que vous irez le ſigner où il vous plaira; mais que ce ne ſera pas chez moi. C'eſt s'égorger que ſe marier comme vous faites; & je ne prêterai jamais ma maiſon pour une ſi funeſte cérémonie; vos fureurs iront ſe paſſer ailleurs, ſi vous le trouvez bon.

HORTENSE.

Eh bien! Comteſſe, la Marquiſe eſt votre voiſine; nous irons chez elle.

LE MARQUIS.

Oui, ſi j'en ſuis d'avis; car enfin, cela dépend de moi. Je ne connois point votre Marquiſe.

HORTENSE, *en s'en allant.*

N'importe, vous y consentirez, Monsieur. Je vous quitte.

LE CHEVALIER, *en s'en allant.*

A tout ce que je vois, mon espérance renaît un peu.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *arrêtant le Chevalier.*

RESTEZ, Chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil ? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? Le mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi, qui ne suis pas son amant, il m'effraye.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse ! Il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie gueres; elle sera ma femme: mais en revanche, je serai son mari, c'est ce qui me console : & ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la nôce, & ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſerois d'avis qu'on les empêchât abſolument de s'engager ; & un Notaire honnête homme, s'il étoit inſtruit, leur refuſeroit tout net ſon miniſtere. Je les enfermerois ſi j'étois la maitreſſe. Hortenſe peut-elle ſe ſacrifier à un auſſi vil intérêt ? Vous qui êtes né généreux, Chevalier, & qui avez du pouvoir ſur elle, retenez-la : faites-lui, par pitié, entendre raiſon, ſi ce n'eſt par amour. Je ſuis ſûre qu'elle ne marchande ſi vilainement qu'à cauſe de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a plus de riſque à tenir bon. (*Haut.*) Que voulez-vous que j'y faſſe, Comteſſe ? je n'y vois point de reméde.

LA COMTESSE.

Comment ? Que dites-vous ? Il faut que j'aie mal entendu ; car je vous eſtime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, & que c'eſt ma tendreſſe qui me défend de la réſoudre à ce que vous ſouhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'eſprit me prouverez-vous la juſteſſe de ce petit raiſonnement-là ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, je veux qu'elle ſoit heureuſe : ſi je l'épouſe, elle ne le ſeroit pas aſſez avec la fortune que j'ai ; la douceur de notre union s'altéreroit ; je la verrois ſe repentir de m'avoir

épousé, de n'avoir pas épousé Monsieur ; & c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercenaire aussi, mon petit cousin ? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle ; vos cœurs sont fort bien assortis. Ah ! l'horrible façon d'aimer !

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse, vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais....

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent, malheureusement ; mais je ne m'en vanterai point. N'avez-vous pas de honte ? Vous parlez de votre fortune, je la connois ; elle vous met fort en état de supporter le retranchement d'une aussi misérable somme que celle dont il s'agit, & qui ne peut jamais être que mal acquise. Ah ! ciel ! moi qui vous estimois. Quelle avarice sordide ! Quel cœur sans

ſentiment! Et de pareils gens diſent qu'ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *bruſquement.*

Ni moi plus rien à craindre. Le billet va partir; vous avez encore trois heures à entretenir Hortenſe, après quoi j'eſpere qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monſieur, le contrat ſigné, je pars. Pour vous, Comteſſe, quand vous y penſerez bien ſérieuſement, vous excuſerez votre parent, & vous lui rendrez plus de juſtice.

LA COMTESSE.

Ah! non: voilà qui eſt fini, je ne ſaurois le mépriſer davantage.

SCENE XIX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

EH bien! ſuis-je aſſez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh! Monſieur, délivrez-vous d'elle, & donnez lui les deux cens mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cens mille francs plutôt que de l'épouſer! Non, parbleu, je n'irai pas m'incommo-

der jusques-là ; je ne pourrois pas les trouver ſans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai juſtement la moitié de cette ſomme-là toute prête. A l'égard du reſte, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne-heure; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la Demoiſelle; elle ſeroit trop chere à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chere! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de ſentimens ſi meſquins? Il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puiſque vous ne l'aimez pas, Monſieur.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerois-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'eſt égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puiſque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, & qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez: car enfin, eſt-ce une néceſſité que je vous épouſe à cauſe de la ſituation déſagréable où vous êtes? En vérité, cela me paroît bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce ſoit une néceſſité;

vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime ; & je ne prétends pas que vous m'aimiez, je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente, & d'un ton sérieux.*

Vous faites fort bien, Monsieur ; votre discrétion est tout-à-fait raisonnable, je m'y attendois : & vous avez tort de croire que je vous fais plus ridicule que vous ne l'êtes.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci, avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis ; vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant?

LE MARQUIS.

Eh ! quel expédient ? Je n'en savois qu'un qui n'a pas réussi, & je n'en sais plus, Je suis votre très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bon soir, Monsieur. Ne perdez point de tems en révérences, la chose presse.

SCENE XX.

LA COMTESSE, *seule.*

QU'ON me dise en vertu dequoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point. Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCENE XXI.

LÉPINE, LA COMTESSE.

LÉPINE.

PUIS-JE prendre la licence de m'approcher de Madame la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire ?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés, Monsieur le Marquis & moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé

mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étois un serviteur excellent. Madame, ce sont les termes de la louange dont votre justice m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Oui, excellent ; je le dis encore.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste. Tout estimé que je suis de la plus aimable Comtesse, elle verra qu'on me supprime.

LA COMTESSE.

Non, non, il n'y a pas d'apparence. Je parlerai pour toi.

LÉPINE.

Madame, enseignez à Monsieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce Notaire me consternoit. Dans l'excès de mon zele, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort ; je l'aurois enterré, sandis, le tout par affection, & néanmoins on me gronde. (*S'approchant de la Comtesse, d'un air mystérieux.*) Je sais au demeurant que Monsieur le Marquis vous aime ; Lisette le sait : nous l'avions même prié de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion ; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puissance d'époux ;

que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! C'étoit donc-là le motif de ses refus. Lisette est une jolie petite personne!

LÉPINE.

Cette prudence ne vous rit pas, elle vous répugne; votre belle ame de Comtesse s'en scandalise, mais tout le monde n'est pas Comtesse: c'est une pensée de soubrette que je rapporte. Il faut excuser la servitude. Se fâche-t-on qu'une fourmi rampe? La médiocrité de l'état fait que les pensées sont médiocres. Lisette n'a point de bien; & c'est avec de petits sentimens qu'on en amasse.

LA COMTESSE.

L'impertinente, la voici. Va, laisse-nous; je te raccommoderai avec ton maître: dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCENE XXII.

LISETTE, LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE, *à Lisette.*

MADEMOISELLE, vous allez trouver le tems orageux; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

(*Il s'en va.*)

SCENE XXIII.

LISETTE, LA COMTESSE.

LISETTE, *s'approchant de la Comtesse.*

QUE veut-il dire ?

LA COMTESSE.

Ah ! c'eſt donc vous ?

LISETTE.

Oui, Madame ; & la poſte n'étoit point partie. Eh bien ! que vous a dit le Marquis ?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouſe.

LISETTE.

Je ne ſais pas en quoi je le mérite : mais ce qui eſt de certain, c'eſt que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conſeiller. (*Apart.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me ſurprenez. Et vos profits, que deviendront-ils ?

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que mes profits ?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi, ſi j'avois un mari, avez-vous dit à Lépine. Penſeroit-on que je ſerai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie & aux ſervices intéreſſés de mes domeſtiques ?

LISETTE.

Ah ! le coquin ! il m'a donc tenu parole. Vous ne ſavez pas qu'il m'aime, Madame ; que par-là il a intérêt que vous épouſiez ſon maître ; &, comme j'ai refuſé de vous parler en faveur du Marquis, Lépine a cru que je le deſſervois auprès de vous ; il m'a dit que je m'en repentirois : & voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnoiſſez-vous au diſcours qu'il me fait tenir ? Y a-t-il même du bon ſens ? M'en aimerez-vous moins quand vous ſerez mariée ? En ſerez-vous moins bonne, moins généreuſe ?

LA COMTESSE.

Je ne penſe pas.

LISETTE.

Sur-tout avec le Marquis, qui, de ſon côté, eſt le meilleur homme du monde. Ainſi, qu'eſt-ce que j'y perdrois ? Au contraire, ſi j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore eſpérer les ſiens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin je penſe ſi différemment, que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en queſtion, parce que je le juge néceſſaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui eſt bien, je vous crois. Je ne ſavois

pas que Lépine vous aimoit, & cela change tout; c'eſt un article qui vous juſtifie.

LISETTE.

Oui; mais on vous prévient bien aiſément contre moi, Madame; vous ne rendez gueres juſtice à mon attachement pour vous.

LA COMTESSE.

Tu te trompes. Je ſais ce que tu vaux; & je n'étois pas ſi perſuadée que tu te l'imagines. N'en parlons plus. Qu'eſt-ce que tu me voulois dire?

LISETTE.

Que je ſongeois que le Marquis eſt un homme eſtimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit; je n'ai jamais penſé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un mari ſûr, ſans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela eſt encore vrai: ce n'eſt pas-là ce que je diſpute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire: je les entends mal, & je ſuis une pareſſeuſe.

LISETTE.

Vous en avez des inſtans de mauvaiſe humeur, qui nuiſent à votre ſanté.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, Avocats, Fermiers; le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là.

LA COMTESSE.

Je t'avoue que tu as réfléchi là-deſſus plus mûrement que moi. Juſqu'ici je n'ai point de raiſons qui combattent les tiennes.

LISETTE.

Savez-vous bien que c'eſt, peut-être, le ſeul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous ſentez point de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle paſſion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui ſoit contraire.

LISETTE.

Eh! n'eſt-ce pas aſſez, vraiment. De la paſſion? Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous reſterez toujours veuve: &, à proprement parler, ce n'eſt pas lui que je vous propoſe d'épouſer, c'eſt ſon caractere.

LA COMTESSE.

Qui eſt admirable, j'en conviens.

LISETTE.

Et puis, voyez le ſervice que vous lui rendrez, chemin faiſant, en rompant le triſte

mariage qu'il va conclure plus par désespoir que par intérêt.

LA COMTESSE.

Oui, c'est une bonne action que je ferai; & il est louable d'en faire autant qu'on peut.

LISETTE.

Sur-tout quand il n'en coûte rien au cœur.

LA COMTESSE.

D'accord. On peut dire assurément que tu plaides bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit; & mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée: c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colere. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir. En un mot, je le déteste; je suis furieuse contre son amour: voilà d'où il part; moyennant quoi je ne saurois le désabuser sans lui dire: Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; & ce seroit me jetter à sa tête: aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'est une autre affaire: vous avez raison; ce n'est point ce que je vous conseille non plus; & il n'y a qu'à le laisser-là.

LA COMTESSE.

Bon. Tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse-là ; tu te promenes d'une extrémité à l'autre. Eh! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, & que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur,

LISETTE.

J'y pensois : c'est ce que j'allois vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, & que je lui insinue de l'encourager ?

LA COMTESSE.

Non, je te le défends, Lisette ; à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment ; ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est à toi à qui il en aura obligation ; & je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Comme il vous plaira, Madame.

LA COMTESSE.

A propos, cette robe brune qui me déplaît, l'as-tu prise ? J'ai oublié de te dire que je te la donne.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher Lépine ; mais ce n'est pas la peine, voilà le Marquis, & je vous laisse.

SCENE XXIV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

VOICI cette lettre que je viens de faire pour le Notaire : mais je ne sais pas si elle partira : je ne suis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service ; il craint que vous ne le congédiez, & vous m'obligerez de le garder : c'est une grace que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, & ne vous aimerai encore que trop long-tems.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vous en défierois, puisque je ne saurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ha, ha, ha ! ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh ! oui, la chose est fort plaisante !

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je penſe que je voudrois ne vous avoir jamais vûe.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des graces! A quoi me ſerviroient-elles? N'a-t-il pas plû à votre cœur de me trouver haïſſable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des diſcours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille? Toutes viſions que vous prenez, je ne ſais comment, dans votre tête, & que vous vous figurez venir de moi; viſions que vous groſſiſſez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre: car vous êtes d'une mal-adreſſe. Ce n'eſt non plus à moi à qui vous répondez, qu'à qui ne vous parla jamais; & cependant Monſieur ſe plaint.

LE MARQUIS.

C'eſt que Monſieur eſt un extravagant.

LA COMTESSE.

C'eſt, du moins, le plus inſupportable hom-

me que je connoiſſe. Oui, vous pouvez être perſuadé qu'il n'y a rien de ſi original que vos converſations avec moi ; de ſi incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre averſion m'accommode !

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'eſt-ce pas ? & je vous crois. Mais voyons : que ſouhaiteriez-vous que je vous répondiſſe ?

LE MARQUIS.

Ce que je ſouhaiterois ? Voilà qui eſt bien différent à deviner ! Parbleu, vous le ſavez de reſte.

LA COMTESSE.

Eh bien ! ne l'ai-je pas dit ? Eſt-ce-là me répondre ? Allez, Monſieur, je ne vous aimerai jamais ; non, jamais.

LE MARQUIS.

Tantpis, Madame, tantpis : je vous prie de trouver bon que j'en ſois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorſqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut, du moins, leur demander ce qu'ils en penſent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites !

LA COMTESSE.

Je n'y ſaurois tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Madame, je vous aime ; qu'en

penſez-vous ? &, encore une fois, qu'en penſez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! ce que je penſe ? Que je le veux bien, Monſieur ; &, encore une fois, que je le veux bien ; car, ſi je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah ! vous le voulez bien ? Ah ! je reſpire ! Comteſſe, donnez-moi votre main que je la baiſe.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LÉPINE.

HORTENSE.

VOTRE billet eſt-il prêt, Marquis ? Mais vous baiſez la main de la Comteſſe, ce me ſemble ?

LE MARQUIS.

Oui ; c'eſt pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cens mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, ſans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens. Que je vous embrasse, Marquis. (*A la Comtesse.*) Comtesse, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien ! vous n'attendrez plus.

LISETTE, *à Lépine.*

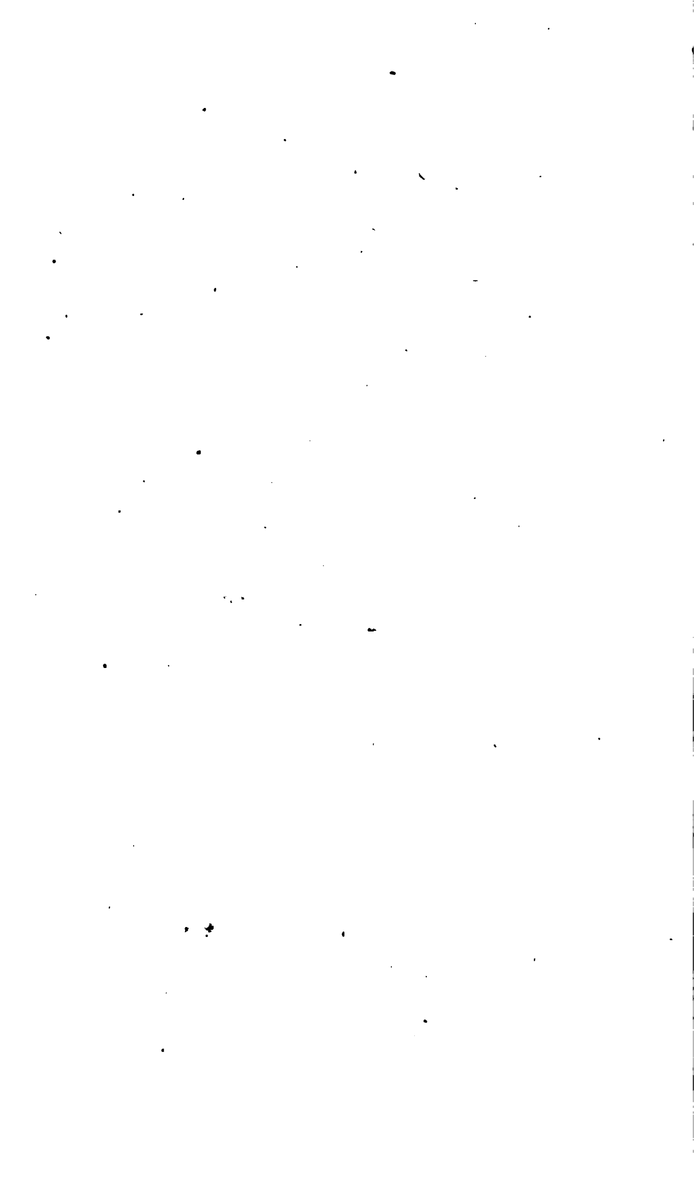
Maraud ! je crois, en effet, qu'il faudra que je t'épouse.

LÉPINE.

Je l'avois entrepris.

FIN.





J. G. Aspin
16.10.81

